ESPIONNAGE

PAUL KENNY

SERVICES ENNEMIS

Editions
"FLEUVE NOIR"

MESSAGE PERSONNEL DE PAUL KENNY
A SES LECTEURS

Je rentrais de Suisse en voiture et je pensais à tout autre chose. Puis, avant que je m'en sois rendu compte, j'étais lancé dans cette histoire...

Pour dire les choses franchement, je reconnais que ça m'a emballé à fond. Surtout quand j'ai réalisé à quel ennemi j'avais affaire.

Dans une lutte, si l'adversaire est quelqu'un de bien, quelqu'un qui a de la classe, même une défaite n'est pas tout à fait un désastre. On sent fort bien qu'une partie de la valeur du vainqueur rejaillit sur le vaincu. C'est purement moral, et sans doute subjectif, mais l'aspect moral des problèmes de la vie et de la mort, ça compte.

Entre la pitié et l'admiration, vous verrez comment on juge les gens. J'ai affronté un homme que j'admirais, j'ai sonné le glas d'une femme qui m'a inspiré de la pitié. Mais ce n'est pas moi qui ai tracé les règles du jeu.

Et, naturellement, vous aurez votre avis personnel sur la question! A chacun son droit, n'est-ce pas ?...

CHAPITRE PREMIER

De lourds nuages grisâtres, étrangement immobiles, avaient pesé sur la petite ville tout au long de la journée. On se serait cru à la mi-novembre ! Les allées du parc étaient trempées; les touristes, découragés par cet été pourri, grelottaient dans leur chambre d'hôtel.

Un peu avant onze heures du soir, la pluie se remit à tomber. Les dernières voitures qui stationnaient autour du casino disparurent une à une, et les croupiers, abrutis de mélancolie, furent bientôt seuls devant les tables de jeu.

Il n'était pas loin d'une heure du matin quand l'accident se produisit.

L'homme poussa un cri terrible, qui se brisa net dans sa gorge. Puis il resta sans vie, étendu à plat ventre sur l'asphalte mouillé, à un mètre de la bordure du trottoir. Le feu rouge de la voiture brilla encore un moment dans les flaques d'eau, et ce fut tout.

Un policier à vélo déboucha de l'avenue de Châtillon, pédalant à toute vitesse. Dans le silence de la nuit, le cri désespéré de l'homme avait porté loin.

Instinctivement, l'agent cycliste scruta l'obscurité. Mais il ne repéra rien : la rue et le carrefour étaient déserts. Le corps allongé sur la route n'était plus qu'une masse noire, affreusement pitoyable et solitaire. Pas un témoin, pas une présence secourable. Et la pluie avait déjà effacé l'empreinte que les pneus de la voiture, l'espace de quelques secondes, avaient imprimée dans le miroir luisant de la rue.

Sur la grisaille du ciel, une vague clarté brumeuse étirait péniblement les signes de l'aube.

Accoudé devant son registre, le douanier leva la tête. Un client, enfin ! Du plat de la main, il frotta la buée qui recouvrait la vitre et il jeta un coup d’œil. Le coupé noir qui arrivait de Bâle et s'était arrêté devant la barrière portait une plaque d'immatriculation de Paris.

Le douanier se leva, empoigna sa pèlerine pour en couvrir ses épaules et sortit. L'humidité de l'air le fit grimacer.

- Encore une belle journée d'été ! ironisa le conducteur du coupé noir qui, par la portière dont il avait baissé la vitre, tendait ses papiers pour le contrôle.

Et il ajouta :

- Passeport diplomatique.

Le douanier opina d'un hochement de tête, examina les documents, puis, pour être sûr de ne pas se tromper dans la pénombre, braqua le faisceau de sa lampe de poche de manière à éclairer le visage du voyageur.

Pas de confusion possible : cette figure à la fois rude et séduisante, cette chevelure châtain, ces yeux gris, c'était bien la photo du passeport.

- J'ai un message pour vous, monsieur, dit le douanier. Si vous voulez venir au bureau.

Coplan fronça les sourcils, méfiant par nature.

- Un message qui vient d'où ? demanda-t-il en coupant le moteur de la voiture.

- Sûreté Nationale, division frontière de Mulhouse. Un motard de la police me l'a apporté à trois heures et demie, ce matin.

Coplan entra dans le petit bureau derrière le douanier. Ce dernier lui remit un papier rouge, plié et collé comme un télégramme.

- Si vous voulez signer ici, dit-il en tendant son stylo et en indiquant de l'index la décharge administrative que Coplan parapha en silence... Merci, monsieur.

Francis déchira le bord du papier, déplia la dépêche et se mit à lire en marmonnant :

- Permettez...

Le message était plutôt laconique :

« *Société Dragor passe commande ferme carburateurs nouveau modèle. Délégué confirmera huit heures précises à H. 6. Vittel. Prière accuser réception avant 19 heures. Moreau*. »

Coplan, qui avait quitté Lucerne à quatre heures du matin, arriva à Vittel un quart d'heure avant le rendez-vous inattendu et il fut tout surpris de constater que l'hôtel de France, loin d'être un grand palace thermal, était en réalité un modeste établissement de province.

Il demanda une chambre, se fit monter un filtre qu'il but en vitesse, changea de chemise, prit dans sa valise les faux papiers d'identité qu'il emmenait toujours en voyage, se peigna avec une raie médiane pour ressembler à son nouveau personnage, puis, calé dans un fauteuil, acheva pensivement la cigarette qu'il avait allumée.

En principe, il avait horreur de ces missions improvisées. Si le Vieux avait une chose urgente à régler à Vittel, pourquoi n'envoyait-il pas quelqu'un d'autre du service ? Sans compter que ce voyage-éclair à Lucerne s'était révélé parfaitement inutile : l'homme qu'on

avait soupçonné de mener des activités louches n'était qu'un pâle traficoteur de devises.

On frappa à la porte. Coplan se leva et alla ouvrir.

- Un monsieur vous demande, monsieur, dit la servante. Il est en bas, au café.

- Bien, je descends.

Dès qu'il aperçut le type, Francis eut envie de rigoler. Ces gars de la police secrète sont des marrants ! Celui-ci sentait le flic à dix kilomètres à la ronde. Sa façon de se tenir debout devant le comptoir, le chapeau sur le front, les mains dans les poches de sa gabardine, les yeux froids et inexpressifs : un vrai détective de cinéma !

« Il a l'air de tout ce qu'on veut, pensa Francis, sauf d'un représentant de commerce ou d'un directeur d'entreprise ! »

Le type toucha le bord de son feutre d'un doigt méprisant et aborda Coplan :

- Victor Lougery ?

- Lui-même, dit Francis en tendant la main. Je vois que vous êtes un homme précis ! C'est une qualité importante dans les affaires.

Le policier en civil, un jeune gaillard au visage anguleux, parut déconcerté par les paroles et par le sourire désinvolte de Francis. Il avait dû s'imaginer quoi ? Que Coplan, l'as des as des Services Spéciaux, allait surgir de derrière le comptoir avec une fausse barbe et des lunettes noire ?

- Deux rhums ! commanda Francis d'autorité.

La serveuse, les yeux encore bouffis de sommeil, servit les deux verres d'alcool puis se remit à essuyer des verres.

Coplan reprit en dévisageant le policier :

- J'ai reçu votre bon de commande et je suis heureux que votre firme ait apprécié nos appareils. Pouvons-nous terminer cela à votre bureau tout de suite ?

- Oui, bien entendu.

Ils vidèrent leur verre et sortirent. Le Sherlock Holmes était venu en voiture. Il s'installa au volant et Francis prit place à côté de lui.

- Je vous conduis directement à l'hôpital, dit le policier. Le commissaire Naudet vous attend là-bas avec l'inspecteur Loubin. Ils

vous expliqueront.

Le commissaire Naudet était un petit homme chauve, au faciès un peu bilieux. L'inspecteur Loubin, grand, puissamment charpenté, avait l'allure d'un boxeur retiré des affaires.

Les trois hommes s'enfermèrent dans un des petits parloirs de l'hôpital.

- Voici de quoi il s'agit, commença le commissaire. Cette nuit, ou plutôt ce matin puisqu'il était près d'une heure, un agent qui terminait sa ronde a ramassé dans la rue de Verdun un homme qui gisait inanimé, le visage ensanglanté... Après le transport du blessé à l'hôpital, nous avons constaté que cet homme, inscrit depuis neuf jours à l'hôtel Continental, avait une fiche spéciale au fichier de la Surveillance des hôtels. J'ai alerté l'inspecteur Loubin et ce dernier a immédiatement avisé Paris... Le blessé est un certain Marcel Vallois, ancien chef de service au Ministère, actuellement secrétaire au Conseil Supérieur de la Recherche Scientifique.

Comme ce fonctionnaire figure au répertoire spécial de la Sûreté, nous avons demandé des instructions.

Coplan acquiesça. Puis, regardant tour à tour ses deux collègues, il s'enquit avec une pointe d'étonnement dans la voix :

- Et ensuite ?... Vous avez interrogé le bonhomme ?

L'inspecteur Loubin répondit :

- Non, pas encore. Il est resté dans le coma pendant plus de six heures, vous vous rendez compte ! Le toubib n'a pas l'air très convaincu...

Coplan comprit instantanément comment la situation se présentait. A cause de la personnalité du blessé, ni le commissaire ni l'inspecteur ne tenaient à s'engager dans une histoire qui risquait de leur valoir des ennuis administratifs. Le système du parapluie fonctionnait encore plus activement en province qu'à Paris !

- D'accord, dit-il, je reprends la suite ! J'ai reçu des ordres dans ce sens. Passez-moi le dossier, le mouvement (La fiche que chaque voyageur doit remplir obligatoirement dès son arrivée dans un hôtel est envoyée par l'hôtelier à la police. Toutes ces fiches, classées et tenues à jour par un service spécial, constituent ce qu'on appelle : «

Le Mouvement ») et le rapport de l'agent, je vais m'occuper de notre bonhomme. Est-ce qu'il s'est réveillé, en fin de compte?

- Oui, fit l'inspecteur. Le docteur Jolliet vient de me signaler que le blessé était en état de parler.

- Tant mieux.

Naudet et Loubin prirent congé, trop heureux d'être débarrassés d'un dossier qui leur brûlait un peu les doigts et autour duquel ils flairaient des choses... des choses qui ne seraient pas bonnes pour leur avancement en cas de pépin.

Coplan compulsa rapidement les documents rassemblés par ses collègues. La fiche personnelle de Marcel Vallois ne présentait rien de bien particulier. « Né à Senlis le 7 mai 1913. Ancien élève de l'Ecole des Sciences, spécialiste des questions chimiques; entré dans les services ministériels en 1947, nommé depuis deux ans à la commission préparatoire du Conseil Supérieur de la R.S. (Le Conseil Supérieur de la Recherche Scientifique est un organisme national qui comprend une cinquantaine de membres, les uns représentent divers ministères, les autres appartiennent aux grandes entreprises publiques et privées). Fonctionnaire d'élite, parlant couramment quatre langues et jouissant d'une haute réputation à l'étranger, notamment dans les milieux universitaires anglais et allemands où il a fait des stages brillants en 1937, 1938 et 1939.

Officier de liaison pendant la dernière guerre, fait prisonnier, libéré sur intervention du Gouvernement de Vichy. »

Le mouvement d'hôtel indiquait que Vallois était arrivé à Vittel directement de Paris, sans voiture et, à première vue, seul.

Le rapport de l'agent cycliste Gustave Brollay racontait en termes classiques le constat pur et simple de ce qui ressemblait à un quelconque fait divers.

Coplan referma le dossier, quitta le parloir et partit à la recherche d'une infirmière. Il en rencontra une, assez revêche, qui daigna le conduire au service du docteur Jolliet.

- Ah ! c'est vous qui allez interroger mon blessé ? fit le praticien, un homme d'une cinquantaine d'années, élégant, un peu hautain, à la voix feutrée. Venez.

Le blessé occupait seul la chambre. Sa tête bandée qui émergeait des couvertures ne laissait voir qu'une joue pâle et creuse, une bouche mince et triste, deux yeux sombres, très enfoncés dans les orbites.

Il ne dormait pas. Coplan s'approcha du lit et se pencha.

- Excusez-moi, monsieur Vallois, commença-t-il. Je suis chargé de l'enquête d'usage et...

- Quelle enquête ? articula le patient. J'ai été renversé par une voiture et je reconnais que c'est ma faute. Je devais être distrait, une fois de plus.

- Pouvez-vous fournir le signalement de ce véhicule?

- Non... J'ai été bousculé et je crois que je me suis évanoui sur le coup.

- Pardonnez-moi si j'insiste, mais... faites un effort de mémoire. D'habitude, dans un accident de ce genre, on est frappé par une image... une sorte d'éblouissement fugace mais qui se grave dans les yeux. Vous voyez ce que je veux dire ?

Le blessé baissa un instant les paupières, comme pour mieux se recueillir.

- Oui, murmura-t-il enfin, vous avez raison. Ce devait être une grosse voiture grise... Il me semble que... Une voiture décapotable, mais dont la capote était refermée.

- Vous avez été touché comment ?

- A la tête et au bras droit... Je traversais la rue déserte, j'étais plongé dans mes pensées...

- D'où veniez-vous à cette heure-là?

- Je me promenais au hasard. Je souffre d'insomnies épouvantables et cela m'arrive fréquemment de marcher la nuit pour me fatiguer le corps.

Coplan hocha la tête. Il ne voyait pas grand-chose à demander de plus.

- Eh bien, je vais rédiger une déposition, dit-il. Vous la signerez quand vous serez en état de faire bouger votre main droite... Rien d'autre à me signaler, je suppose ?...

- Non, fit le blessé. Je n'oserais même pas déposer plainte contre ce chauffard... Évidemment, il aurait pu s'arrêter. Mais ma distraction

est si terrible.

Il leva les yeux vers le docteur.

- J'aimerais dormir, docteur, soupira-t-il.

- C'est ce que vous avez de mieux à faire, enchaîna le praticien avec un sourire.

- Mais les contusions me font souffrir, expliqua Vallois. Faites-moi une piqûre, je vous en prie.

- Volontiers. L'infirmière va s'en occuper.

Ils quittèrent la chambre. Le docteur lança un bref regard vers Francis. Les deux hommes, longeant le couloir blanc et silencieux, étaient pensifs. Ils arrivèrent au cabinet du médecin, à l'extrémité du corridor, et ils y entrèrent.

- Permettez ? dit Francis en sortant son paquet de cigarettes.

Il en offrit une au toubib; mais ce dernier, prenant un paquet de Players sur son bureau, s'excusa :

- Je ne fume que des anglaises. Coplan lui donna du feu. Puis, abrupt :

- Votre avis, docteur ? En tant que technicien ?

- Vous êtes un agent de la D.S.T. comme l'inspecteur Loubin ? questionna le docteur à mi-voix.

- Oui, répondit Coplan pour simplifier. Et le blessé est un de mes paroissiens. Tous les fonctionnaires qui manipulent des secrets militaires font l'objet d'une sollicitude dont le motif ne vous échappe sans doute pas.

- Il ment ! prononça brusquement le toubib avec une conviction très ferme. Il ment et je vous le prouverai quand vous voudrez ! Ses blessures ne sont pas le résultat d'une chute, mais d'une lutte. Il a reçu un coup de matraque à l'arrière du crâne, un autre coup sur l'arcade sourcilière, et, de plus, on a, me semble-t-il, essayé de lui tordre le bras. Si une voiture l'avait bousculé, ça ne se présenterait pas du tout comme ça.

Coplan eut un sourire.

- Battu et content, en somme ? plaisanta-t-il, au vif ébahissement du médecin.

- Oui, on le dirait. En tout cas, il camoufle la vérité.

- C'est qu'il ne désire pas faire un esclandre. Selon vous, quand sera-t-il sur pied?

- Sauf complications, il pourra regagner son hôtel demain. Après ma visite du matin.

- Parfait ! Je vous remercie de votre aide, docteur.

- Vous... vous n'avez pas l'intention de tirer cela au clair ?

- Du moment qu'il est satisfait, ça le regarde! Ne soyons pas plus catholiques que le pape.

Le même jour, à 19 heures précises, Coplan, seul dans un des bureaux de la P.J. de Nancy, obtenait la communication avec Paris.

- Alors ? questionna le Vieux.

- L'histoire me paraît assez intéressante, dit Francis. L'individu en question cherche visiblement à étouffer l'affaire. Il prétend que son accident est un véritable accident, dû à sa distraction. Mais le docteur est formel : coups et blessures.

- J'espère que vous avez marché d'emblée ?

- Naturellement !

- J'ai feuilleté le dossier du quidam. Patriotisme du genre fracassant. Est-ce que sa figure vous inspire?

- Vous savez, pour ce que j'en ai vu ! Il avait des bandages qui lui donnaient l'aspect d'une momie. Néanmoins, ses yeux, sa façon de parler... Un instable nerveux avec une touche d'asthénie.

Il y eut un silence. Puis le Vieux décida :

- Écoutez, Coplan, vous avez carte blanche ! De toute manière, je ne peux rien vous confier d'autre : on m'a demandé de garder quelqu'un en réserve. Une cure à Vittel vous fera sûrement le plus grand bien ?

- Merci. Merci beaucoup. Entre nous, j'ai horreur des eaux minérales.

- Vous avez tort. Tenez-moi seulement au courant par code habituel.

Au volant de son coupé Ford, Coplan regagna Vittel et s'installa au Continental sous le nom de Victor Lougery. Il ne lui fallut guère plus d'une heure pour observer le rythme du service aux étages, et, à onze heures, il pénétrait dans la chambre 122, celle que Maurice Vallois occupait et où ses bagages se trouvaient en attendant sa sortie de l'hôpital.

Perquisition banale. Vallois, en fonctionnaire consciencieux, avait emmené quelques dossiers. Tout en faisant sa cure, il étudiait les circulaires compliquées qui toutes se rapportaient à l'organisation des différentes commissions du C.S.R.S.

Parmi les affaires un peu plus personnelles, deux ou trois prescriptions médicales, un billet de la Loterie Nationale, un catalogue d'éditeur, et une carte postale de Paris, dans une enveloppe. Sur la carte, ces mots : « *Nous prendrons le bus de 18 h. 30 et j'espère que tu viendras. Mercredi 14, n'oublie pas*. »

Un rendez-vous amoureux ? Peut-être... La carte n'était pas signée.

Après sa sortie de l'hôpital, Marcel Vallois resta encore trois jours à Vittel. Mais, à cause de ses pansements, à cause de la pluie aussi il ne quitta pas sa chambre du Continental.

Il regagna Paris par le train, ce qui obligea Coplan de faire signe au Vieux pour qu'on aille chercher le coupé Ford resté à la traîne dans un garage de l'avenue Clemenceau.

Pendant deux jours encore, Vallois resta enfermé dans son appartement de l'avenue de Wagram. Enfin, le samedi soir, vers sept heures, il quitta son domicile et s'en alla à pied vers la place des Ternes. Le temps était maussade. Ce mois de juillet ne s'annonçait pas mieux que le mois de juin.

Après avoir dîné dans un restaurant de la rue Brey, Vallois remonta jusqu'à l'Étoile et entra dans un des cinémas de l'avenue des Champs-Élysées.

Coplan hésita. S'il s'était écouté, il aurait laissé tomber. C'était peut-être la seule chose qui l'écœurait dans le métier : les filatures.

Mais il résista à la tentation. Le coup du cinéma, c'est la tactique courante des gens qui mènent une double vie. Vallois allait peut-être ressortir pour filer à un rendez-vous ?

Mais non. Il sortit vers onze heures et demie, parmi le troupeau des spectateurs qui s'en allaient après la séance. Et il reprit la direction de sa maison toujours à pied. Il aimait la marche nocturne ce gars-là. Cependant, l'été pourri se laissait de nouveau aller : il pleuvinait sur la ville et ça n'avait rien de drôle de suivre un bonhomme par ce sale temps.

Coplan, énervé par l'attente, avançait en ruminant des injures contre les génies célestes. Les deux mains dans les poches, le col du veston relevé, il suivait son gibier à trente mètres de distance. Ce n'était pas difficile. La circulation était peu fournie, les promeneurs plutôt rares, et Vallois ne semblait pas pressé de rentrer.

Pour traverser l'avenue des Ternes, Vallois prit le trottoir de gauche.

Il venait de faire trois pas quand le drame éclata. Une voiture grise qui stationnait en face d'un magasin fermé démarra en trombe, décrivit une embardée fantastique, fonça sur Vallois, le percuta de plein fouet et le lança à plus de cinq mètres sur la chaussée.

Le vrombissement de la voiture couvrit le cri de terreur de l'homme. Coplan put tout juste distinguer la silhouette de la berline grise qui virait dans l'avenue Hoche.

Cette fois, le pauvre Vallois avait été durement touché. Coplan arriva le premier près de lui, mais il fut bientôt entouré par une nuée de gens sortis d'on ne sait où.

Le visage affreusement mutilé, Vallois remuait les lèvres. Francis se pencha. L'homme n'émettait plus qu'un râle spasmodique... Il eut un hoquet, cracha un flot de sang, écarquilla des yeux hagards.

Puis, d'un seul coup, ses prunelles se révulsèrent et sa bouche s'ouvrit, s'ouvrit encore, fut littéralement distordue par une grimace d'agonie. Quand le menton s'arrêta de trembler, un dernier soupir coula en même temps qu'un filet de salive et de sang. L'homme était mort.

CHAPITRE II

Le Vieux déposa sa pipe, se renversa contre le dossier de son fauteuil, saisit le feuillet sur lequel il venait de griffonner quelques lignes et lut à haute voix :

- Dans la nuit de samedi à dimanche, place des Ternes, en dérapant sur la chaussée mouillée, une voiture a blessé mortellement M. Marcel Vallois, haut fonctionnaire du ministère de la Reconstruction. L'accident n'ayant pas eu de témoins directs, le conducteur du véhicule, sans doute pris de panique, s'est enfui sans se soucier de sa victime. Une enquête est ouverte.

Le Vieux déposa le feuillet et ajouta d'un ton sec :

- C'est tout. Pas un mot de plus, pas un mot de moins.

- D'accord, approuva Coplan qui, adossé au mur en face du Vieux, réfléchissait, les bras croisés.

De toute façon, personne ne vous contredira !

- D'autre part, Fourget est catégorique : c'est bien la femme de Vallois qui a écrit la carte postale que vous avez vue à Vittel et que nous avons retrouvée chez lui. Il avait gardé une série de lettres d'elle et ça nous a permis de comparer. Du reste, ils sont restés en rapport après leur divorce et l'agenda de Vallois porte les adresses que son ex-femme a eues successivement depuis leur séparation. Elle habite pour le moment dans un luxueux appartement meublé de la rue Fontaine. Et vous allez la tenir à l’œil de très près... Maresse, des Archives, prétend qu'elle a eu un dossier chez nous mais qu'une main complaisante l'a fait disparaître. Vallois a sans doute divorcé pour cette raison : certaines choses du passé de sa femme risquaient de briser son avancement et, en tout cas, de faire obstacle à sa nomination dans les commissions qui s'occupent des secrets militaires. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il y a du louche dans tout ça.

- Je pourrai peut-être récolter quelque chose après-demain, dit Coplan. Son ex-femme lui fixait rendez-vous pour le 14... On verra. Mais j'ai besoin d'une ou deux voitures et de quelques camarades,

car il y a un voyage à la clé. Selon la carte qu'elle a envoyée à Vallois, elle compte prendre un autobus à 18 h. 30.

- Prenez vos dispositions en conséquence, Paillon et Marcoux sont rentrés hier.

- Parfait. Je vais m'arranger avec eux pour surveiller cette femme sans relâche.

Suzy Corel, née Fernanda Benicardo, ex-épouse Marcel Vallois, était une superbe brune de trente ans. Espagnole authentique, venue en France avec ses parents qui avaient dû fuir les représailles de Franco, elle avait débuté à l'âge de seize ans comme figurante de music-hall, tout en travaillant avec acharnement la danse. Sa beauté, l'éclat voluptueux de son corps splendide, la grâce de ses longues jambes ambrées et de ses jolis bras lui avaient permis de monter rapidement en grade. A vingt ans, devenue « première girl » dans une troupe dont les numéros comportaient plus de bijoux que de vêtements, elle s'exhibait sur les scènes parisiennes où ses yeux noirs - et aussi autre chose - faisaient baver les officiers de la Wehrmacht.

Quelques mois avant la Libération, Vallois, en service commandé dans une haute administration allemande où la Résistance l'avait placé pour sa parfaite connaissance de la langue germanique, était tombé amoureux fou de la brûlante Fernanda. Il l'avait épousée exactement sept semaines avant le débarquement ! Un an plus tard, ils demandaient de commun accord le divorce et la belle Aragonaise retournait à ses planches où elle recommençait une carrière sous le nom de Suzy Corel.

Bien que les années eussent quelque peu capitonné ses hanches et ses cuisses, Fernanda, grâce à son tempérament nerveux sans doute, avait échappé au redoutable épanouissement charnel qui guette les Espagnoles.

Coplan tint à lire le rapport donnant les résultats de l'enquête discrète à laquelle le Service avait procédé. Il n'apprit rien de bien particulier au sujet de la danseuse; elle voyageait peu, ne faisait

jamais les tournées de province et vivait confortablement, grâce aux petits cadeaux que lui offraient ses admirateurs, cadeaux qui étaient plus importants que ses modestes cachets. Elle faisait preuve d'une classe indiscutable dans le domaine de l'amour; d'après l'enquête, c'était elle qui choisissait parmi ses soupirants ceux qui lui paraissaient suffisamment riches et distingués pour mériter ses faveurs. En somme, une honnête femme. Elle ne prenait un amant que quand elle le jugeait digne d'elle... Parmi ses fidèles, un nom fit cependant tiquer Francis : Sarlini. Ça lui rappelait quelqu'un. Mais peut-être était-ce un homonyme?

Coplan, deux soirs de suite, alla voir danser la femme dans la boîte de Pigalle où elle travaillait. Un morceau de choix, de toute évidence !... Sa chair brune et mate, rehaussée par les parures de faux diamants, avait un relief opulent. En plus de ça, elle était vraiment douée, la mâtine. Comme la plupart des filles de son pays, elle avait le feu dans les veines et la danse dans l'âme. En dépit de son âge, ses œillades, ses coups de reins, son jeu de jambes et son balancement de croupe avaient un jus du tonnerre de Dieu.

Le mercredi 14, Coplan et Marcoux montèrent la garde plus attentivement autour de la maison meublée où l'Espagnole occupait un vaste appartement de trois pièces avec salle de bains, chauffage central et téléphone. Au coin de la rue Fontaine, déguisé en chauffeur de taxi, le brave Paillon, avec ses épaules trapues, sa grosse tête ronde et son air bonasse, faisait le guet au volant d'une Peugeot munie d'un compteur dont le drapeau était rabaissé.

La femme ne montra pas le bout du nez. La fête du 14 juillet, en dépit de la pluie, mettait de l'animation dans le quartier. A cause du va-et-vient, la surveillance ne risquait pas d'attirer l'attention.

Vers six heures du soir, Coplan se sentit devenir nerveux. Le moment décisif approchait. Pour attraper un autobus à six heures et demie, Fernanda ne devait plus traîner.

Six heures dix. Pas de Fernanda.

Six heures un quart. Toujours rien.

Six heures vingt. Personne !

« *C'est foutu, pensa Francis avec hargne. La mort de Vallois a probablement flanqué tout par terre... Pourtant, elle ne s'est pas*

présentée à la mortuaire, elle n'a pas manifesté le moindre intérêt pour son ancien époux... »

A six heures vingt-cinq, vêtue d'un modeste imperméable beige, l'Espagnole quitta son domicile, tourna dans la rue de Douai et remonta à pas pressés vers Pigalle.

« *Toi, ma vieille, se dit Coplan, ton autobus de 18 h. 30, tu peux toujours te l'accrocher* ! »

Il se mit en route. La danseuse, silhouette anonyme, arriva place Pigalle et, sans hésiter, entra dans le grand café à l'angle de la place.

« *Crétin* ! se morigéna Francis... *Le voilà, l'autobus de six heures et demie* ! »

En effet, ce café s'appelle, comme chacun sait : « A L'AUTOBUS ».

L'établissement était bourré de monde. Fernanda s'installa à une table du fond. Coplan se faufila derrière un essaim de consommateurs agglutinés au zinc.

Soudain, un homme de haute taille, aux tempes argentées, au sourire sympathique, s'inclina pour saluer l'Espagnole. Ils se serrèrent la main et il prit place en face d'elle. Puis, tirant un étui d'argent, il lui offrit une cigarette, en prit une, sortit un briquet et alluma les deux cigarettes.

Si le plafond du café s'était brusquement écroulé sur son crâne, Francis n'aurait pas été plus estomaqué. Il se glissa davantage derrière les clients massés autour du comptoir.

« *Feu de Dieu* ! jura-t-il intérieurement. *Finie, la rigolade* ! *Si je m'attendais à celle-là* !... *Et pourtant, je ne suis pas sujet aux hallucinations* ! »

A cet instant, un vieux type moustachu lui toucha le coude et, un mégot dans la bouche, lui demanda du feu.

C'était Marcoux, qui chuchota :

- Le type qui est avec elle a été déposé au coin par une Opel grise qui est repartie aussitôt. Paillon a pris la bagnole en chasse, à tout hasard.

- Alors, quoi ? grommela Francis. Il est mouillé ton mégot ?

Le vieux moustachu haussa les épaules et s'éloigna en bougonnant.

Le grand gentleman sympathique avait commandé un apéritif. Il n'arrêtait pas de parler en souriant, et Fernanda paraissait très enjouée elle aussi.

Ils bavardèrent pendant une vingtaine de minutes. Puis, l'homme ayant réglé les consommations, ils sortirent. Côte à côte, ils se dirigèrent vers l'ancien Médrano.

Coplan devait se tenir sur ses gardes à présent. La situation n'était plus du tout la même.

Il était assez éloigné du couple quand il fut témoin d'une scène aussi rapide qu'inattendue l'homme ouvrit la portière d'une voiture rangée le long du boulevard, fit monter Fernanda, monta derrière elle et claqua la porte. Le chauffeur, visiblement habitué aux manœuvres rapides, démarra sec; l'Opel grise fila vers la gare du Nord en se faufilant parmi les autres autos.

Coplan n'avait pas osé se précipiter pour noter les numéros de la voiture.

Le Vieux avait étalé sur son bureau les sept photos que contenait le dossier. Debout derrière lui, Coplan regardait les clichés d'un œil indifférent.

- Je n'ai pas besoin de vérifier, dit-il, je suis tout à fait sûr de ce que j'avance ! Une certaine ressemblance de traits est toujours possible, mais l'attitude, le comportement général, ça ne trompe pas. C'était bien lui.

- Je me fie à vous, laissa tomber le Vieux qui ne paraissait pas convaincu. Mais alors, c'est infiniment plus grave que nous l'imaginions... car nous sommes mieux placés que personne pour savoir que cet homme est d'une compétence redoutable.

- J'aurais dû travailler Vallois à fond, maugréa Francis. Après l'histoire de Vittel, peut-être que j'aurais réussi à lui tirer les vers du nez. Maintenant, plus rien à faire de ce côté-là.

Le Vieux haussa ses épaules épaisses et rétorqua :

- Ne dites pas de bêtises. Pour commencer, Vallois n'aurait probablement pas vendu la mèche : sa version mensongère de l'accident le prouve. Et puis... en admettant que vous ayez réussi à le faire parler, ça nous aurait mené à quoi ? On ne coupe jamais une piste qui s'amorce, vous le savez bien. Vallois ne représente rien. Même s'il passe des renseignements, le fait n'a aucune valeur en soi. Ce qui compte, c'est le réseau.

- Je crois que je vais faire un saut jusqu'à Vittel avec ces photos, décida Francis. En pratiquant quelques sondages dans les hôtels, j'ai une petite chance, qu'en pensez-vous ?

- C'est indispensable. Deux choses peuvent...

La sonnerie du téléphone se fit entendre. Le Vieux décrocha, écouta, puis répondit à son correspondant

- Les mimosas ne fleurissent pas dans mon jardin. Je vous écoute.

La communication fut brève. Redéposant le combiné, le Vieux marmonna :

- Paillon a été semé par l'Opel grise après un feu rouge au boulevard Sébastopol. Il s'est remis de faction au coin de la rue Fontaine.

- Il a les numéros de plaque?

- Oui... TG 7549 75.

Coplan esquissa un sourire. Le Vieux ne détestait pas de donner de temps à autre un échantillon de sa mémoire extraordinaire.

- Alors, nous sommes bien d'accord, reprit Francis, je pars immédiatement pour Vittel ?

- Oui, enchaîna le Vieux qui achevait de prendre quelques notes sur son bloc. Je vous disais justement que cette démarche pouvait nous apporter deux renseignements très importants. Primo : le nom sous lequel notre homme voyage en France. Secundo, la preuve indirecte qu'il a joué un rôle dans la mort de Vallois. Pendant votre absence, je vais renforcer la surveillance autour de l'Espagnole.

En compagnie du commissaire Naudet, Coplan commença, dès le lendemain matin, la tournée des hôtels. Après les divers établissements de l'avenue Bouloumié, ils remontèrent vers l'avenue de Gérémoy.

Le chef de réception du Grand Hôtel, le plus imposant et le plus luxueux de la ville ne manifesta pas l'ombre d'un étonnement quand le commissaire Naudet lui montra la photo de l'homme que Coplan recherchait.

- Oui, nous avons eu ce client ici. Pendant une semaine, je crois. Vous permettez ? Il consulta le registre, puis :

- Ce monsieur est parti le 5 à dix heures du soir. Nous avons porté ses bagages à la gare.

Coplan eut un léger tiraillement au creux de l'estomac. Il demanda négligemment à l'employé :

- Son nom ?

- Hans Herlig.

- Quoi ?

- Hans Herlig, de nationalité autrichienne.

- Merci.

C'était le comble ! Il était tout simplement descendu au Grand Hôtel sous son vrai nom ! Pendant trois ans, de 1940 à 1943, il avait dirigé à Nantes un des plus terribles services de la Police Secrète allemande. Sous son nom ! En France ! Et voilà qu'il revenait en touriste, sans camouflage !

Au commissariat, le mouvement des hôtels retrouva rapidement la fiche que l'Autrichien avait lui-même remplie, mentionnant le numéro de son passeport, la profession de « collectionneur d'art » et donnant comme lieu de destination : Paris.

Coplan appela le Vieux au téléphone et lui annonça les surprenantes nouvelles.

- Euh... je reconnais que ça demande réflexion, marmonna le Vieux à l'autre bout du fil. Si Herlig a eu le toupet de revenir travailler en France sans changer d'identité, c'est qu'il a un alibi en super-béton, retenez ce que je vous dis !

- Je vous suggère de lancer son signalement à toutes les frontières. Les déplacements de ce monsieur peuvent nous donner

des indications très instructives.

- Je n'y manquerai pas... Ah, à propos ! L'immatriculation de l'Opel, c'est du bidon. Ce numéro ne figure pas au répertoire général.

- Bizarre! Herlig n'a pas déclaré de véhicule sur sa fiche de touriste. Il a donc des amis à Paris.

- Tout cela m'intrigue beaucoup, conclut le Vieux. Revenez dare-dare et soyez au bureau demain matin à huit heures, nous reparlerons de tout cela.

Pour Coplan le problème n'était pas bien difficile à énoncer : Hans Herlig, bénéficiant de sa nationalité autrichienne, avait réussi à se faire dédouaner intégralement. Et, en tant que spécialiste, il avait vite redressé sa situation; qui sait s'il n'était pas en train de reconstituer un réseau ? Mais pour qui travaillait-il ? Que signifiait l'assassinat de Marcel Vallois ? Quel était le but exact de la rencontre de Herlig et de Fernanda, au café de la place Pigalle ?

L'entretien qui se déroula le lendemain matin dans le bureau du Vieux ne jeta aucune lumière sur ces questions. Mais, à cinq heures de l'après-midi, l'inspecteur qui était de service au contrôle du Bourget signala que l'homme auquel on s'intéressait venait de s'envoler dans un avion de la Sabena à destination de Bruxelles.

Le Vieux alerta aussitôt les agents de la capitale belge, après quoi il reconvoqua Coplan de toute urgence.

- Vous filez à Bruxelles ! dit-il à Francis. Voici les consignes. La petite Reval vous accompagne. Vous aurez probablement besoin d'une femme. Ne perdez surtout pas de vue que Herlig vous connaît. Et vous savez par expérience qu'il a une mémoire d'éléphant, lui aussi !

Quelques heures plus tard, Paillon annonçait que la danseuse était sortie de chez elle et qu'un taxi l'avait conduite au Bourget où elle avait pris l'avion d'Air-France à destination de Bruxelles.

Ce soir-là, Marcoux se paya une bouteille de champagne à la boîte de nuit où l'Espagnole dansait d'habitude. La fille, effectivement, n'apparut pas. Mais Marcoux, se conformant aux instructions, ne demanda rien à personne. Il se rinça la dalle à la santé du Vieux, et il se rinça l’œil par la même occasion. Les girls qui agitaient la cuisse dans cet établissement étaient réellement sensationnelles.

Quand Coplan, descendu à l'hôtel Métropole, apprit que Fernanda était également arrivée à Bruxelles, il dit à Nicole Reval :

- Une réunion de famille, en quelque sorte. Herlig, si je comprends bien, fait les présentations avant de lancer son équipe à fond dans le boulot.

- Qu'est-ce qu'on fait? demanda Nicole.

- On ne fait rien, on va dormir. Nous saurons demain à quel endroit le gibier se planque. D'ici-là, repos.

Nicole Réval, une élégante pin-up blonde de vingt-quatre ans, jouissait d'un grand prestige dans le service. Issue d'une famille noble (son nom de guerre cachait un nom à particule), mais ruinée jusqu'à la corde, elle avait été recrutée par le Vieux en personne, qui avait consacré une attention toute particulière à son éducation et à son entraînement. En moins de deux ans, Nicole avait aligné une série impressionnante de succès. Très belle, avec un buste capiteux et un œil bleu qui savait parler aux hommes, elle était irrésistible quand elle s'en donnait la peine. Sa grande force, c'était son réalisme. Cette fille n'avait plus le moindre soupçon d'illusion sur quoi que ce soit. On eût dit qu'elle avait fait le tour de tout : des hommes, des femmes, des animaux et des choses. Elle avait une voix suave et caressante, mais ses propos étaient plutôt désabusés.

Par ailleurs, son sens moral se ressentait quelque peu de sa maturité d'esprit précoce. Son seul orgueil, sa dernière fierté, c'était, semblait-il, de réussir ses missions.

- Dis-moi, Francis ? murmura-t-elle soudain en écrasant sa cigarette dans un cendrier de cristal qui se trouvait sur une table dans un coin de la chambre, puisque nous nous sommes inscrits comme mari et femme, je suppose que ça ne t’ennuiera pas de remplir ton devoir conjugal ?

- Nous avons des lits jumeaux, fit remarquer Coplan. Je ne suis pas un goujat, j'ai pensé à ça. Je ne suis pas homme à profiter bassement d'une situation professionnelle.

Elle eut un petit rire indifférent.

- Mais non, idiot ! lança-t-elle. Ce n'était pas un reproche, c'était une invitation.

- Très spirituel ! grogna-t-il.

Elle le dévisagea. Ses yeux étaient devenus caressants comme du velours.

- Je ne blague pas, je t'assure. Il y a environ deux ans que le Vieux nous a présentés l'un à l'autre, et j'ai toujours pensé qu'on finirait par être ensemble sur une affaire. Tant pis si je te choque, mais tu me plais. Et puisque nous avons une soirée de liberté...

Francis, éberlué, réalisa qu'elle ne plaisantait pas. Elle secoua ses cheveux blonds en disant d'un air désinvolte :

- Je ne t'inspire pas, c'est cela ?

Il ne répondit pas. Elle eut une moue résignée.

- Eh bien, tant pis ! N'en parlons plus.

Elle disparut dans le cabinet de toilette. Quand elle en sortit, drapée dans un peignoir du même bleu que ses yeux, Coplan, affalé dans un club, fumait en rêvant.

- Excuse-moi, dit-elle, je dors toujours à poil. La peau respire mieux et ça conserve le teint.

Sur ces mots, elle lui tourna le dos et laissa couler de ses épaules le peignoir de soie. L'espace de quelques secondes, elle fut pareille à une statue, à une statue vivante et palpitante que la lumière tamisée de la chambre parait de reflets voluptueux. Elle se glissa dans un des lits jumeaux.

Coplan écrasa sa cigarette. Si cette audacieuse enfant s'imaginait qu'elle ne l'inspirait pas, elle se trompait lourdement. Et elle n'allait pas tarder à s'en rendre compte.

CHAPITRE III

C'est le lendemain, entre midi et une heure, que Coplan contacta ses collègues, les deux agents français de la section bruxelloise. Le Vieux avait désigné comme lieu de rencontre un café de la Grand'Place, à l'angle de la rue au Beurre : « *Au Roy d'Espagne* ».

L'endroit était sympathique : décoration rustique dans le style des anciennes tavernes flamandes, grand feu à l'âtre, etc...

Il y avait environ une dizaine de minutes que Francis était attablé devant un Cinzano quand il vit arriver deux jeunes types en veston de tweed, nu-tête, genre employés de banque. Le plus grand des deux arborait un nœud papillon et trimbalait une serviette de cuir.

Ils aperçurent le journal que Coplan avait déposé sur sa table, et ils se dirigèrent tout droit vers lui.

- Comment allez-vous ? demanda le nœud papillon en tendant sa grande main.

- Heureux de vous rencontrer, dit Francis.

Les deux arrivants s'installèrent et commandèrent de la bière. Puis, quand la serveuse se fut éloignée, le plus petit, avec un charmant accent belge, murmura négligemment en regardant Coplan :

- Le cheval a mangé trop de paille...

- Mais il est mort de vieillesse, enchaîna Francis amusé par ce mot de passe plutôt comique.

Détendus, les deux collaborateurs du Vieux sortirent leur paquet de cigarettes. Coplan accepta une Belga.

En lui donnant du feu, le petit marmonna :

- Le cheval est derrière vous...

Intrigué, Coplan se retourna. Ce qu'il vit le fit rire. Effectivement, contre un des piliers, il y avait un cheval empaillé, grandeur nature, avec un chevalier en armure dessus.

- Pas de doute, blagua Francis, il a mangé trop de paille !... Où en sommes-nous ?

C'est le grand au nœud papillon qui prit la parole :

- Nous avons failli nous rentrer dedans, Georges et moi.

Il désigna son collègue d'un léger mouvement de tête.

- Je suivais Herlig depuis sa descente d'avion et il m'avait conduit dans une des rues donnant dans la rue du Trône. Je montais la

garde... et voilà mon Georges qui s'amène ! La belle Espagnole venait d'entrer dans la maison où Herlig se trouvait depuis six heures. Ils avaient rendez-vous, c'est certain. Et ils ont passé la nuit là. Je suis resté de faction jusqu'à l'aube.

- Rendez-vous chez qui ? insista Coplan.

Le petit expliqua à mi-voix :

- Comme il y avait trois appartements dans la maison, je me suis débrouillé pour tirer ça au clair. J'ai fabriqué un colis destiné à une personne imaginaire et je suis entré dans la baraque... J'ai eu de la chance : la voix de l'Espagnole, son rire surtout, m'ont indiqué que la réunion se tenait dans l'appartement du second étage, chez un certain Pierre Gelders. J'ai relayé François de cinq heures du matin à onze heures. Le trio dîne en ce moment dans un restaurant du boulevard Emile Jacqmain... Au sujet de ce Pierre Gelders, j'ai eu trop peu de temps pour me documenter convenablement. Tout ce que j'ai appris, c'est qu'il est professeur de gymnastique et qu'il a une salle près de la rue de la Loi.

Coplan acquiesça en silence. Puis, après avoir bu une gorgée d'apéritif, il demanda :

- Qu'est-ce que vous suggérez ?

Ses yeux se posèrent successivement sur le petit et sur le grand. C'est le petit - qui jouait, semblait-il, le rôle de chef de secteur - qui proposa :

- Mon camarade va retourner maintenant au restaurant où nos gens cassent la croûte. Pendant ce temps-là, moi je vais poursuivre mes investigations. A vue de nez, je vois deux tactiques possibles : visiter l'appartement de Gelders ou visiter sa salle de gymnastique. Comme c'est demain dimanche, ça nous donnera peut-être une occasion de travailler à l'aise.

- D'accord, dit Francis. Si ça ne vous embête pas, je me chargerais volontiers moi-même de l'une ou l'autre perquisition.

Le petit réfléchit, puis :

- Comme vous voudrez. Nous nous reverrons ici, demain, à midi.

Le dimanche matin, la Grand'Place de Bruxelles - surtout quand il y a un rayon de soleil - est un tableau qui vaut le coup d'œil. Les superbes façades anciennes, avec leurs frontons découpés, leurs ornements dorés, leurs statues innombrables perchées sur les toits, ont un aspect de féerie probablement unique en Europe. Le marché aux oiseaux et le marché aux fleurs qui se tiennent au milieu de la vaste esplanade ajoutent au décor une abondance de couleurs pimpantes.

En arrivant au Roy d'Espagne, Francis regretta que Nicole ne fût pas là pour admirer le spectacle. La pauvre... Elle s'embêtait ferme, à l'hôtel ! Mais il n'était pas question de la sortir inutilement ni de l'emmener aux prises de contact. L'économie des moyens est une règle d'or du métier : un agent en second ne sort des coulisses qu'à bon escient.

A titre de dédommagement, Francis décida de lui faire envoyer des fleurs au Métropole. Elle serait ravie de cette attention.

Il chercha une fleuriste tenant boutique dans les environs et commanda une brassée de roses rouges à porter d'urgence à l'hôtel de la place de Brouckère, au nom de Mme Lougery.

Drôle de fille, cette Nicole ! Tout ce qu'elle avait trouvé à dire, après leur première nuit d'amour, c'est que « c'était bien, très bien, et je le savais que ce serait bien »; après quoi il n'avait plus été question de la chose ! C'était aussi simple, aussi naturel que de se brosser les dents ! Ou plutôt, que de déguster un repas choisi... Car elle était gourmande, et nullement passive !...

Au Roy d'Espagne, le petit Georges était déjà installé devant un verre de bière blonde largement entamé.

Les nouvelles étaient intéressantes. Pierre Gelders, professeur diplômé de l'École d'Éducation Physique de l'Université de Louvain, avait repris en mars 1946 la salle où il exerçait actuellement. Très vite - et très habilement, grâce aux relations qu'il s'était faites à Londres pendant la guerre - il avait attiré chez lui une clientèle de gens riches et haut placés. Ses leçons particulières (gymnastique médicale, correctrice et compensatrice) étaient suivies par quelques personnalités très importantes du royaume : trois ministres, un

général de l'École de Guerre, deux chefs de cabinet, d'autres fonctionnaires de la même envergure.

Pour ces intellectuels sédentaires, la situation de la salle Gelders, à cinq minutes de la rue de la Loi et de la plupart des ministères, était une commodité évidente. Avant de rentrer chez eux, ces messieurs passaient chez Gelders, se mettaient en petite tenue et se donnaient un peu de mouvement, sous l'œil compétent du professeur ou de l'un de ses moniteurs. Gelders, par la force des choses, était l'ami de ses clients.

- Voilà sa photo en couleur, dit le petit Georges. Je l'ai trouvée sur la couverture d'une revue d'Éducation Physique.

Une véritable gymnaste, pas de doute ! Grand, admirablement découplé, avec des muscles longs et bien attachés, sans un atome de mauvaise graisse. Il avait une tête de Flamand : menton énergique, bouche taciturne, front droit. Ses cheveux taillés court étaient blonds; des yeux bleus, qui ne cadraient pas tout à fait avec le reste de sa personne, avaient quelque chose de dur et de fuyant tout ensemble. Les yeux d'un intrigant.

Coplan retourna la revue et la déposa sur la table.

- Et la suite ? s'enquit-il, un peu anxieux.

- Nous pourrons faire une petite inspection clandestine de la salle; ça ferme le dimanche après-midi. En ce qui concerne l'appartement, je crois que ça s'arrangera mieux demain... A propos, je vous signale que l'Espagnole et Herlig ont quitté Bruxelles, ce matin même, à dix heures et demie. Ils ont pris le train pour Amsterdam. J'ai avisé Paris.

Onze heures du soir. Le petit Georges arrêta sa Volkswagen noire juste après l'angle de la rue Royale et de la rue de la Croix-de-Fer.

- Je vous dépose ici, dit-il en se retournant vers Coplan et Nicole, assis côte à côte sur la banquette arrière. Vous n'aurez pas besoin de moi et j'aime autant ne pas prendre de risques. Vous avez la clé ?

- Oui, dit Francis. Récapitulons en vitesse.
- Vous verrez la plaque sur la porte du 68... A part le dimanche et les jours fériés, cette porte cochère est toujours ouverte. C'est ce qui m'a permis de prendre une empreinte sans attirer l'attention. Vous avez ensuite un large vestibule, qui mène dans une cour intérieure. Dans le vestibule, à droite, ce sont les bureaux d'une agence immobilière. Il n'y a pas de gardien... Tout au fond de la cour, vous verrez une double porte vitrée, avec des carreaux mats. Je pense que votre passe-partout suffira... La salle de gymnastique est à droite; à gauche, le vestiaire et les douches. Plus loin, à gauche également, le bureau de Gelders. S'il y a quelque chose à trouver, c'est dans cette pièce-là, naturellement.
- Bon, allons-y ! dit Coplan.
Il ouvrit la portière du côté du trottoir et descendit. Nicole Réval descendit derrière lui et referma la portière. Ils s'éloignèrent, tandis que la petite voiture noire démarrait.
Coplan passa son bras sous celui de Nicole.
- Le mieux, dit-il tout bas, c'est que tu fasses le guet dans la cour intérieure. Je refermerai la porte cochère sans faire jouer le pène de la serrure; en cas d'alerte, tu viens simplement frapper à la porte vitrée de la salle. Compris?
- Oui.
- Armée ?
-Mon 6,35.
-Tant mieux! Je n'ai rien emporté... Attention, voilà le 68.
Très à l'aise, Coplan introduisit la clé dans la serrure de la grande porte. Sur un des panneaux, une plaque de cuivre annonçait :

PIERRE GELDERS
Professeur diplômé
Cours d'éducation physique
Gymnastique médicale
Cours collectifs et particuliers
de 8 h. à 19 h. sauf le dimanche.

Ils pénétrèrent dans un couloir sombre. Tout était plongé dans un silence absolu. Coplan referma la porte sans faire claquer le pène.

Ensuite, précédant Nicole, il se dirigea vers le fond du vestibule. La cour pavée n'était pas bien grande. Du ciel nuageux, pas la moindre clarté ne tombait sur l'arrière-bâtiment dont la silhouette trapue formait un fond opaque et lourd.

La porte vitrée ne résista pas au passe-partout. Elle tourna sur ses gonds avec un léger frottement, le frottement du bord inférieur contre le tapis de chanvre.

- Referme cette porte et reste dans l'encoignure, souffla Coplan à la fille.

Il alluma sa lampe, promena le pinceau de lumière bleue à ses pieds, leva doucement le faisceau et avança. A droite, la grande salle de gymnastique était propre et parfaitement rangée. Au mur du fond, les espaliers. Sur le côté, le portique avec la corde lisse, la corde à nœuds, l'échelle... Un râtelier d'haltères d'exercice... Rien par là qui fût digne d'être examiné...

Revenant sur ses pas, Coplan entra dans une pièce, à gauche. Le vestiaire...

Le vestiaire ! Quel travail, pour un espion ! Pendant que le client s'esquinte et sue pour entretenir sa forme, quoi de plus simple que de lui faire les poches ! Pour peu qu'un ministre ou un fonctionnaire soit obligé de trimbaler dans son portefeuille une grille de code, des adresses ou des notes confidentielles, l'astucieux professeur n'a qu'à photographier tant et plus. Car, bien entendu, ce vestiaire ne comportait que de simples casiers sans cadenas.

Les douches. Rien à retenir... Et voici le bureau de Gelders. Pas fermé à clé : mauvais signe ! Le Flamand ne cache sans doute pas ses secrets dans ce bureau.

Un classeur à volet, une table de chêne, une machine à écrire, un fichier ouvert, un téléphone.

Coplan commença par éplucher le fichier. Clientèle ultra-sélecte !... Baron Jacques de Rénolle, attaché au service de presse des Affaires étrangères... Un monsieur qui devait savoir bien des choses sur l'O.T.A.N... Commandant Victor Bourton, instructeur à l'École de Guerre...

Brusquement, la pièce fut éclairée avec violence et une voix aux intonations traînantes demanda dans le dos de Francis :

- Est-ce que je peux vous aider, oué? ... Déposez votre lampe et mettez vos deux mains en l'air.

Francis obtempéra. C'était bien Gelders en personne, vêtu d'un complet d'été, en pied de poule gris-noir avec de larges parements arrondis. Coupe impeccable, mais cravate trop voyante : rouge et jaune !

- Je vois que vous vous intéressez à mes affaires, reprit le Flamand. Qu'est-ce que vous cherchez ici?

- Question superflue, répondit Francis.

Les muscles maxillaires de Gelders se contractèrent.

- Doucement, mon vieux, menaça-t-il, je suis chez moi ici et je vous conseille de répondre à mes questions.

Il s'approcha de Coplan, le tâta d'une main experte, sans cesser de le tenir au bout de son automatique, un gros Mauser 9 mm., âgé d'au moins dix ans mais entretenu avec soin.

- Je ne suis pas armé, dit Coplan.

- Reculez-vous... le dos contre le mur... et tenez vos bras levés... Et maintenant, qu'est-ce que vous cherchez ?

- Des renseignements, pardi !

- Qui êtes-vous?

- Mon nom ne vous dira rien. Mais vous comprendrez peut-être mieux si je vous révèle que c'est Hans Herlig qui m'a chargé de cette petite visite.

- Tiens, comme c'est bizarre !

Le Flamand, malgré son air assuré, ne paraissait pas très fixé sur la ligne de conduite qu'il devait adopter. Avec cet inconnu au bout de son Mauser et le nom de Herlig dans les jambes, il se creusait visiblement les méninges pour trouver un comportement adapté à la situation.

Coplan reprit :

- Herlig m'a remis le croquis de votre installation ici. J'étais chargé de vérifier l'emplacement éventuel d'un émetteur.

- Herlig est un imbécile ! Où est ce croquis ?

Coplan tira son portefeuille et, à la vitesse de l'éclair, le balança dans la figure de son interlocuteur. Coup classique : l'autre leva les mains pour se protéger. Une manchette foudroyante au poignet droit lui arracha un cri de colère et de douleur. Le Mauser, volant contre le classeur, en fit tomber le volet avec un grand bruit.

Coplan d'un bond, plongea vers l'automatique. Une secousse brutale le propulsa contre le meuble, et l'arme qu'il allait saisir glissa dessous. Gelders n'était pas un gymnaste postiche. Coplan n'eut même pas le temps de se relever ou de reprendre son souffle : ceinturé par deux bras d'acier, il fut soulevé de terre, projeté à mi-hauteur d'homme et lâché en pleine voltige comme au catch. En reprenant contact avec le sol, ses quatre-vingts kilos encaissèrent un rude choc. Mais, pour un judoka comme lui, une chute n'est jamais que le tremplin de l'attaque suivante. Il prit appui sur ses avant-bras et se catapulta sur le Flamand qui le reçut comme un boulet dans le plexus. Ils retournèrent ensemble au tapis, sans aucune douceur.

Coplan, plus jeune et plus vif que son adversaire, fut le premier debout. Il avait tout de même eu l'occasion de réaliser que Gelders, sans être ceinture noire, avait parfaitement paré une 6ème immobilisation ! Ni le catch ni le judo n'étaient de circonstance avec ce costaud blond. Ce dernier, fort de sa technique de professionnel, chargea subitement. La tête dans les épaules, les bras en avant, il donna un coup de bélier que Francis évita de justesse mais qui le fit tournoyer sur lui-même, le ventre contre le bureau de chêne. La riposte ébranla le gymnaste : Coplan, prompt comme la foudre, lui asséna le fichier sur le devant du crâne.

Les fiches s'éparpillèrent en pagaille, mais Gelders récupéra vite et bien. La mêlée qui suivit projeta les deux hommes, liés l'un à l'autre, contre le classeur, puis contre le bureau, puis contre le mur du fond. A la lutte, ils étaient sensiblement de force égale. Coplan parvint à rompre, se mit en garde, amorça un crochet gauche qui fila droit au but. Le Flamand, touché au menton, émit un grognement de lion en furie. Coplan lui décocha alors une droite, mais elle dévia et percuta l'arcade sourcilière du professeur. Le sang lui barbouilla la face. La boxe s'annonçait plus fructueuse que tout le reste, avec ce

malabar. Quant au Mauser, pas question d'aller farfouiller à quatre pattes sous le classeur pour le récupérer.

Gelders, les babines retroussées par la rage, essuyait du revers de la main, à petits coups nerveux, le sang qui dégoulinait de son front sur sa joue. Il prit une garde étroitement fermée à hauteur de son arcade démolie, puis, avec une lenteur calculée, monta vers son antagoniste. Coplan, pour ne pas perdre le moindre filet de souffle, dénoua d'une pichenette sa cravate et ouvrit le bouton du col de sa chemise.

Il recula d'un pas, de deux pas, esquissa un jeu de jambes et accepta enfin le combat. Quelques coups rapides furent échangés. Francis, avant de mettre la gomme, jugeait plus prudent de saper la résistance du Flamand. Mais celui-ci, comprenant qu'il allait être aveuglé par le sang de sa blessure, se dégagea et, dans un sursaut, gratifia Coplan d'une gauche plus sèche et plus dure qu'un coup de marteau. Le punch du Belge frappa le maxillaire de Coplan avec une telle force que ses paupières clignotèrent. Pendant cinq dixièmes de secondes, Francis put contempler, les yeux fermés, la plus belle giclée d'étoiles qu'il eût jamais vue. Après quoi, en exhalant un soupir, il s'écroula dans le néant.

Soufflant comme un phoque, Gelders se pencha au-dessus de son adversaire terrassé. Mais Coplan, qui ne bougeait plus, était bel et bien sonné pour le compte.

CHAPITRE IV

La pluie tombait avec une incroyable violence.

« *Un véritable déluge* ! » pensa Coplan qui se demanda pour quelle raison il se promenait au bord de la mer par un temps pareil.

Il suffoqua soudain, asphyxié par le torrent d'eau glacée. Il ouvrit la bouche et les yeux, s'ébroua, poussa un grognement.

- Ah ! tout de même ! s'exclama Nicole qui l'observait d'un œil maternel. Monsieur daigne se réveiller ?... Je suppose que ça ira comme ça ?

D'un geste catégorique, elle ferma le robinet de la douche froide.

Coplan se mit sur son séant, s'essuya le visage, regarda d'un air déconfit son veston trempé.

Nicole, prenant un ton d'excuse, dit en riant :

- Désolée, mais comme tu ne voulais pas revenir sur terre, j'ai dû recourir aux grands moyens. Je t'ai traîné jusqu'ici.

Coplan se leva en grimaçant, tâta sa mâchoire, promena un regard autour de lui. Nicole l'avait tout simplement halé comme un sac de farine jusque sous la douche, et elle avait ouvert le robinet.

- Tu pèses encore plus lourd que quand tu fais l'amour ! ajouta-t-elle négligemment.

- Merde ! lâcha Coplan dont la mémoire retrouvait brusquement le fil des événements. Gelders?...

- Il dort dans son bureau. Il était fatigué, cet homme ! Très fatigué, lui aussi.

Coplan, pas plus d'aplomb que ça, dévisagea la fille. Elle lui cligna de l'oeil.

- Venez, cher ami. Nous allons également réveiller votre partenaire.

Elle retourna dans le bureau, lui derrière elle.

Pierre Gelders, ficelé sur une chaise, reprenait justement conscience. Le sang s'était coagulé dans les cils de son œil gauche.

Nicole expliqua :

- Quand j'ai entendu le ramdam que vous faisiez là-dedans, je me suis amenée en douce. J'ai assisté à la finale du match, et je dois dire que c'était bien... Je suis entrée sur la pointe des pieds, au moment critique, et pendant que le professeur t'examinait, je lui ai matraqué l'occiput avec la crosse de mon 6,35... Je connais la bonne place, on me l'a enseignée : je n'ai frappé que deux fois.

- Salauds ! éructa Gelders avec amertume. Ce cochon de Herlig me paiera ça, vous pouvez le lui dire de ma part ! Et vous pouvez aussi lui dire que c'est non ! Ses combines, je m'en fous, compris ?

Coplan ramassa d'abord le Mauser sous le meuble, mit l'arme dans sa poche, puis :

- Mesurez vos paroles, Gelders, dit-il avec une douceur trompeuse. Il y a une dizaine de jours, un ancien copain de Herlig lui

a répondu NON, et il a eu un accident mortel quelques jours plus tard.

- Vos menaces ne me font pas peur !

- Bon, trancha Coplan, qui changea de ton et d'attitude. Ne perdons pas notre temps... Je vais vous dire la vérité : je ne suis pas venu ici pour le compte de Herlig. Nous sommes des agents du contre-espionnage. Herlig a fait assassiner un haut fonctionnaire français et c'est uniquement pour ce motif que je m'occupe de cette affaire.

Il sortit son canif, trancha les liens qui immobilisaient le Flamand.

- Je vous propose un marché, Gelders... Donnez-moi des renseignements au sujet de Herlig et de son activité. En échange, je vous promets la protection absolue de mon service et la plus entière discrétion sur tout ceci... N'oubliez pas que l'Autrichien est un homme impitoyable, habile et sans scrupules. S'il a risqué de se compromettre en venant vous faire des offres, vous n'avez pas le choix : ou bien vous marchez avec lui ou bien vous êtes condamné à mort. Bien entendu, j'espère que je réussirai à le neutraliser avant les catastrophes.

Gelders se leva, visiblement déconcerté. Coplan se tourna vers Nicole :

- Tâche de trouver une serviette et mouille-la à la douche.

Puis, au Belge :

- Je vous ai un peu amoché, mais vous n'avez pas été très gentil non plus. Quel crochet, grands dieux!

Gelders hésitait. Nicole revint avec la serviette mouillée et la lui tendit. Il se nettoya prudemment la face.

A la fin, jetant la serviette sur la chaise, il dit :

- Je crois que je ferais mieux de parler de tout ça aux autorités. Je ne...

- Erreur! coupa Francis. Vous n'aurez plus jamais la confiance des grosses légumes qui viennent ici... Comment avez-vous connu Herlig ?

- En 1945... Je faisais partie d'une délégation de police chargée de retrouver des criminels de guerre. Herlig, emprisonné à Francfort, a été libéré par l'I.S. qui a utilisé ses services. C'est un agent de

première force, et nous avions besoin de types de ce genre pour débrouiller le maquis allemand. On est devenu plus ou moins copains. Vous savez ce que c'est...

- Et maintenant il veut vous rendre la politesse, hein ? C'est lui qui veut utiliser vos services ?

- Il a appris, je ne sais pas trop comment, que ma salle est fréquentée par des gens intéressants et que je suis l'ami de nombreux types bien placés.

- Il reconstitue un réseau ?

- Oui... Un réseau occidental : France, Bénélux, Suisse et Angleterre. Il dispose de beaucoup d'argent et il compte recruter une centaine d'agents. C'est l'Espagnole qui remplira les fonctions d'agent de liaison.

- Pour qui travaille-t-il?

- Il a refusé de me le dire. Il m'a simplement juré sur son honneur de soldat que son activité ne serait pas nuisible à la Belgique. Il est resté farouchement nazi, j'ai l'impression.

- Quand devez-vous donner votre réponse définitive ?

- Dans un mois et cinq jours. Fernanda viendra ici le 25 août.

- C'est un excellent délai pour nous.

- Notez que je ne me suis pas montré enthousiaste. Je lui ai fait comprendre que je ne m'occupais plus de ces histoires, que j'avais franchi le cap de la cinquantaine et que mes affaires étaient prospères... Je n'ai rien dit de plus, car je sentais que ça devenait dangereux. J'étais justement en train de réfléchir à cette affaire quand vous êtes arrivés. J'ai un hamac, au fond de la salle de douches, derrière le paravent. Je me couche là pour faire de la relaxation entre deux leçons.

- Herlig est parti en Hollande, est-ce exact ?

- Oui... D'abord à La Haye, puis à Amsterdam. Il cherche surtout des collaborateurs qui touchent de près les commissions du Pacte Atlantique.

- Je vous remercie, Gelders. J'aurai encore besoin de vous, mais, de votre côté, comptez sur moi; je ferai tout ce que je peux pour empêcher Herlig d'agir contre vous. En attendant, tenez-vous tout de même sur vos gardes. C'est un coriace, je vous le répète !

- Je le sais bien ! Je l'ai vu à l'œuvre en Allemagne, et on m'a parlé de son activité en France pendant l'occupation. A propos, quel est votre nom ?

- Jean Carpin, mentit Francis, section spéciale du Deuxième Bureau.

Coplan arriva à Amsterdam le lendemain soir. Il descendit au Doelenhotel où le Vieux, de Paris, lui avait retenu une chambre.

Immuable comme une institution, le vénérable hôtel - un des plus cotés du monde pour sa distinction aristocratique et son élégance cossue, désuète mais de très grande classe - dressait sa façade au bord d'un canal tranquille où, comme une vieille coquette, il se mirait avec une complaisance sûre de soi.

Jusqu'à minuit, enfoncé dans un fauteuil au bar, Francis attendit un coup de téléphone en sirotant des fines à l'eau. Un pianiste souriant jouait de la musique douce; quelques clients : deux Anglais, un Italien et quatre officiers américains, buvaient des whiskies au comptoir en discutant des événements politiques.

A une heure du matin, Francis monta se coucher. Personne n'avait téléphoné.

Vers sept heures, le téléphone sonna dans la chambre.

- Monsieur Lougery ? fit l'employé du standard. On vous demande de La Haye.

- Merci, passez-moi la communication.

C'était Loossens, enfin ! Le collègue de la section hollandaise annonça :

- Les carburateurs sont arrivés.

- Vous allez recevoir des bielles dans trois semaines, répondit Coplan.

- Mauvaise nouvelle, reprit Loossens. Notre homme a semé le copain qui lui faisait de l'ombre.

- Sans blague ?

- Navré, mais c'est comme ça.

Coplan fit la grimace. Puis :

- Comment voulez-vous que je renoue la conversation, moi ? Il y a un million d'habitants dans ce patelin et je ne possède pas le moindre indice.

- Je peux vous envoyer quelqu'un pour faire la tournée des hôtels. L'ennui, c'est qu'on ne sait pas vers quel moment il quittera La Haye.

- Sans compter qu'il a des amis dans pas mal de villes ! A Bruxelles, il s'est abstenu de coucher dans un hôtel.

- J'aurai Paris au bout du fil vers minuit. Je vous retéléphonerai à 15 heures, d'accord?

- Entendu.

C'était plutôt décevant. Car le moment était mal choisi pour lâcher l'Autrichien. Chacune de ses démarches constituait une indication de première valeur : on ne retrouve pour ainsi dire jamais l'occasion de repérer les noyaux d'un réseau en pleine formation.

- Attendons les ordres du Vieux, grommela Francis.

Et comme il n'avait aucune raison de se lever de si bonne heure, il se reglissa dans les profondeurs du lit.

Pendant plus d'une heure, il pensa à Hans Herlig. Du point de vue strictement professionnel, c'était un champion. Et sa résurrection, après le raz-de-marée de la débâcle, était une preuve de plus de son génie. Le comble, c'est qu'il ne revenait pas du tout en vaincu ! La tête haute, le portefeuille gonflé, le sourire aux lèvres et le passeport cent pour cent régulier.

Un type, incontestablement.

Au moment de se lever, Coplan regretta l'absence de Nicole. Idée stupide que le Vieux avait eue de la rappeler à Paris ! Ce duo était plein d'agréments. Mais c'était sûrement pour ça que le Vieux avait rappelé sa chouchoute. Le sadique !

A une heure, après une courte balade dans Leidsestraat, Coplan rentra à l'hôtel, changea de chemise et descendit à la salle à manger.

Il éprouva un réel plaisir en retrouvant ce décor qu'il connaissait et qu'il aimait : les somptueuses tentures roses des hautes fenêtres, les deux lustres de cristal hérissés d'abat-jour du même rose que le velours des tentures, les tables fleuries de dahlias roses. Une

symphonie en demi-teinte. Dix maîtres d'hôtel en habit évoluaient en souplesse sur l'épais tapis. A droite, un piano et un violon déversant des mélodies autour des gens attablés. A gauche, peinte en héraldiques sur le mur, la devise de Brillat-Savarin : « *La destinée des nations dépend de la manière dont elles se nourrissent*. »

Coplan composa son menu et commanda une bouteille de médoc d'une bonne année.

Il tint à goûter le vin avant d'attaquer les hors-d’œuvre. Au moment où il portait son verre à ses lèvres, une haute silhouette se dressa à sa gauche.

- Coplan ! Quel plaisir, mon cher ami !

Francis redéposa son verre.

- Tiens! Quelle bonne surprise ! Comment allez-vous, mon cher Herlig ?

Très homme du monde, l'Autrichien, vêtu avec un chic incroyable, plus séduisant que jamais avec son beau sourire, son fin visage racé, ses tempes argentées et ses beaux yeux gris pleins de gentillesse et d'intelligence, garda un long moment, dans ses deux mains serrées avec chaleur, la main de Francis.

CHAPITRE V

Francis, camouflant avec un beau brio la rage noire que lui inspirait cette rencontre malencontreuse, répondait avec une immense cordialité aux démonstrations de l'Autrichien.

Dans son for intérieur, il l'admirait même. Quel aplomb ! Quelle aisance de grand seigneur ! Et avec ça, plus fringant que jamais. Quel âge pouvait-il avoir maintenant ? Il devait friser la soixantaine. Pourtant, ses joues étaient fraîches, sans une ride, et son front légèrement bronzé par le soleil était lisse. Rasé de frais, denture éblouissante, mains soignées. La peau de ses doigts, aux jointures, était tendre comme chez une jeune femme. Le blanc de l’œil impeccable.

- Vous êtes seul ? demanda Herlig, souriant.

- Oui, comme vous voyez.
Une lueur de plaisir passa dans les prunelles de l'Autrichien.
- Dans ce cas, dit-il, je ne vous lâche plus. J'ai quelques amies à déjeuner, mais nous nous retrouverons au bar, à sept heures, pour l'apéritif.
- Volontiers, mais...
- Pas de mais ! coupa Herlig. C'est une telle joie pour moi de vous revoir !
A cet instant, deux jeunes femmes très élégantes firent leur entrée dans la salle à manger. Herlig leur envoya un de ses sourires caressants, puis, à Coplan :
- Excusez-moi, mon cher. Voici mes amies... A ce soir... A sept heures, au bar. Promis ?
- Entendu !
Deux commis, le chef de rang et un maître d'hôtel, tous en habit, conduisirent l'Autrichien et les deux femmes vers la table du fond. Les femmes s'installèrent le dos au mur, sous un imposant tableau ancien, tandis que Herlig prenait place en face d'elles.
Coplan ne fut pas fâché de manger en contemplant la nuque de Herlig. S'il avait dû rester une heure sous le regard dangereux de cet homme, ça lui aurait un peu coupé l'appétit malgré tout.
A plusieurs reprises, il eut l'impression que l'Autrichien parlait de lui aux deux femmes;
celles-ci, mine de rien et fugacement, posaient plus souvent que de raison leurs yeux sur lui.
Il termina en hâte, se brûla la langue en buvant son café trop chaud, et, soulagé, quitta la salle. De retour dans sa chambre, il put enfin exhaler sa rogne. Un chapelet de jurons se déroula entre ses dents serrées. C'était trop bête ! Se faire épingler comme ça, au moment où il avait en main les bonnes cartes. Herlig, trop sûr de lui, aurait joué toute sa partie sans se douter que le 2ème Bureau ne le quittait pas des yeux et notait chacun de ses coups.
Maintenant, c'était à l'eau. Quand un type de cette envergure se heurte à un agent secret, il sait ce que ça veut dire.
A trois heures, lorsque Loossens téléphona de La Haye pour dire que les carburateurs n'étaient pas conformes, Coplan, au lieu de

répondre au mot de passe, répondit :

- Je n'ai pas mes documents sous les yeux. Où puis-je vous appeler dans une demi-heure ?

- Au 18.54.52, dit Loossens qui avait compris.

Coplan raccrocha.

Trente minutes plus tard, d'une cabine publique de l'Hôtel des Postes, il téléphonait à son collègue.

- Les ordres du Vieux sont formels, commença ce dernier. Nous devons retrouver Herlig coûte que coûte. Je vais m'amener avec deux camarades et nous...

- Pas la peine! trancha Coplan. Les jeux sont faits : je suis tombé nez à nez avec notre homme à l'hôtel. Il m'a congratulé avec un tel enthousiasme que j'ai cru qu'il allait m'embrasser !

Pour mieux vous étouffer ? enchaîna Loos-sens, sarcastique.

- Naturellement ! Mais le fait est là : je suis brûlé.

- Pas de chance, ma foi.

- Je rentre à Paris demain. Pour moi, c'est fini. La seule chose à faire, c'est de venir illico pour reprendre la filature. Herlig vous connaît-il ?

-Non. Il ne connaît pas mes copains non plus. Où loge-t-il ?

- Ben, au Doelen, comme moi.

- D'ac ! Je reprends la suite. Je serai à Amsterdam dans une heure avec les copains.

- Minute! Avant de quitter La Haye, prévenez Paris. Racontez les nouvelles et annoncez mon arrivée par l'avion K.L.M. du matin.

- Bien, ça sera fait.

A 19 heures, Hans Herlig et Coplan se retrouvèrent au bar et ils prirent un whisky. L'Autrichien vida presque toute la bouteille de soda dans son verre.

- Vous allez vous noyer ! s'exclama Francis, enjoué.

- Le moins d'alcool possible, fit Herlig, sentencieux. Je viens d'avoir cinquante-neuf ans et je tiens à rester jeune.

- Vous n'avez pas à vous plaindre de ce côté-là.

- N'empêche, l'âge est un facteur dont l'homme sage ne doit jamais sous-estimer l'importance.

Sur ces mots, il se mit à rire. Et son rire franc, juvénile, d'une limpidité irrésistible, impressionna de nouveau Francis. Ce type devait être le diable en personne ! Seule une franche crapule pouvait cacher tant de noirceur, tant de scélératesse sous un masque aussi sympathique.

Ayant bu une gorgée, Herlig déposa son verre et dit :

- Ce soir, vous êtes mon invité. Nous dînons ensemble, mes deux amies, vous et moi, et ensuite nous irons passer quelques heures dans une boîte... J'ai promis à ces dames de les faire danser... Vous êtes libre, j'espère ?

- Libre comme l'air ! J'ai terminé mes affaires en Hollande et je reprends l'avion demain pour Paris.

- Magnifique !

Après cela, bien sûr, Francis put s'abandonner aux événements et, prenant les choses comme elles venaient, il passa une excellente soirée. Mais peut-on imaginer situation plus paradoxale ? Chargé de surveiller Herlig en secret, il dînait à sa table et lui donnait la réplique tout au long de l'interminable bavardage mondain qui accompagnait le repas.

Vers onze heures, un taxi transporta le quatuor du côté du Théâtre Municipal. C'est dans un cabaret de nuit - l'Extase - que Herlig mena ses invités.

« *Tu parles d'une extase* ! » pensa Coplan.

C'était bien la première fois qu'il ratait une mission d'une manière aussi absurde.

Les numéros ne furent pas fracassants, à l'exception d'un montreur d'ombres chinoises dont la dextérité fut justement applaudie. L'orchestre était de qualité. Coplan, très aimable, fit danser les amies de l'Autrichien. La plus jeune des deux femmes était la fille d'un industriel de Rotterdam; elle parlait avec la même aisance le français, l'anglais et l'allemand. L'autre, moins frigide et vaguement potelée, était la veuve d'un célèbre amateur d'art d'Utrecht. Elle laissa entendre à Francis qu'elle lui offrirait avec

plaisir l'hospitalité dans son château situé à trente kilomètres de Breda.

Enfin, vers minuit et demie, on leva la séance et tout le monde rentra à l'hôtel.

Ayant pris congé de ces dames, Herlig chuchota à Francis :

- Pas sommeil, je suppose ? Nous prenons un dernier drink, d'accord ?

- Certainement.

- Venez, je connais un endroit qui reste ouvert jusqu'à l'aube. Si ça ne vous fait rien, nous irons à pied. J'adore marcher dans cette ville la nuit.

Ils quittèrent l'hôtel, franchirent le pont qui s'amorçait tout de suite à droite, et, longeant le canal, se dirigèrent vers le Dam. L'air n'était pas froid, mais une pénétrante humidité montait des innombrables canaux. Les enseignes au néon allongeaient sur les eaux sombres de frémissantes stries rouges, vertes, bleues et blanches. Le Munt égrena son carillon : une heure du matin.

- C'est émouvant de se promener ainsi, dit brusquement l'Autrichien. Que d'années ont passé depuis notre dernière rencontre !... Le monde a changé de visage, la paix est revenue, on a pendu les méchants et décoré les bons. Et nous... eh bien, voilà, nous nous promenons à Amsterdam et nous savourons la douceur d'une nuit d'été dans la Venise du nord.

Il s'arrêta.

- Au fond, je devrais vous en vouloir... Il eut un rire jovial, se remit en route et dit d'un ton espiègle :

- Que tout cela est donc loin! Nous avons bien le droit d'en rire, j'imagine ?... Mais vous m'avez drôlement possédé, hein ? Vous vous êtes servi de moi pour tirer votre ami Dutour des griffes de la Police Militaire allemande (Voir : « Sans Issue »), et, par-dessus le marché, vous vous êtes sauvé avec des papiers auxquels je tenais beaucoup.

- C'était le jeu, laissa simplement tomber Coplan.

- Oui, bien sûr... Remarquez, je me doutais de quelque chose. Mais on n'obtient rien sans risques et je voulais gagner votre confiance, vous arracher votre adhésion. Je suis sans doute le

premier qui ait deviné votre valeur... J'avais flairé en vous les qualités exceptionnelles qui allaient faire de vous l'Agent numéro UN des Services Spéciaux français.

- Je vois que vous êtes au courant, fit observer Francis, apparemment désinvolte (mais furibond, en fait).

- Oui, fatalement. J'ai gardé quelques relations dans le milieu... Tenez, j'ai rencontré à Vienne, il y a près de deux ans, un ancien collègue qui ne vous portait pas dans son cœur... Vous ne l'avez peut-être pas connu, mais vous lui avez démoli un réseau de tout premier ordre.

- Vraiment ?

- L'affaire Briflyco.

- Les plans secrets de la British Flying Company... Bruno Lovatz, n'est-ce pas? (Voir « Secteur Dangereux »).

- Oui.

- Mais vous ?...

Derechef, l'Autrichien s'arrêta.

- Allons, dit-il avec une pointe de reproche dans la voix, soyez sincère, mon cher Coplan. Vous ne pouvez pas ignorer mon histoire, je ne le croirais pas.

- Quelle histoire ?

- Mes démêlés avec la Police anglaise d'occupation. Ils m'avaient engagé comme auxiliaire de l'I.S., et c'est du reste grâce à eux que je m'en suis si bien tiré... Mais je ne suis resté à leur service que deux ans et trois mois. Il m'est arrivé une chose formidable, insensée : un oncle à moi, un Herlig de New-York, a eu la bonne idée de mourir archi-millionnaire et sans héritier direct !... Vous ne saviez pas ?

- Non, parole d'honneur !

- Eh bien, je suis une des grosses fortunes de Vienne, mon cher. Et je ne vous cache pas que j'ai rompu sur le champ avec mon passé. L'espionnage, la vie dangereuse, finis pour toujours. L'occasion était trop belle, vous vous rendez compte ! Surtout que j'ai compris la musique : les grosses légumes commandent et les domestiques vont au gibet ou en prison.

- Mes compliments. On peut dire que vous avez une bonne étoile.

- Bien entendu, les Anglais n'ont pas beaucoup aimé cela. Quand je leur ai signifié que je me retirais, quelle histoire ! Ils m'ont tenu pendant plusieurs mois au secret, gardé à vue dans une villa, en pleine campagne. Enquête, contre-enquête, que sais-je ? Mon héritage leur paraissait louche, ce qui ne m'étonnait pas, cela va sans dire.

- Et maintenant ?

- Je gère mes biens, je collectionne les tableaux de valeur et je me promène. La vie idéale, quoi! Mais nous voici arrivés...

C'était une boîte extrêmement discrète, luxueuse, avec une succession de petits compartiments isolés et une pénombre crépusculaire. Un orchestre de quatre musiciens noirs jouait un jazz non-stop, juste ce qu'il fallait pour couvrir les bruits de voix.

Coplan put distinguer, en passant devant les deux premiers compartiments de la rangée de gauche, des ombres immobiles, mystérieuses, vagues silhouettes de monstres à deux têtes soudées.

Un serviteur muet apporta les deux scotches.

Herlig, très détendu, parla des tableaux qu'il avait achetés à La Haye. Puis il évoqua quelques souvenirs. Finalement, il murmura d'un ton rêveur :

- Dans dix jours, j'irai à Paris. Je suis réellement bouleversé rien qu'à l'idée de revoir la France, la Concorde...

Baissant la voix, il s'enquit :

- Quel accueil réserve-t-on aux touristes allemands chez vous ? Des compatriotes m'ont signalé que ce n'était pas très chaleureux ? Un de mes anciens collègues s'est même fait rosser, près de Reims.

Coplan ne put réprimer un sourire.

- C'est de l'histoire ancienne, tout cela. Nos deux pays se sont réconciliés, comme vous le savez.

Herlig reprit :

- Depuis que je suis riche, on m'accueille les bras ouverts. Même les milieux les plus fermés se réjouissent de ma présence.

- Les gens riches sont des réalistes, admit Francis. C'est sans doute pour cela qu'ils ont de l'argent. Mais... si cela vous intéresse, je puis vous mettre en contact avec deux ou trois personnes qui sont très calées dans le marché des œuvres d'art.

- Je vous prends au mot! enchaîna promptement l'Autrichien. Serez-vous à Paris le 1er août ?

- Oui.

- Parfait ! Téléphonez-moi au Castiglione avant dix heures du matin. Nous prendrons rendez-vous.

- D'accord.

- Je note, murmura Herlig en sortant son agenda.

Puis, se penchant près de son carnet pour distinguer les feuillets dans la pénombre, il demanda, imperturbable :

- J'inscris Coplan ou Lougery ?

- Lougery, dit Francis.

L'autre avait l'avantage, et il le savait. Mais la balle de match n'était pas encore en vue et la situation pouvait encore évoluer considérablement...

Ils regagnèrent le Doelen un peu avant trois heures du matin. Au moment de se séparer, Herlig prononça dans un souffle :

- J'ignore ce que vous fabriquez à Amsterdam, Coplan, mais je vous signale que vous êtes repéré. Nous avons été suivis toute la soirée.

- Ah? Vous êtes sûrs que c'est moi qu'on surveille ?

- Je ne suis sûr de rien, railla l'Autrichien. En fait, c'est sans importance en ce qui me concerne. Tandis que vous... Bonne nuit, cher ami ! Au plaisir de vous revoir bientôt en France.

CHAPITRE VI

La semaine passa très vite. Coplan avait un moral splendide. Herlig avait beau être un champion toutes catégories, il avait tout de même perdu deux points. Et, chose plus grave pour lui, il ne s'en doutait pas.

Premier point : il s'était trompé en parlant de la joie qu'il éprouvait à l'idée de revoir bientôt la France. Car ce mensonge inutile montrait qu'il ignorait qu'on en savait déjà long sur ses activités à Vittel, à Paris et à Bruxelles.

Deuxième point : en révélant la fausse identité sous laquelle Francis s'était inscrit à Amsterdam, l'Autrichien avouait qu'il avait interviewé le chef de réception du Doelen. Or Francis était arrivé à l'hôtel AVANT Herlig. Et ce dernier en avait déduit, logiquement, que l'agent français n'était pas là POUR lui.

Coplan avait espéré marquer un troisième point avec l'affaire d'héritage; mais là, il dut déchanter. Le capitaine Bardet, envoyé spécialement auprès du Q.G. anglais, revint plutôt déconfit.

- Les Anglais ont été très coulants, dit-il à Coplan et au Vieux qui discutaient dans le bureau de ce dernier. Au lieu de me donner les renseignements que je leur demandais, ils m'ont fourni la photocopie complète du dossier Herlig. Figurez-vous que cette histoire d'oncle d'Amérique n'est pas du tout du bidon ! Notre homme a bel et bien hérité ! D'ailleurs, vous verrez les pièces : attestations, actes notariés, bordereaux de transfert, visas monétaires, tout y est.

- Soit, bougonna le Vieux. Il y a quinze jours, ça nous aurait désarçonnés; maintenant, c'est très accessoire. Les révélations de Gelders nous ont appris ce que nous voulions savoir. Millionnaire ou pas, Herlig monte un réseau. Et si nous avons la main heureuse, nous finirons par connaître les gens pour lesquels il travaille.

- Je lui téléphone dimanche matin, dit Coplan. Vous n'oubliez pas d'alerter l'équipe ?

- Ai-je l'habitude d'oublier quoi que ce soit ? rétorqua le Vieux sèchement.

Il jeta un coup d’œil à sa montre, leva les yeux vers Francis :

- Il est temps pour le courrier.

- J'y vais.

Un quart d'heure plus tard, dans une petite pièce triste, dépendance d'un bureau de poste, on lui apportait deux cartes illustrées, adressées à Mlle Suzy Corel, artiste, rue Fontaine, Paris (9è) La première, une vue de la cathédrale de Strasbourg, portait comme suscription : « Amical bonjour de Fédora. » La seconde, un

panorama de Zurich, portait : « Meilleur souvenir de ta copine. » Signé : Micheline.

Coplan examina les deux cartes, puis recopia les inscriptions et les indications des cachets postaux.

- Merci, dit-il au fonctionnaire qui l'observait, vous pouvez distribuer. A demain.

Le courrier de Fernanda constituait un curieux problème. Herlig - surveillé plus étroitement depuis que Francis avait alerté les gars d'Amsterdam - s'était rendu à Zurich via Strasbourg. Les cartes postales émanaient donc bien de lui. Qu'il changeât son écriture ou qu'il chargeât l'un ou l'autre complice de ces envois, c'était secondaire. Ce qui comptait, c'était la raison pour laquelle il expédiait ces cartes à l'Espagnole. Leur banalité ne pouvait être qu'apparente. Cependant, tout le courrier de la danseuse avait été soumis aux spécialistes de la cryptographie. Et la réponse de ceux-ci était catégorique : pas de langage chiffré là-dedans, pas d'encre sympathique, pas de signes de code, rien.

Ce « rien » ne tenait pas debout, évidemment. Coplan avait la certitude que le respectable Herlig n'envoyait pas ces cartes pour montrer à Fernanda qu'il pensait à elle. Jusqu'à nouvel ordre, malheureusement, c'était le cirage de ce côté-là.

La surveillance de la fille elle-même n'avait encore rien apporté. Nicole Réval avait simplement noté que Fernanda, en dehors des deux admirateurs qui avaient passé la nuit avec elle dans son appartement, avait reçu la visite d'un Espagnol de Paris, un homme d'environ cinquante-cinq ans, inscrit à la Préfecture comme réfugié politique, et qui se nommait Hilario Maltena. Le type avait été placé sous contrôle et le Vieux attendait des renseignements à son sujet.

C'est le jeudi 29, vers sept heures du soir, que l'ennemi sortit de sa passivité. Fernanda était dans un café des Champs-Élysées, à gauche après la rue Pierre-Charron en montant vers l’Étoile. Assise à la terrasse, elle buvait un thé au lait. Elle avait réglé sa consommation tout de suite quand le garçon la lui avait servie. Marcoux, attablé à l'intérieur, avait fait de même. Mais ce n'était pas un thé qu'il buvait, c'était une fine.

Brusquement, l'Espagnole empoigna son sac noir, se leva et fila vers la chaussée. Marcoux la vit monter dans une Opel grise qui démarra.

TG 7549 75

La voiture dans laquelle Herlig avait fichu le camp lors de la rencontre de Pigalle.

Au risque de se faire écrabouiller, Marcoux galopa vers les taxis.

- En vitesse ! jeta-t-il au chauffeur. Je m'intéresse à une dame qui vient de filer dans une Opel grise, en direction de la Concorde. Dix billets pour toi si tu la rattrapes... TG 7549 75...

Le chauffeur, un gros rougeaud en cache-poussière grisâtre, hocha la tête en signe d'acquiescement, rabaissa d'un coup sec le drapeau de son compteur et lança sa Traction parmi le flot des voitures qui descendaient les Champs-Élysées comme un train d'arbres emportés par un fleuve rapide.

Projeté au fond de la banquette, Marcoux reprit son équilibre et se poussa sur le bord du siège de manière à voir la chaussée à travers le pare-brise.

Au Rond-Point, un feu rouge providentiel avait retenu un bon moment la circulation. Le taxi de Marcoux passa de justesse, à l'instant précis où le feu orange s'éteignait.

A la Concorde, le chauffeur hésita. Et, à cause de son indécision, une camionnette faillit emboutir le tacot.

- Espèce de cloche ! cria le convoyeur de la camionnette.

- Va te faire foutre, corniaud, mâchonna le chauffeur dans ses bajoues.

Marcoux, repérant tout à coup l'Opel, se mit à glapir :

- A gauche, à gauche, bon Dieu !... Là-bas...

- J'y suis, dit le chauffeur, c'est bien ça... TG...

La voiture grise, contournant l'Obélisque, partit en direction de la Madeleine.

Marcoux, très excité, recommanda :

- Ne la serrez tout de même pas de trop près.

Le chauffeur s'abstint de répondre.

Après la Madeleine, l'Opel exécuta une manœuvre subtile : prenant la file de gauche, elle profita d'un vide momentané pour virer

dans la rue Vignon.

- Merde ! pesta le chauffeur qui fut obligé de laisser passer deux voitures avant de virer à son tour... Vous voyez que ça ne va pas tout seul, hein !

Il suait, le malheureux. Ses grosses joues rouges se violaçaient. Il était peut-être cardiaque sans le savoir lui-même. Son taxi traversa la rue Vignon comme un bolide. Mais, au carrefour de la rue Tronchet, il dut zigzaguer pour éviter une énorme Cadillac qui se rangeait en bordure du trottoir. Et, subitement, il y eut un arrêt devant un agent dont le bâton blanc barrait la route.

Marcoux lâcha un juron et se jeta promptement de côté pour se cacher derrière le dos massif du chauffeur. L'Opel se trouvait juste devant le taxi ! Par la vitre arrière, Fernanda, les sourcils froncés, scrutait l'intérieur du taxi pour essayer de distinguer les traits du passager qui commandait cette filature.

Marcoux articula :

- Allez-y mollo, mon vieux ! Pour un peu, on leur enfonçait leur pare-chocs arrière !

- C'est ça, plaignez-vous! maugréa le chauffeur. J'en connais pas beaucoup qui...

Le reste se perdit dans un bougonnement indistinct.

L'agent leva son bâton et les voitures démarrèrent. Le type qui conduisait l'Opel était grand et large, blond, avec une forte nuque rose que surmontait une tête rectangulaire.

Après une série de méandres autour de la gare Saint-Lazare, la berline grise se dirigea vers la rue de Châteaudun, coupa à droite vers la Bourse, fila vers Réaumur.

Le chauffeur, sans se retourner, ricana :

- N'ont pas l'air très fixés...

En réalité, Marcoux avait l'impression, depuis quelques minutes, que l'Espagnole et son copain blond n'avaient plus d'autre projet que de le balader, lui, pour être bien sûr que c'était une filature et non une coïncidence. Il se demanda s'il fallait lâcher ou insister. Mais le dilemne se résolut de lui-même : après le carrefour Sébastopol, l'Opel disparut subitement et le chauffeur en resta comme deux ronds de flan.

- Nom de Dieu, fit-il, vexé. Je me suis pourtant pas gourré...

- Si, mon vieux, dit Marcoux Vous vous êtes trompé. Ils ont dû virer à droite vers le Faubourg Saint-Martin, et vous avez confondu...

- Toutes les bagnoles se ressemblent plus ou moins, grogna le chauffeur, penaud.

- Tant pis! Voilà votre pourboire... C'est combien au compteur ?...

Le chauffeur sortit son mouchoir et s'épongea le front.

Marcoux appela le Vieux d'une cabine de la rue du Louvre. Il raconta ce qui venait de se passer.

Tout en notant sur son bloc le vague signalement du grand gaillard blond qui tenait le volant de l'Opel, le Vieux soupira dans le téléphone :

- Avouez que ça n'est pas brillant pour un homme comme vous. Se faire semer comme un débutant.

- D'accord. Mais Paillon, l'autre fois, n'a pas fait mieux. Et pourtant, il pilotait lui-même. Ce qui est un avantage considérable.

- A la prochaine occasion, je m'occuperai moi-même de cette voiture et je la suivrai en scooter. Éberlué par cette boutade (car le Vieux était généralement de mauvaise humeur et rarement enclin aux plaisanteries), Marcoux ne trouva rien à dire. Le Vieux reprit alors, sur un ton réconfortant :

- Ne vous tracassez pas inutilement. Allez donc passer une heure à Pigalle ce soir, histoire de voir si notre Espagnole travaille ou si elle est réellement partie en voyage. Ça nous donnera toujours une indication intéressante.

- Entendu.

- Venez me donner les nouvelles au bureau, demain à six heures.

Sur ces mots, le Vieux raccrocha.

Marcoux prit un taxi pour rentrer chez lui. Quelques heures plus tard, un peu après onze heures, il faisait son entrée dans la boîte de nuit où se produisait la capiteuse Suzy Corel.

Il y avait moins de monde que d'habitude, semblait-il. Les touristes de la fin juillet avaient déjà quitté Paris, et ceux du mois d'août n'étaient pas encore arrivés.

Marcoux, qui avait un faible pour les établissements de ce genre, était enchanté d'y venir en service commandé

Un garçon lui désigna une table bien située. Trop bien située, à vrai dire, car il ne tenait pas plus que ça à se faire remarquer. Il préféra s'installer près d'un pilier, à droite de la petite scène où, présentement, une copie d'Edith Piaf se lamentait sur un amour perdu : voix traînante, robe noire, mains tordues par la souffrance sentimentale.

Le garçon apporta la bouteille de champagne obligatoire. Il y eut des applaudissements, mais sans excès. Les clients ne désiraient pas laisser croire à la chanteuse qu'ils voulaient encore l'entendre.

Quand, au son d'une musique allègre, le corps de ballet fit son apparition, il y eut un frisson de bien-être parmi les gros messieurs rubiconds attablés le plus près possible de la scène.

Ces demoiselles dansèrent sur un thème intitulé : « Nuit d'amour à Tahiti. » Seins nus, fleur au nombril, guitares et palmiers.

Elle ne se défendait pas mal du tout, la Fernanda ! « Malgré les années, pensa Marcoux, elle a des totoches qui tiennent, des cuisses sans gélatine, pas de cellulite aux fesses et la taille ferme. »

A la fin, il fut obligé de détourner les yeux vers une autre fille de la troupe : Fernanda n'arrêtait pas de lui lancer de brefs regards durs et sombres. A croire qu'elle reconnaissait le type qui l'avait prise en filature aux Champs-Élysées!

Après Tahiti, ces demoiselles dansèrent quelque chose de moins exotique : une danse de la Grèce ancienne, mais dans une version plutôt paradisiaque. Ni fleurs, ni robes, ni couronnes : de simples voiles aériens qu'elles agitaient pour cacher et montrer alternativement leurs appas les plus intimes.

De cette soirée, Marcoux tira les conclusions suivantes : primo, l'Espagnole n'était pas allée bien loin, puisqu'elle était à son poste parmi les autres filles du corps de ballet. Secundo, son ami aux cheveux blonds ne manifestait que peu d'intérêt pour ses ébats chorégraphiques, sans quoi il se serait trouvé là pour la contempler.

Restait à savoir - le Vieux y tenait - si Fernanda allait rentrer chez elle toute seule ou si elle avait déjà recruté un partenaire pour ses épanchements sentimentaux de la nuit.

Un peu avant la dernière exhibition, Marcoux paya sa note et sortit.

Il se mit de faction au carrefour de la rue de Douai, afin de guetter l'Espagnole.

La nuit était moche. Il pleuvait de nouveau et, par moments, d'étranges courants froids veinaient l'air nocturne. Marcoux, peu désireux d'attirer l'attention des souteneurs du quartier, se mit à faire les cent pas en longeant le bord du trottoir. Il dut s'écarter pour ne pas être éclaboussé par une voiture qui grimpait la rue à fond de train, moteur ronflant. Et, brusquement, il s'écroula sur le pavé mouillé, le corps truffé de balles.

L'Opel grise vira sur la place Pigalle et disparut. Des passants se précipitèrent... Personne ne s'était rendu compte qu'on avait tiré : les détonations, étouffées par un silencieux, avaient été complètement absorbées par la pétarade de la bagnole.

CHAPITRE VII

Un ciel bas pesait sur Paris. Cette fin de juillet faisait penser à une journée du début de l'hiver : la matinée était étonnamment humide et froide.

Coplan jeta un coup d’œil à sa montre-bracelet. S'avisant qu'il était déjà en retard de quelques minutes, il pressa le pas.

A neuf heures dix, il entra dans le bureau du Vieux. Et, tout de suite, il vit à la tête de son chef que ça ne tournait pas rond.

Il demanda négligemment :

- Mauvaises nouvelles?

Le Vieux hocha la tête sans regarder Francis. Puis, déposant sa pipe sur sa table, il dit, toujours sans lever les yeux :

- Savez-vous d'où je viens?

- Ma foi... non, fit Coplan, surpris.

- De la morgue de Lariboisière... Identification du cadavre de Marcoux.

Coplan eut l'impression qu'on lui balançait un coup de poing au creux de l'estomac.

- Quoi ? Qu'est-ce que vous racontez ?

- Oui, c'est comme ça... Marcoux s'est fait abattre cette nuit, au coin de la rue Pigalle. Trois balles dans le corps, dont une au cœur. On l'a conduit à l'hôpital, mais il avait été tué sur le coup... J'ai été alerté chez moi, ce matin, par la Permanence. Il y a quatre ou cinq témoins qui n'ont absolument rien vu. Sauf erreur, les salauds ont dû tirer d'une Opel grise qui remontait vers la place.

- Il était de service ?

- Oui. Il m'avait téléphoné vers la fin de l'après-midi pour me signaler qu'il s'était fait semer par l'Espagnole après une longue promenade dans Paris. Une fois de plus, l'Opel grise a réussi à s'échapper. Et nous pouvons conclure que les autres avaient repéré Marcoux : leur riposte a été radicale.

- Et... l'autopsie?

- Rien de particulier. Automatique français de fabrication récente, calibre 7,65.

Il y eut un silence. Le Vieux était profondément remué par ce drame. Coplan, qui ne l'était pas moins, car il avait accompli de nombreuses missions avec Marcoux et il l'estimait beaucoup murmura :

- Nous réglerons ce compte et ils paieront le gros prix.

Le Vieux haussa les épaules d'un air résigné.

- Ouais, dit-il, sarcastique. Règlement de compte, c'est précisément la version que j'ai donnée pour la presse. Pauvre Marcoux ! J'ai été obligé d'en faire un repris de justice connu depuis longtemps par la police comme étant un maître-chanteur invétéré. Il était le plus ancien de mes agents en activité, et je n'ai même pas le droit de respecter sa mémoire. Enfin, tournons la page. Son sacrifice n'aura pas été inutile : son dernier coup de fil me fournissait un début de signalement de l'inconnu qui pilote cette saleté d'Opel. Il s'agit d'un individu de grande taille, large de carrure, blond, avec une nuque rose et une tête rectangulaire. C'est malheureusement trop vague pour vérifier au sommier, mais ça servira tôt ou tard.

Coplan réfléchissait.

- Ce qui m'étonne un peu, dit-il, c'est le caractère brutal et... comment dirais-je, catégorique de cette mise à mort. Herlig étant absent, j'aurais pensé que ses complices allaient provisoirement se cantonner dans une certaine passivité.

- Oui, nous aurions dû nous méfier davantage, admit le Vieux. Herlig est arrivé à Londres ce matin même. J'en ai été informé dix minutes avant votre arrivée; il a pris l'avion Swissair Zurich-Londres.

Il reprit sa pipe, la secoua contre le bord du cendrier, tira sa blague à tabac.

- Ce qui serait catastrophique, marmonna-t-il en bourrant machinalement sa bouffarde, c'est que nous nous soyons lancés sur une fausse route. J'ai étudié le dossier anglais : Herlig n'a plus besoin de faire de l'espionnage pour gagner de l'argent. Son héritage est authentique, les documents le prouvent.

- Et les révélations du type de Bruxelles ?

Herlig a parlé en termes très clairs à Gelders.

- Qui vous dit que ce Belge ne vous a pas bourré le crâne ? Imaginez un moment que la situation soit exactement l'inverse de ce que nous croyons : Herlig, esclave de son passé, se trouvant sous la coupe d'un ou plusieurs individus qui ont barre sur lui... On lui fait jouer un rôle de recruteur ou d'agent de liaison, et c'est à son corps défendant qu'il obéit. Considéré sous cet angle, notre problème n'est plus du tout le même. Et la mort de Marcoux, décidée sans l'intervention de l'Autrichien, devient explicable. Dans ce cas, en effet, ce serait l'homme blond de cette Opel qui serait le chef du réseau.

- Je ne vois qu'une chose à faire pour tirer ça au clair, émit Francis, soumettre Herlig à un test.

- Lequel?

- Il faut que j'étudie la question. De toute manière, Herlig ne sera à Paris que samedi ou dimanche.

- Bon, voyez cela. J'ai mis Paillon aux trousses de la danseuse; ça donnera peut-être quelque chose.

- Qu'il fasse attention, grommela Coplan, sombre. Avec sa bedaine d'obèse, Paillon ferait une cible en or. Nous avons affaire à un adversaire qui ne mâche pas ses morts.

Le Vieux ne se formalisa pas. Quand Francis faisait de l'humour macabre, c'était un signe.

Le gros Paillon n'eut aucun coup dur à subir. Pendant les quarante-huit heures qui suivirent,

Suzy Corel, alias Fernanda, fut sage comme une image. Dans son courrier, Coplan ne trouva rien de sensationnel à intercepter : encore une carte de Zurich et une vue de Trafalgar Square, signée Lily, qu'il laissa distribuer.

Enfin, le dimanche matin, Coplan appela Herlig au Castiglione, comme convenu à Amsterdam.

La voix de l'Autrichien, douce et enjouée, donna de nouveau un petit choc à Francis. Il admira une fois de plus la parfaite élocution de Herlig, son timbre chaud, l'absence d'accent guttural dans son français.

- Si vous saviez, mon cher ! exulta Herlig. Je ramène de Londres un véritable trésor... Un petit Gainsborough de l'année 1751, un portrait de jeune fille, une merveille !... J'y ai mis le prix, mais je suis sûr d'avoir fait une affaire.

- Bravo ! Voilà qui me dispense de vous demander si vous avez fait un bon voyage.

- Magnifique, merci. Mais soyons pratiques : où dînons-nous ensemble, ce soir ?

- A vous de choisir. Il y a peut-être certains coins de Paris que vous aimeriez revoir ?

- C'est l'ambiance, mon cher, le charme de Paris que je veux savourer ! Conduisez-moi dans un endroit très agréable : cadre, musique, service...

- Oui, bien sûr ! Faites-moi confiance. Je suis persuadé que cela vous plaira...

- Rendez-vous vers... neuf heures ?

- D'accord. Il y a toutefois une petite ombre au tableau, et j'espère que vous ne m'en voudrez pas : je serai obligé de vous quitter à minuit. J'ai une promesse à tenir.

- Ah! ces Français ! Une promesse galante, cela va de soi ?

- On ne peut rien vous cacher. La dame en question a un mari qui prend le train de nuit et je suis moralement tenu d'aller la consoler.

- Votre moralement est exquis, mon cher !... Je ne serais pas Viennois si je ne vous pardonnais de tout mon cœur. Je suis même prêt à vous conduire chez votre belle, s'il le faut.

- J'ai ma voiture, merci. D'ailleurs, ce n'est pas bien loin. Au Bois de Boulogne, près de l'hippodrome de Longchamp.

- Et les nuits sont longues, enchaîna Herlig. Son rire frais tinta.

- A ce soir ! jeta-t-il pour finir.

Avant de trouver un endroit pour garer sa Traction, Coplan tourna en rond pendant un quart d'heure. Il dénicha finalement une place dans la rue Galilée.

Quand il arriva au restaurant, Herlig était déjà là. Très chic, indiscutablement. Il avait mis, pour la circonstance, un complet fil à fil gris foncé sur lequel sa cravate gris-clair se détachait comme une note de lumière.

Les deux hommes s'installèrent à la table qui leur avait été réservée, puis Herlig proposa l'apéritif.

- Scotch ? s'enquit-il.

- Non. Cinzano, dit Francis. Pas de whisky avant le repas.

- Vous avez raison.

Le cadre historique était somptueux. Plusieurs tables étaient déjà occupées. On dînait aux bougies, et la lumière vivante des chandeliers répandus à profusion conférait aux visages et aux objets une beauté plus riche et plus profonde. L'orchestre, sur l'estrade, jouait des airs à la mode.

Il était environ dix heures quand Nicole Réval, drapée dans une robe du soir sensationnelle, fit une entrée très remarquée.

« *Un bon point pour toi, ma petite Nicole* ! » pensa Francis. Mais il ne lui accorda qu'un regard assez bref, juste le temps de

manifester son admiration par un haussement des sourcils, après quoi, il reprit la conversation avec Herlig.

Ce dernier se montra plus impressionné par cette blonde et capiteuse parisienne qui, hautaine, prenait place, seule, à une table voisine de la leur. Il se pencha et chuchota à Francis :

- Voilà ce qu'on ne trouve qu'à Paris... La blonde qui vient de s'installer là... Regardez-moi cette allure de reine, ce buste, ces lèvres...

- Attention, mon cher, ironisa Coplan, ce n'est pas une œuvre d'art, c'est une femme.

- Mais c'est une œuvre d'art quand même, enchaîna l'Autrichien dont les yeux s'étaient mis à briller.

Nicole était stupéfiante. D'instinct, elle trouvait la note juste ! Voluptueuse dans le fourreau bleu-nuit qui mettait en valeur la hardiesse de ses seins, elle réussissait ce miracle d'être tout à la fois une élégante de très grande classe et une demi-mondaine qui ne refuserait pas les offres, à condition qu'elles fussent dignes d'elle.

Herlig devint nettement moins attentif à la conversation de Coplan. Celui-ci s'amusait, mine de rien. Il voyait l'émoi de son vis-à-vis et il pouvait suivre les sentiments que le voisinage de Nicole suscitait chez ce Don Juan en proie au démon de midi.

En vérité, Herlig fut d'abord déconcerté par l'indifférence de cette femme qui le fascinait. Nicole dégusta tranquillement ses hors-d'œuvre sans daigner accorder le moindre de ses regards à l'Autrichien. Enfin, elle parut s'apercevoir qu'il était là et qu'il s'intéressait à elle... Pour Herlig, ce fut comme si le monde retrouvait sa marche normale. Habitué à susciter l'attention des femmes, il avait été un moment désarçonné; mais maintenant, tout allait bien... Il était loin d'ignorer l'effet que produisaient sur les dames ses tempes argentées, ses complets taillés à la perfection, le magnétisme de ses yeux, la douceur virile et romantique de son profil passionné.

A minuit moins cinq, lorsque Coplan prit congé, Herlig prétexta le désir de voir la suite du spectacle qui défilait sur la piste, et il resta.

- Je vous téléphone demain, résuma Francis, et je vous emmène chez la duchesse de Gayaquilo. Vous verrez ses tableaux. Je pense

que vous ne regretterez pas votre soirée.

- Bonne nuit, susurra Herlig avec une suavité complice.

Coplan s'en alla en souriant. Il était cependant anxieux, car le rendez-vous auquel il se rendait lui tenait fort à cœur.

Au volant de sa voiture, il gagna le Bois de Boulogne. Une petite pluie ténue comme un brouillard faisait luire les chaussées asphaltées. Bientôt, ayant atteint le Bois, il vira à gauche, passa derrière le lac, puis enfila une route secondaire, à droite. Les essuie-glace faisaient leur bruit de métronome. Le Bois était désert. Sinistre et désert. Par ce temps-là, les amoureux n'avaient rien à faire dans les allées.

Enfin, après deux ou trois virages encore, Coplan ralentit. Du côté gauche de la route, les grosses villas, tassées derrière les arbres et les haies des jardins privés, paraissaient englouties dans un sommeil mystérieux.

Soudain, avec une incroyable synchronisation de ses mouvements, Coplan stoppa le long d'un trottoir, éteignit ses phares-code et plongea.

Tout se passa en moins de dix secondes : l'autre voiture passa en ronflant à tout casser. Les vitres de la Traction furent réduites en poudre : ils avaient tiré dix ou douze balles, au jugé, sur la silhouette installée au volant.

- Crétins, grinça sombrement Francis en jetant sur le siège arrière l'espèce de mannequin qu'il hissait dans sa main gauche et qui se composait d'un veston monté sur un cintre de bois.

Puis, reprenant le volant, il démarra sec. Il entendit la pétarade au bout de la petite route. Paillon et ses hommes étaient au poste, le piège avait fonctionné !

D'un coup d'accélérateur, Coplan propulsa la Traction. Au carrefour, il freina. Il lui fallut deux minutes pour réaliser que la voiture de ses agresseurs filait de l'autre côté du croisement.

- Vas-y, nom de Dieu ! hurlait Paillon. Vas-y ! Ces salauds ont une bagnole blindée !

- Monte! ordonna Francis en ouvrant la portière avant.

Paillon se hissa dans la voiture qui repartit à fond de train.

Coplan était pâle de rage.

- Bandes de cloches ! éructa-t-il sans regarder son collègue. Rater une cible pareille ! Et vous aviez le nez dessus, sacrebleu !
- On ne l'a pas ratée, je te dis ! Elle roule avec des pneus pleins !
- Quoi ?
- Parole d'homme !
- Et la plaque minéralogique ?
- LM 7291 78.
Coplan, au risque de capoter, poussait le champignon à fond. Penché sur son volant, il scrutait le miroir scintillant de la route mouillée.
Après deux virages à gauche, ce fut la grand-route. Mais la chasse prit alors une tournure inattendue.
- C'est une Opel, ça ? hurla Francis.
- Oui, je l'ai vérifié de mes propres yeux ! rétorqua Paillon, aussi furieux que Coplan.
- Eh bien, tu tâcheras de m'en commander une pareille. Non mais !... Regarde-moi ce travail !... Je donne tout ce que je peux et ils me laissent littéralement sur place !...
- Insiste quand même ! Ils vont se casser la gueule, à ce train-là !...
Coplan, par acquit de conscience, insista. Mais, après un quart d'heure, au-delà du carrefour de Beauregard, il lâcha l'accélérateur.
- Inutile, dit-il entre ses dents, je ne vois même plus son feu rouge... Elle tape le 180 au minimum !...

CHAPITRE VIII

Après ce nouvel échec, le Vieux estima que le moment était venu de recourir aux grands remèdes.
- Votre tactique était bonne, dit-il à Coplan, et ce n'est pas votre faute si elle a échoué. Mais je suis quand même obligé de prendre personnellement les choses en main... J'ai dû faire un rapport général sur l'affaire et le transmettre en haut lieu. La mort de Marcoux a été très mal accueillie par ces messieurs.

Coplan acquiesça en silence. Paillon fit de même. Les deux inspecteurs de la Brigade Mobile ne bronchèrent pas. Quant au secrétaire qui avait installé sa machine de sténotypie sur un coin de table, il attendait les ordres.

Il y eut un silence, et on entendit grésiller le tabac dans la pipe du Vieux. Ce dernier sortit enfin de ses pensées.

- Borlon, prenez note, dit-il au secrétaire. Les présomptions qui pèsent sur Hans Herlig ont-elles augmenté à la suite des événements de cette nuit ?... Oui et non... Je dis non, parce que rien ne prouve d'une manière concrète et tangible que c'est Herlig qui a informé les agresseurs du lieu et de l'heure où Coplan pouvait être pris en filature. Je dis oui, parce que tout s'est déroulé exactement comme Coplan l'avait prévu quand il avait échafaudé son plan. C'est à dessein qu'il avait mentionné le Bois de Boulogne et le caractère secret de son rendez-vous galant. De plus, la filature a effectivement commencé dès le restaurant. Coplan a donc été pris en chasse immédiatement après avoir démarré de la rue Galilée. Paillon et ses hommes, postés à soixante mètres du lieu où Coplan avait décidé de s'arrêter, affirment avoir logé plusieurs balles dans les pneus de la voiture des agresseurs. Ce tir étant resté sans effet, on peut conclure que nous nous trouvons en présence d'une voiture équipée spécialement pour les opérations de gangstérisme. C'est l'équipement classique des voitures utilisées pour la contrebande : pneus pleins, vitres renforcées, tôles blindées, moteur puissant substitué au moteur normal. Les inspecteurs qui ont vérifié toutes les voitures en stationnement dans un périmètre logique autour du restaurant, n'ont pas relevé la plaque déjà repérée. Du reste, le numéro relevé par Paillon confirme que c'est une autre Opel grise qui a été mise en service par les agresseurs.

Le téléphone sonna. Irrité, le Vieux décrocha et aboya :

- Qu'est-ce que c'est?

- Fondane est là, monsieur.

- Qu'il entre.

Fondane était un jeune gaillard de vingt-cinq ans, athlétique, beau garçon, avec des yeux bruns et des cheveux taillés très courts.

- Eh bien? grogna le Vieux en dévisageant l'arrivant.

- Herlig est rentré à son hôtel à trois heures et demie du matin. Il est donc resté avec Nicole environ deux heures. J'ignore où il l'a emmenée dans la Cadillac qu'il a louée, mais Nicole n'est pas arrivée chez elle.

- Et au studio ?

- Ils ne l'ont pas vue. Ce n'est pas là qu'elle a entraîné Herlig.

Le Vieux se tourna vers Coplan. Ils échangèrent un regard significatif, puis le Vieux exprima tout haut ce qu'ils pensaient tous les deux :

- C'est pour le moins bizarre ça... Si Herlig a regagné le Castiglione, Nicole devrait déjà être ici.

Coplan demanda :

- Qu'est-ce que je fais ? Je relance Herlig ou je laisse tomber en prétextant un voyage brusqué ?

- Vous ne laissez rien tomber du tout ! maugréa le Vieux. C'est maintenant que vous allez jouer le jeu à fond ! Ne lâchez pas Herlig et n'ayez pas l'air de mettre sa sincérité en doute... Si c'est lui qui dirige l'orchestre, il finira par se tromper de mesure.

- Je le conduis ce soir chez Carmen de Gayaquilo ?

- Oui, comme convenu. Elle est d'ailleurs prévenue et ce ne sera qu'une passe mondaine.

- Et si Nicole ne se montre pas d'ici la nuit ?

- J'aviserai Carmen... Vous quitterez la soirée à onze heures et vous irez faire un tour chez l'Espagnole. Fouillez ses affaires, reniflez l'air qu'elle respire. Si la situation devient trop grave pour Nicole, c'est l'Espagnole qui nous servira de fil conducteur. Elle est agent de liaison et elle doit savoir bien des choses.

La duchesse Carmen de Gayaquilo, Brésilienne authentique, (mais greffée par les soins du S.R. français sur un vieil arbre généalogique tombé depuis plusieurs siècles en poussière) était une belle femme de quarante ans, aux formes généreuses, aux yeux ardents, au cœur chaleureux. Veuve d'un hypothétique propriétaire de Rio, elle vivait depuis plus de dix ans à Paris, entourée de

meubles rares, de tableaux, de bibelots et d'amants, dans un magnifique hôtel du 8e arrondissement.

Simple indicatrice, elle travaillait principalement dans les milieux de la diplomatie. Elle recevait beaucoup d'étrangers de passage en France.

En dépit de ses attitudes un peu extravagantes, de son accent, de ses gestes emphatiques de Sud-Américaine et de ses regards incendiaires, c'était une femme habile. Ceux qui la jugeaient lors de ses réceptions fastueuses se trompaient neuf fois sur dix. Ils voyaient en elle une de ces richissimes quadragénaires folles de leur corps et cherchant sans vergogne, avec une pointe d'égarement même, des partenaires robustes capables de lui procurer les fortes voluptés amoureuses que son physique plantureux semblait appeler. En fait, ce n'était pas cela du tout ! Carmen était une femme froide, revenue de tout, terriblement calculatrice, uniquement accrochée aux privilèges que lui accordait le gouvernement en échange des services qu'elle rendait.

Pour accueillir Hans Herlig, elle ne négligea rien. Table d'apparat, convives triés sur le volet, vins et alcools de premier choix. Dès le second verre de porto, l'atmosphère de la soirée laissait prévoir une réussite mondaine parfaite.

On se mit à table vers les dix heures. Hans Herlig, placé à la droite de la maîtresse de maison, avait à sa gauche une starlette aux cheveux roux et aux yeux verts. Parmi les autres invités, il y avait un ancien ambassadeur, un industriel, la directrice d'une galerie d'art et quelques autres figurants du meilleur monde.

Se conformant aux instructions reçues, Carmen ne tenta rien qui pût éveiller les soupçons de Herlig; la conversation roula surtout autour des problèmes de la peinture ancienne.

Vers 22 h 30, un valet de chambre vint parler discrètement à l'oreille de Francis. Ce dernier s'excusa auprès de la duchesse :

- Je vous demande pardon, on me demande au téléphone.

Il quitta la table. C'était le Vieux, qui maugréa dans l'appareil :

- Nicole n'a pas donné de ses nouvelles. Agissez comme convenu... Vous verrez Fondane qui est de garde chez l'Espagnole, compris ?

- D'accord.

Un peu avant onze heures, lorsque les invités passèrent au salon-fumoir pour prendre le café, Coplan, désolé, dut prendre congé.

En le reconduisant vers le hall, Carmen lui souffla :

- Il s'y connaît vraiment. Pas une erreur dans tout ce qu'il a dit au sujet des primitifs flamands et italiens. C'est presque troublant.

- Méfiez-vous, Carmen ! Herlig est le diable en personne.

- Je ne crains rien, répondit-elle en souriant.

- Retenez-le ici aussi longtemps que possible.

- Avant d'avoir vu toutes mes toiles, il en aura pour un bout de temps !...

Coplan sauta dans sa voiture et fonça vers Montmartre. Il eut de la chance de pouvoir la parquer dans la petite rue Chaptal, et c'est à pied qu'il remonta vers la rue Fontaine.

A l'angle de la rue Mansart, il repéra Fondane et marcha vers lui.

- Du feu, mon gars ?

Fondane sortit sa boîte d'allumettes.

- Elle n'est pas là... Je m'en vais jeter un coup d’œil à son cabaret pendant que vous me relayez.

- Oui, et restes-y jusqu'à son arrivée. Mais ne te fais surtout pas remarquer, l'affaire Marcoux a dû lui mettre la puce à l'oreille.

Pour pénétrer dans la maison où la danseuse habitait, Coplan n'eut aucun effort d'imagination à faire. Le rez-de-chaussée étant occupé par un bar, il y avait une entrée particulière dont la porte donnait au fond d'un porche. La serrure, du type standard comme dans la plupart des meublés, n'offrit guère de résistance. Le patron de l'immeuble et la femme de ménage devaient entrer chez la danseuse comme ils voulaient.

L'ameublement du trois-pièces était d'un luxe banal. Living moderne, cuisine minuscule, salle de bains en mosaïque vert pâle; seule la chambre à coucher avait fait l'objet d'un certain raffinement : vaste lit moelleux, lampes discrètes, miroirs nombreux et savamment placés, superbe Tlemcen de laine beige. (Depuis la suppression des maisons closes, les loueurs de meublés, dans

certains quartiers, soignent tout particulièrement le décor de la chambre réservée aux rites amoureux.)

Coplan, par prudence, décida de se contenter de sa lampe de poche pour procéder à la perquisition. Il fouilla systématiquement les meubles du living et de la chambre, mais sans résultat notoire. Dans le placard de la cuisine, il aperçut, sur la planche supérieure, trois bouteilles et une cuvette de laboratoire. Il renifla le contenu des bouteilles... Apparemment, Fernanda s'occupait de photo. La cuvette et les produits chimiques constituaient le matériel classique du photographe amateur qui développe lui-même ses pellicules.

Soudain, une clé tourna dans la serrure.

Coplan, agile comme un lièvre, se glissa dans la salle de bains et tira sur lui le rideau d'une penderie.

C'était l'Espagnole en personne qui venait d'entrer. Les intonations de sa voix étaient suffisamment caractéristiques pour que nulle confusion ne fût possible. Mais la fille n'était pas seule; une voix d'homme prononça sur un ton contrarié :

- No podia adivinarlo, Fernanda !... (Je ne pouvais pas le deviner...)

La fille se lança alors dans une longue tirade d'où il ressortait qu'elle était en retard à cause de la stupidité du type, et que la seule chose à faire était d'alerter Haldo.

- Je crève de faim, protesta l'homme. J'en ai la migraine.

- Eh bien, mange un morceau en vitesse et puis file. Tu trouveras du pain et du fromage à la cuisine. Quant à moi, je me sauve.

Elle ouvrit plusieurs tiroirs et les referma avec la même précipitation.

Puis, avant de s'en aller :

- Pour l'amour du ciel, Hilario, tâche de ne rencontrer personne en sortant. Et ouvre l’œil ! Si tu es suivi, entre dans un cinéma et retourne chez toi bien tranquillement. Je ferai moi-même la communication quand j'en aurai l'occasion. Ça n'est pas tellement urgent.

- Muy bien, maugréa l'autre.

Demeuré seul, l'homme commença par ruminer à mi-voix des phrases indistinctes qui, en tout état de cause, révélaient qu'il était

de très mauvaise humeur. Quittant le living, il se rendit dans la cuisine. Aux bruits qui lui parvinrent, Coplan devina que l'Espagnol se préparait un casse-croûte.

S'il avait une faim de loup et un gros appétit, ça risquait de durer un bout de temps. Coplan, résigné, esquissa une grimace. Puis, en réfléchissant à la situation, il se demanda si, dans les circonstances présentes, l'attente était vraiment la meilleure solution.

Sa méditation ne fut pas longue.

Il tira de sa poche son G.P., écarta silencieusement le rideau de la penderie et progressa vers la cuisine.

- Bougez pas, dit-il soudain en s'avançant vers le type, l'arme braquée.

L'Espagnol eut un tel sursaut d'étonnement que son sandwich au fromage se coinça dans sa gorge. Il se mit à tousser éperdument.

- Debout, Hilario ! lui intima Francis.

Les yeux larmoyants, l'Espagnol obtempéra. Coplan le désarma promptement et, du bout de son pistolet, le fit reculer contre le mur.

- Retourne-toi, commanda-t-il avec calme.

D'un coup de crosse, il assomma le bonhomme, après quoi il le ligota au moyen d'une corde à lessive trouvée dans un des placards. Ensuite, après l'avoir bâillonné, il lui lança deux ou trois verres d'eau en pleine face.

- Causons, Hilario, proposa-t-il au type effaré. Sais-tu qui je suis ?

- Non, haleta l'Espagnol dont les paupières battaient, je... je ne vous connais pas.

Il n'avait pas encore récupéré tout son souffle et un reste de brume subsistait dans ses prunelles noires.

Coplan reprit :

- Que tu mentes ou non, ça n'a pas beaucoup d'importance. Moi, je te connais... Hilario Maltena... Et j'ai deux ou trois questions à te poser... Primo : quelles sont tes relations exactes avec Fernanda Benicardo ?

- Je... je suis un ami... un vieil ami de sa famille. Ses parents étaient de Saragosse, comme moi.

- Je sais, je sais, approuva Francis. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Fernanda est une espionne et tu es son domestique. Par conséquent...

- Je ne...

- Ta gueule! trancha Coplan. Je vois bien que nous allons perdre notre temps si je tourne autour du pot.

Étendu sur le sol, ficelé comme un saucisson, Hilario serrait ses mâchoires à les faire craquer.

Coplan, qui avait déjà manié quelques-uns de ces anciens révolutionnaires, connaissait leur mentalité. L'exil et les longues années de misère semi-clandestine n'avaient pas entamé leur rude orgueil, mais ils avaient cependant un point faible.

Sans colère, mais avec une fermeté redoutable, Francis entreprit de rosser son prisonnier. Tenant son arme par le canon, il se mit à marteler sec la figure osseuse du type.

- Tu vas me dire, Hilario, articula-t-il pendant une brève pause, ce que tu as fait de mon amie Nicole, une très belle jeune fille blonde avec laquelle j'avais rendez-vous.

Sonné par les coups de crosse, les oreilles en feu et les tempes bourdonnantes, l'Espagnol secoua la tête en signe de dénégation.

Coplan le gratifia d'une nouvelle série de marrons.

- Je suis pressé, Hilario, mais ça ne fait rien, ricana-t-il. Je veux te secouer pour t'amener à la sagesse. Si tu refuses de m'aider à retrouver mon amie, je m'arrangerai pour t'envoyer de l'autre côté des Pyrénées. Tu vas avoir du bon temps dans les prisons espagnoles, je te le garantis !

Maltera devint verdâtre. Ni la torture ni la mort ne l'auraient fait capituler; mais la menace d'aller subir jusqu'à son dernier jour - dans une geôle de son pays natal - le ressentiment inépuisable et cruel de ses anciens ennemis, c'était pire que tout.

- C'est Fernanda qui a emmené la fille, lâcha-t-il dans un souffle.

- Où?

- Je n'en sais rien.

- C'est dommage... Dommage pour toi, Hilario ! Car c'était ta seule chance. Tu comprends, tes combines avec Fernanda, je m'en

balance. Ce que je veux, c'est retrouver mon amie. Si tu me dis où elle se trouve, je te laisse partir.

L'Espagnol ne répondit pas. Coplan, avec un soupir, dit en hochant la tête :

- Como quiera usted... (Comme tu voudras...) Je t'emmène et tu peux dire adieu à la France, à la liberté, à tout ce que tu aimes.

Sans lâcher son pistolet, il se baissa, ceintura le petit type et le souleva pour le remettre sur ses pieds. Puis, au moyen de son canif, il trancha les liens qui entravaient les chevilles du prisonnier.

- Je te préviens, Hilario, inutile de faire du pétard pour ameuter les autres locataires. Je suis armé et tu ne m'échapperas pas... Allez, en route !

La figure sombre de l'Espagnol était gonflée, tuméfiée comme après un match de boxe. Il hésita une fraction de seconde encore, puis il prononça tout bas :

- La fille est à Saint-Maur.

- Tu dis ?

- Rue Saint-Maur, dans le onzième... Si vous me promettez la liberté, je veux bien vous conduire là-bas.

- Marché conclu, accepta Francis. Pour la vraisemblance, il ajouta :

- Mais pas un mot sur moi à Fernanda ! Je ne veux pas qu'elle sache que je m'occupe de la blonde.

- J'ai tout intérêt à me taire, rétorqua l'Espagnol. Mais vous feriez mieux de me délier les mains, des fois qu'on rencontrerait des gens dans la maison ou dans la rue.

Avant de libérer Maltena, Coplan remit l'appartement en ordre et effaça toute trace suspecte. Ensuite, faisant marcher l'Espagnol devant lui, il le guida vers la sortie.

Docile, Maltena ne tenta pas de fuir. Il prit place dans la Traction, et celle-ci démarra.

La rue Saint-Maur, incroyablement longue et sinistre, va de la rue Faubourg-du-Temple à la rue de la Roquette; la proximité de la prison n'est pas faite pour égayer ce vieux quartier aux maisons lépreuses, aux bicoques délabrées, aux petits bistrots inquiétants. Le soir, il y a un peu d'animation, car la fin du travail remplit les trottoirs d'une foule d'ouvriers, artisans et manœuvres qui s'interpellent et s'invitent à boire un coup. La nuit, c'est pratiquement désert. Les ateliers et les cours n'offrent plus aux rares passants que l'ombre de leurs murs sales, de leurs portes rouillées et de leurs fenêtres aveugles.

- Arrêtez-vous ici, dit soudain l'Espagnol. Nous ne sommes pas loin, et il vaut mieux laisser votre voiture ici.

- Bon, acquiesça Francis.

Il rangea la Traction le long d'un petit square jouxtant l'avenue de la République.

Ensuite, guidé par Maltena, il longea pendant quelques dizaines de mètres la rue ténébreuse.

Quand l'Espagnol s'arrêta, Coplan put distinguer sur une plaque métallique :

ATELIER DE REPARATIONS

Au fond de la cour

La double porte, peinte en minium, était entrebâillée. Maltena poussa l'un des battants dont les gonds grincèrent. Il n'y avait pas de lumière dans la cour. L'atelier du fond se composait d'un hangar collé contre une petite maisonnette sans étage. L'Espagnol prit une clé dans sa poche et ouvrit la porte du hangar. Puis, s'avançant dans le noir, il chercha à tâtons le commutateur. Une baladeuse suspendue à la maçonnerie s'alluma, versant une lumière pauvre sur le bric-à-brac entassé là : débris d'automobiles, roues sans pneus, machines démontées, etc.

- C'est par ici, chuchota Maltena. Dans la cave...

Il souleva une trappe, descendit trois marches d'une échelle de fer, alluma dans le sous-sol et continua à descendre.

La cave, plus grande qu'on ne l'aurait soupçonné, était occupée par quatre établis pourvus de tours, de meules, de fraiseuses, de polisseuses. Dans un coin, une riveteuse électrique et un groupe de soudure autogène; dans un autre coin, rangées avec ordre sur un bâti de fer, des tôles et des barres d'acier.

Brusquement, une porte s'ouvrit à droite et un grand type blond, vêtu d'un bleu de mécano, apparut dans l'encadrement, l'automatique au poing. Rapide comme l'éclair, Maltena bouscula Francis d'un seul coup de tête dans le ventre et l'envoya au sol.

- Laisse, Hilario, lui ordonna le type blond, impassible.

- Il est armé, dit l'Espagnol.

- Eh bien, désarme-le.

Coplan, débarrassé de son G.P., se remit debout sans demander la permission. Le grand gars en salopette prononça :

- Avancez, mon ami. Venez par ici.

Il s'effaça pour laisser entrer Coplan dans la petite pièce qui était une sorte de bureau avec un divan en plus. Sur le divan, endormie, Nicole dont les cheveux lui pendaient dans la figure et dont le corsage arraché laissait voir les seins.

Coplan n'eut aucune réaction. Il n'était pas étonné outre mesure, à vrai dire. S'il avait accepté cette expédition avec Maltena, c'était bien pour découvrir quelque chose de ce genre. Évidemment, le ticket d'entrée risquait d'être un peu au-dessus de ses moyens. Le costaud, de toute évidence, n'était pas une mauviette.

- Mettez-vous là, contre le mur, reprit l'inconnu, et levez les bras. Oui, parfait... Je ne m'attendais pas à votre visite, mais je suis content de vous voir.

Curieux accent, ce type ! Un Scandinave, c'était sûr... Mais de quel coin ? Danois, Norvégien, Suédois ?

Sans détourner la tête, il dit à l'intention de l'Espagnol.

- Tu as bien fait de l'emmener ici, Hilario. Nous savons maintenant ce que nous voulions savoir.

Puis, à Francis

- Votre séduisante collègue a beaucoup de courage. Elle a tenu le coup sans faiblir... C'est rare ! Et j'ai bien failli m'y laisser

prendre... Regardez, je l'ai droguée pour qu'elle puisse dormir malgré sa blessure.

- J'ai vu, dit Coplan, glacial.

Et c'était vrai, il avait vu d'emblée ce qui s'était passé dans cette petite pièce située à plus de quatre mètres sous terre. Ils avaient essayé de faire parler Nicole. Le supplice habituel; son sein gauche en portait les affreux stigmates : deux brûlures noirâtres mutilaient le superbe fruit de chair; une sous l'aréole rose, l'autre au-dessus du bout tendre et voluptueux.

Coplan jeta un rapide regard vers le Nordique. Ce dernier murmura :

- Elle a eu tort de ne pas parler.

- Que vouliez-vous savoir ?

- Si oui ou non elle était en service commandé au restaurant où j'ai eu le plaisir de la cueillir, hier soir. Votre intervention constitue l'aveu qu'elle n'a pas voulu prononcer.

Coplan ne fut pas dupe de ce mensonge. Ce n'était pas lui qui avait capturé Nicole, c'était Hans Herlig. Mais l'Autrichien n'agissait désormais que par personnes interposées. Son alibi tiendrait à force de manœuvres indirectes. Et peut-être que le Vieux se faisait des illusions s'il pensait que Herlig finirait par se tromper.

Le Scandinave demanda à Maltena :

- Où as-tu rencontré Coplan?

- J'étais en train de manger un morceau, chez Fernanda, quand il m'est tombé dessus sans crier gare. Il devait être caché quelque part dans l'appartement.

- Je vois... C'est donc bien Fernanda qui a été repérée. Il regarda Francis droit dans les yeux.

- Vous me devez quelques explications. Je suppose que vous ne refuserez pas de me les fournir ?

- En effet, admit Francis. Allez-y, je vous écoute.

- Comment avez-vous découvert le rôle de Fernanda ?

- Son ex-mari était un homme distrait. Il faut toujours se méfier des gens distraits. Ou alors il faut les tuer net, sans bavures ni reprises. A Vittel, vous avez fait une fausse manœuvre.

- C'est exact. Mais les choses ne se passent pas toujours comme on le voudrait. Nous avions pensé que Vallois marcherait sans hésiter. Sa réticence imprévue nous a surpris et mon collègue Hilario a manqué de réflexes. En se jetant hors de la voiture dans laquelle nous l'emmenions, Vallois nous a joué un bien mauvais tour.

Coplan était impressionné par le calme incroyable du Scandinave. Tandis qu'il parlait, ni ses yeux ni ses traits ne bougeaient. Une vraie statue de pierre. Un coriace, et un homme de métier.

- Autre question, reprit-il, comment avez-vous pu survivre aux balles que je vous ai tirées dans la poitrine, l'autre nuit, au Bois de Boulogne?

« *S'il me pose cette question, conclut Francis, c'est que sa décision est prise : il m'a condamné à mort*. »

- Vous étiez là? s'étonna Coplan.

- Oui, et je ne rate jamais ma cible.

- Eh bien ! j'avais prévu le coup : j'avais préparé un mannequin. C'est une ruse qu'on pratique fréquemment aux États-Unis où les agressions en voiture sont courantes. Quand les policiers dressent un piège, ils se servent de ce subterfuge.

- On apprend tous les jours, concéda le Nordique.

A cet instant, Nicole poussa un gémissement, mais elle n'ouvrit pas les yeux. Sa souffrance se réveillait peut-être ? Ou bien elle avait des cauchemars qui hantaient même son sommeil artificiel.

Le blond, après un moment de réflexion, dit à Maltena :

- Retourne rue Fontaine, Hilario. Si tu vois Fernanda, conseille-lui de ne plus bouger.

- Elle va venir avec Haldo, répondit l'Espagnol.

- Non, ça suffit comme ça. Si Haldo veut venir, qu'il vienne tout seul.

- Bien.

Ayant fourré le G.P. de Francis dans la poche de son veston, Maltena se dirigea vers la porte, mais avant de quitter la petite pièce, il ne put s'empêcher de poser un dernier regard sur la poitrine nue de Nicole. Ce spectacle devait agir puissamment sur sa sensibilité d'Espagnol : nudité intime et souffrance, le cocktail idéal.

Il sortit sans fermer la porte.

Le duel allait entrer dans sa phase critique, et Coplan s'en rendait parfaitement compte. Mais il avait beau rassembler toutes les ressources de son imagination, il n'entrevoyait pas la moindre lueur. Ce Nordique n'était pas de la race de ceux qu'on roule par une astuce banale.

Tout à coup, un cri s'éleva dans l'atelier contigu, immédiatement suivi d'une détonation sourde. Coplan, d'instinct, se jeta à plat ventre. Hilario, la face ensanglantée, entra comme un fou dans le bureau. Coplan, au passage, réussit à lui agripper les chevilles et à le faire basculer.

Le Scandinave, avec une lenteur hallucinante, s'approcha de la porte. Une balle écorcha le mur en faisant jaillir une giclée de poussière de brique.

Coplan luttait comme un damné pour paralyser Maltena qui essayait désespérément de sortir le G.P. de sa poche. Un troisième coup de feu fit trembler l'air de la cave. Le blond en salopette fit un bond dans l'atelier et tira deux fois : les balles résonnèrent sur des tôles d'acier. Il y eut une course parmi les établis, d'autres coups de feu, puis le silence. Coplan parvint à immobiliser Maltena, mais ce dernier lui décocha un coup de talon dans le bas-ventre. Le souffle coupé, Francis lâcha prise; l'autre se redressa promptement et sortit le pistolet de sa poche. Un presse-papier de cuivre lancé par Coplan lui écrasa les doigts de la main droite, l'obligeant à laisser choir l'arme.

Déjà atteint d'une balle à la joue, le poing droit blessé, l'Espagnol ne pensa plus qu'à fuir. Mais Francis, en proie à une rage sanguinaire, se rua derrière lui. Maltena se vit coincé : au hasard, il saisit une barre d'acier parmi toutes celles qui se trouvaient rangées sur le bâti métallique. Des deux mains, au prix d'un effort dramatique, il leva la barre et l'abattit... dans le vide. Coplan, rapide et souple, avait bondi de côté. Le petit Espagnol, entraîné par son arme improvisée, trébucha et tomba sur les genoux. Déjà Francis avait empoigné a son tour une barre d'acier. Il la fit tournoyer en s'avançant vers Maltena. Ce dernier, pour parer le coup, se rejeta sur le dos, en arrière. La barre passa au-dessus de lui et Francis,

emporté par la force qu'il avait mise dans son élan, fit un tour complet sur lui-même. Mais, au deuxième passage, alors que l'Espagnol repliait ses jambes pour se relever, la barre descendit et percuta de plein fouet les deux genoux de Maltena. Le choc fut effroyable et les rotules de l'Espagnol craquèrent sous le coup. L'homme poussa un hurlement inhumain, porta ses poings à sa bouche, vacilla puis retomba sur le dos, évanoui. A travers son pantalon troué, ses genoux fracassés laissaient voir deux plaies béantes : les ligaments, les fibres internes et le haut des tibias mis à nu... Le sang suintait autour des chairs écrasées...

Essoufflé, Francis regarda sans pitié sa victime. Il dut même se contenir pour ne pas réduire ce corps en charpie... Les salauds !... Ils n'avaient pas hésité, eux, à abattre Marcoux et à torturer Nicole pour la faire parler. Nicole, dans quelques mois, retrouverait peut-être sa beauté; mais tant pis pour ceux qui allaient tomber dans les pattes de Coplan : aucun miracle de chirurgie esthétique ne pourrait leur rendre une apparence normale.

Abandonnant son arme improvisée, Coplan retourna chercher son G.P. dans le bureau. Puis, se baissant pour être plus ou moins protégé par les établis, il inspecta la cave.

Il trouva, derrière l'écran de la fraiseuse, un corps affalé au pied de la machine, la tête renversée sur le socle de fonte. Mort. Une balle au poumon et une autre dans le ventre. D'où sortait-il, celui-là ?

Ce n'était pas le moment d'éclaircir ce mystère.

Toujours sur ses gardes, Francis visita la cave jusque dans ses recoins. Il remonta ensuite l'échelle de fer. Personne. Le Scandinave avait préféré prendre la fuite. L'irruption d'un adversaire inattendu lui avait évidemment fait croire à un piège en règle, et il avait paré au plus urgent : il avait sauvé sa peau.

Mais sa fuite n'était peut-être qu'une feinte ?

Coplan retourna dans le petit bureau du sous-sol. Nicole dormait toujours... En voyant le téléphone posé sur un classeur de chêne, Francis n'hésita pas davantage. Il décrocha et fit le numéro de la permanence.

Vingt minutes plus tard, les camarades du Service étaient là. Les blessés et les morts furent transportés dans les voitures; trois

robustes collègues de Coplan restèrent de garde sur les lieux de la bataille.

CHAPITRE IX

Adossé au mur blanc, les bras croisés, Coplan regardait Nicole d'un air pensif. En la voyant ainsi, sans maquillage, les traits tirés, les cheveux blonds peignés à la diable, il la trouvait encore plus jolie que d'habitude. Sa beauté avait quelque chose de plus vrai, de plus pathétique lorsqu'elle se montrait sans apprêt. Il avait déjà fait la même observation à Bruxelles, dans la chambre du Métropole.

Affalé dans un fauteuil, à côté du lit de la blessée, le Vieux inscrivait des notes sur un carnet. Il avait le teint gris, les yeux fatigués; les nuits blanches commençaient à le marquer très nettement. Mais peut-être était-ce la colère rentrée, la haine qu'il éprouvait à l'égard des criminels qui avaient tué Marcoux et maltraité de la sorte sa protégée ?

Le Vieux referma son carnet, le glissa dans sa poche. Puis, tout en jouant nerveusement avec son porte-mine, il récapitula :

- En somme, rien ne nous prouve d'une manière irréfutable que c'est Hans Herlig qui a manigancé le coup ?

- Aucune preuve directe, confirma Nicole. Nous sommes sortis ensemble du restaurant et c'est au moment où Herlig m'ouvrait la portière de sa voiture que les deux hommes ont surgi, revolver au poing. Tenu en respect, Herlig ne pouvait rien tenter pour s'opposer à mon enlèvement.

Le Vieux hocha la tête. Coplan demanda à la jeune femme :

- Mais l'interrogatoire ? Comment l'ont-ils justifié ?

- Le petit Espagnol n'a pas ouvert le bec, précisa Nicole. C'est l'autre qui commandait. Il voulait absolument me faire avouer que j'appartenais à un service de renseignement. Au moins dix fois de suite, il m'a répété : « *On m'a signalé que vous êtes une espionne professionnelle. Dites à quel réseau vous êtes affiliée, c'est tout ce*

que je désire savoir. Si vous parlez, je vous promets la liberté sans condition. Nous sommes peut-être des amis... »

- Piège banal, grommela le Vieux.

Quelqu'un frappa à la porte et entra d'autorité dans la petite chambre. C'était le docteur Bouriac, médecin-chef de la clinique. Jeune encore, avec une figure ronde et de bonnes joues rouges, il arborait une expression joviale.

- Messieurs, dit-il gentiment, je vais vous prier de laisser ma pensionnaire seule. On va la soigner sans retard et on va lui refaire une poitrine qui fera pâlir d'envie les stars d'Hollywood.

Nicole, Francis et le Vieux eurent le même petit sourire contraint. Voyant leurs mines, le docteur s'exclama, plus enjoué encore :

- Vous croyez peut-être que c'est du baratin ? Je suis preneur à dix contre un, les paris sont ouverts. J'ai bien examiné les dégâts et je vous le répète : quand j'aurai arrangé ça comme je compte le faire, le gauche sera encore plus beau que le droit.

Il tapota la joue de Nicole et lui murmura, paternel :

- D'accord, toi ? Tu voudras bien leur montrer mon travail quand tu seras guérie ?

Réconfortée malgré tout, Nicole eut un véritable sourire et elle lança à Francis un furtif regard de connivence.

Dans la voiture qui les ramenait au bureau, le Vieux expliqua à Coplan :

- La duchesse m'a téléphoné dès le départ de Herlig, et nous savons ainsi qu'il s'est rendu directement au cabaret de Pigalle où il est resté jusqu'à la fin du spectacle. Fernanda est rentrée chez elle, et Herlig est retourné à son hôtel. Rien de louche là-dedans, et c'est presque louche à force d'être normal. En outre, impossible de dénicher le moindre renseignement au sujet du type qui s'est fait trouer la peau par le Scandinave, dans le sous-sol de la rue Saint-Maur. C'est un étrange mic-mac.

Coplan ne répondit rien. A la fin, agacé par ce silence, le Vieux maugréa :

- Dites quelque chose, que diable !

- Je n'ai rien à dire, laissa tomber Francis. Je ne comprends pas ce que Herlig est allé faire à Pigalle. S'il n'a pas contacté Fernanda,

c'est qu'il lui a fait comprendre qu'il était sous surveillance.

Il alluma une cigarette, lui trouva un goût exécrable et la lança par la portière. Ensuite, jetant un coup d'œil à la montre du tableau de bord, il murmura :

- J'ai rendez-vous avec Herlig à onze heures et demie au Fouquet's. Nous prenons l'apéritif ensemble.

- Pour quoi faire?

- Il a des choses à me demander.

Plus fringant et plus allègre que jamais, Herlig accueillit Coplan avec un large sourire. Il avait revêtu un complet de palm-beach gris-perle en l'honneur du vague rayon de soleil qui illuminait les Champs-Élysées.

Ils commandèrent l'apéritif. Herlig n'arrêtait pas de regarder à gauche et à droite, comme s'il cherchait une figure connue parmi les gens assis à la terrasse. Il s'enquit soudain :

- Est-ce que le Fouquet's n'est plus le rendez-vous des gens de théâtre et de cinéma ?

- Si, dit Coplan pourquoi?

- Je ne reconnais aucun acteur.

- Trop tôt, mon cher. Les vedettes se lèvent tard et ne viennent jamais avant une heure et demie.

Changeant brusquement de sujet, l'Autrichien prononça sans rire :

- Mon cher Coplan, je voudrais savoir si vous êtes en congé en ce moment.

- Oui et non.

- Voilà une réponse de Normand, comme vous dites en France.

- Je suis prudent, c'est tout.

- Vous vous figurez peut-être que j'essaie de vous tirer les vers du nez?

- Sait-on jamais ?

Herlig, rieur, marmonna avec indulgence :

- Ah! la déformation professionnelle !... Mais je vais vous parler franchement, n'ayez crainte. Voici de quoi il s'agit : je pars demain et je descends sur la côte d'Azur; je compte passer là-bas une dizaine de jours : Antibes, Saint-Tropez, Cannes, peut-être Monte-Carlo, je ne suis pas encore tout à fait fixé. Vous ne voulez pas venir avec moi ?

- Avec vous ? répéta Francis, incrédule.

- Oui, tous frais payés, cela va de soi.

- A quel titre ?

- Comme ami... et un peu comme garde du corps.

- Sans blague ? Vous seriez menacé par quelque chose ou par quelqu'un ?

- Je l'ignore... Mais il m'est arrivé un incident assez bizarre, après notre soirée au restaurant. J'avais fini par lier conversation avec la jolie blonde, vous voyez qui je veux dire ?

- Non, mais peu importe.

- Je suis sorti de l'établissement avec elle et nous avions l'intention d'aller boire un verre dans un lieu plus intime. Mais voilà qu'au moment de monter dans ma voiture, deux espèces de truands, l'arme au poing, me séparent de la fille et l'emmènent.

- Un règlement de compte entre la fille et son souteneur, c'est clair. Ils ne vous ont pas fait de mal ?

- Rien. Mais je n'en menais pas large... Imaginez qu'un ancien résistant me reconnaisse et veuille se venger.

- Cette éventualité me paraît exclue, dit Francis. Mais il faut que je consulte mon patron avant de pouvoir vous donner une réponse. Notez qu'un petit séjour dans le Midi me plairait bougrement !

- Quand pouvez-vous me faire connaître votre décision ?

- D'ici une heure... Je ne suis pas de service mais je ne suis pas non plus en congé, je suppose, que vous me comprenez?

- Équipe de garde?

- Exactement.

Herlig jeta un coup d’œil à sa magnifique montre-bracelet en or massif, puis :

- J'attendrai votre coup de fil, ici, jusqu'à une heure. D'accord ?

- O.K.

- Demandez monsieur... Franklin, par exemple.
- O.K. fit derechef Coplan en se levant, la main tendue vers l'Autrichien.
Il descendit les Champs-Élysées jusqu'au Marignan, d'où il téléphona au Vieux pour savoir s'il était encore à son bureau.
- J'allais justement partir, dit le Vieux. Où êtes-vous?
- Au Marignan. Au bar du sous-sol.
- Allons, un bon mouvement, Coplan... Invitez-moi à prendre un verre, que diable ! Ça me fera le plus grand bien et ça vous évitera un déplacement.
- Volontiers! s'exclama Francis. Je vous attends.

Le Vieux s'amena en taxi. Coplan lui annonça sans ambages :
- Herlig veut m'engager comme garde du corps.
- Pas bête, émit le Vieux. Ou bien il vous fera abattre selon un scénario minutieusement étudié, ou bien il vous occupera pendant que ses hommes travailleront en paix. Qu'en pensez-vous?
Coplan, comme s'il voulait créer une diversion, demanda d'un ton détaché :
- Je ne sais pas si vous vous rappelez le début de cette affaire. Vous m'avez stoppé au passage de la douane et je vous ai téléphoné de Vittel...
- Oui, grogna le Vieux en arquant un sourcil. Et alors ?
- Sauf erreur, vous m'avez dit à ce moment-là : je vous donne carte blanche.
- Oui et alors?
- Est-ce que ça tient toujours?
- Où voulez-vous en venir?
- Pour vous dire la vérité toute nue, j'en ai marre de me balader avec Hans Herlig, d'échanger avec lui des propos badins et des ronds-de-jambe. J'en ai marre de me promener le long d'un cordeau bickford et de suivre pas à pas la petite flamme qui grésille. Je finirai par attraper l'explosion en pleine poire, et je n'aime pas ça.
- Vous avez une autre méthode à me suggérer ?
- Non, mais vous connaissez ma devise : la meilleure méthode, pour nous, c'est de ne pas en avoir.

- Ce qui signifie en termes clairs ?

- Nous sommes mal embarqués, je le sens avec une acuité qui augmente d'heure en heure. Si vous me faites confiance, je prends l'affaire par l'autre bout. Avons-nous quelques amis sûrs et habiles dans le secteur anglais de Vienne ?

- Oui... Pas des masses, mais j'ai au moins deux garçons qui ont toute mon estime.

- Voulez-vous leur annoncer mon arrivée, me remettre les indicatifs et la grille de code ?

- Soit... Une carte blanche est une carte blanche, n'est-ce pas ? Vous prenez l'avion ?

- Oui. Mais il faut d'abord que je téléphone à Herlig pour m'excuser.

- Venez à trois heures au bureau, conclut le Vieux.

Coplan fit appeler M. Franklin au Fouquet's. Quand Herlig fut au bout du fil, il lui annonça d'une voix dépitée.

- Désolé, mon cher. Je pars demain à Amsterdam.

- Je vois ! Vous avez des choses en train de ce côté-là, n'est-ce pas? Tant pis!... Je serai de retour à Paris à la fin du mois, ne manquez pas de me faire signe.

- Bon séjour dans le Midi !

En sortant de la cabine téléphonique, Coplan ne put s'empêcher de penser : « *Même examiné au microscope, il a toutes les apparences de l'homme inoffensif, le salaud*. »

Dès son arrivée à Vienne, Coplan se rendit dans un grand hôtel proche de la Kartnerstrasse où il prit une chambre pour deux nuits.

Il alla ensuite faire un tour à la Stefan Kirche, au cœur même de la ville.

Juste comme il sortait de l'église, un ami s'avança vers lui, la main tendue, le sourire aux lèvres :

- Ach, mein liebe Karel ! Wie get's ? (Ah ! ce vieux Charles... Comment va ?...

- Tiens! Ce vieux Konrad ! répondit Coplan en allemand.

Les deux hommes se serrèrent chaleureusement la main, puis le nommé Konrad entraîna son copain vers une taverne des environs.

Lorsqu'ils furent attablés devant deux pots de bière, le nommé Konrad déclara d'un ton sentencieux :

- La saison sera bonne. Nous n'avons jamais eu autant de touristes étrangers.

- Tant mieux, dit Coplan. Chez nous, à Krems, la chaussure marche bien aussi.

Konrad Krübel était un homme d'une quarantaine d'années. Taille moyenne, visage ovale sans beaucoup de relief, cheveux châtain clair, physionomie banale. Avec ses yeux bleus et son haut front bombé, il était pareil à des milliers de Viennois à propos desquels il n'y avait rien à dire.

Il avait vidé la moitié de son pot de bière lorsqu'il annonça tranquillement :

- J'ai étudié votre projet de voyage, Karel. A mon avis, ça se présente très bien. Le coin est admirablement situé, on y respire un air très pur et les parages sont calmes, surtout le samedi soir.

Il jeta un coup d’œil autour de lui, baissa la voix de plusieurs tons et poursuivit :

- A vous parler tout à fait franchement, je trouve que ça s'annonce *trop bien*.

- Comment, trop bien ?

- J'ai l'impression que vous ne trouverez rien. Ce type n'est pas né d'hier, vous savez ! Du reste, voici une notice détaillée que j'ai rédigée à votre intention : vous y trouverez tous les renseignements utiles. J'ai également glissé dans l'enveloppe un prospectus de l'agence.

Coplan empocha prestement l'enveloppe que Konrad lui passait.

- Merci, mon vieux, dit-il. Je vais réfléchir à tout cela et je passerai à votre bureau demain, dans la matinée.

Cette question réglée, ils parlèrent de la pluie et du beau temps. Un type bien, ce Konrad Krübel. Sa conversation n'était pas ennuyeuse du tout. Comme il tenait une petite agence de voyages dans Wiplingerstrasse, il voyait des tas de gens pittoresques.

Les deux hommes se séparèrent sur une dernière poignée de mains, et Coplan regagna son hôtel. Lorsqu'il fut en sécurité dans sa chambre, il se mit à décrypter le message que le Vieux lui faisait parvenir via Konrad.

Mis en clair, le texte donna ceci :

« *Enigme cadavre inconnu résolue - Stop Agent anglais - Stop - Herlig surveillé depuis son voyage Londres - Stop - Contact préalable avait conduit I.S. à l'atelier rue Saint-Maur Stop - Cadavre identifié par inspecteur Loxwell Stop - Pas d'apport nouveau par là - Stop - Herlig en route vers Cannes - Terminé*. »

Ayant relu attentivement le message, Coplan brûla l'original et le texte déchiffré. Il jeta les cendres dans le w-c., tira la chasse, alluma une cigarette et s'allongea sur son lit.

Ainsi donc, un des points les plus mystérieux de l'affaire de la rue Saint-Maur était éclairci. La Sûreté anglaise, lors du voyage de Herlig à Londres, l'avait repéré et lui avait collé quelqu'un au train. A quel moment avait-il contacté le Scandinave ? Difficile à savoir... Était-ce par le canal de Maltena ou de Fernanda que l'agent de l'I.S. avait été orienté vers le repaire de la rue Saint-Maur ?... La suite se devinait sans peine : faisant le guet autour de l'atelier de réparations, le Britannique s'était étonné du va-et-vient insolite auquel il avait assisté. Il s'était décidé à tenter une reconnaissance, juste à l'instant où Hilario quittait la cave; les deux hommes avaient dû se trouver face à face, et l'Espagnol avait voulu abattre l'Anglais. Touché au visage, Hilario, pris de panique, avait reflué vers le sous-sol avec l'agent I.S. à ses trousses. Le Scandinave était intervenu alors... Et, comme il l'avait déclaré, il ne ratait jamais sa cible. Le Britannique s'était fait tuer pendant la courte guérilla qui s'était déroulée entre les établis. Le Scandinave, pensant qu'il avait affaire à une incursion en force, avait préféré s'éclipser.

Coplan écrasa dans le cendrier posé près de lui sa cigarette qui lui brûlait les doigts.

« *Tôt ou tard, pensa-t-il, ce Scandinave se fera coincer*. » Maltena, les genoux brisés, n'était pas en état de supporter un interrogatoire en règle; jusqu'à nouvel ordre, il se cantonnait dans un mutisme absolu. Mais la vérité finirait bien par émerger. L'atelier de

la rue Saint-Maur appartenait à la veuve d'un constructeur de vélos décédé en 1945. C'était une vieille femme âgée de 72 ans, et elle était retournée dans son patelin natal, en Dordogne. Elle avait loué les locaux à l'amiable, à un certain Victor Sermay, qui payait par mandats trimestriels, au prix fort. Malheureusement, ce Victor Sermay, après vérifications faites à la police, était mort lui-même en 1949... Ce qui ne l'empêchait pas d'envoyer régulièrement les mandats à la vieille ! En somme, la combine louche par excellence.

Coplan retrouva son ami Konrad Krübel le lendemain soir, derrière le Burgtheater. Ils firent ensemble une promenade et ils s'arrêtèrent pour boire un verre dans un café de Schotten Ring.

Vers onze heures, la nuit étant venue, ils se dirigèrent du côté de Liechtenstein Park.

A cause des nuages qui planaient très bas au-dessus de la ville, l'obscurité était particulièrement dense. Vienne ne faisait pas du tout penser au Beau Danube Bleu.

- Vous êtes sûr de vos informations ? demanda soudain Coplan à son compagnon.

- Oui... Nous aurons d'ailleurs une confirmation directe, mon ami Kurt Sanger s'est occupé de votre affaire toute la journée et il est de garde dans les parages.

Ils longèrent bientôt le parc. Konrad murmura :

- La maison se trouve dans la deuxième avenue à gauche. Ce fut jadis un hôtel princier, mais une partie des ruines seulement a été restaurée. Le jardin est orienté vers Alserbachstrasse, comme vous avez dû le remarquer sur le croquis.

- Oui, j'ai vu, dit Coplan, pensif. Le sifflement prolongé d'un train déchira le silence nocturne. Konrad marmonna :

- La gare François-Joseph est un peu plus haut. Ils tournèrent à gauche.

- Attention, chuchota Krübel, voici mon ami Sanger.

Un vieillard bien habillé s'amenait à leur rencontre. Krübel le salua, lui serra la main, présenta Karl.

- Tout va bien, annonça le vieillard. Le jardinier est parti un peu après neuf heures, la voie est libre. C'est par la petite porte de la grille que ce sera le plus simple : voici une clé qui doit marcher.

- Merci, dit Coplan. Vous restez dans la rue, d'accord ? Konrad surveillera le jardin.

- D'accord, confirma le vieillard qui reprit sa balade. Krübel proposa alors :

- Si vous voulez, je peux entrer avec vous.

- Non, dit Francis, je préfère être seul. Je me sens plus à l'aise quand je ne dois me soucier que de moi-même.

- Bon, voici votre matériel.

Il remit une petite trousse que Coplan fourra dans sa poche.

La porte de la grille était à dix mètres.

CHAPITRE X

Par la terrasse à colonnade, Coplan entra dans un vaste salon de style XVIIIe.

La maison était plus que silencieuse : elle avait quelque chose de mort, on y sentait le poids d'une sorte de léthargie séculaire. Des housses de toile recouvraient les fauteuils et les chaises Louis XV. Les murs étaient dénudés.

Pendant une demi-heure encore, avant de poursuivre son exploration, Coplan multiplia les sondages : pas de système d'alarme, pas de rayon noir, pas de piège détonateur... Konrad avait raison, c'était presque trop beau !

Au vrai, la désinvolture de Hans Herlig n'était pas inexplicable : étant donné son passé, il devait accumuler des preuves tangibles de sa loyauté actuelle. Être transparent et vivre dans une maison de verre, c'était la meilleure méthode pour dissiper tout soupçon à son endroit. Il avait annoncé son intention de voyager autour du monde; il avait donné congé à ses domestiques; il avait placé ses tableaux et ses objets d'art au garde-meubles; rien de moins suspect, rien de moins équivoque que cette attitude. Pourquoi aurait-il placé des bombes pour défendre l'accès de sa demeure ?

Konrad avait dit à Coplan : « *Vous ne trouverez rien d'intéressant. Il a dû prendre ses dispositions, vous pensez* ! »

Or, Konrad se trompait. Car Francis ne cherchait rien de bien extraordinaire. Il voulait seulement quelques renseignements non confidentiels; mais il désirait les trouver sans éveiller des curiosités inutiles.

Au premier étage, dans le bureau de Herlig, une armoire de chêne contenait les papiers personnels que tout homme riche est censé détenir : factures de fournisseurs, relevés de banque, bordereaux d'impôts, etc.

Coplan, guidé par une longue expérience de ce genre d'investigations, découvrit aisément le document auquel il pensait : un relevé d'honoraires émanant d'un notaire de Vienne.

Il nota deux noms, puis il remit le dossier en place.

Par acquit de conscience, il feuilleta en vitesse un paquet de factures. C'est alors qu'il remarqua une annotation manuscrite qui lui fit froncer les sourcils. D'une écriture un peu tremblante, un fournisseur avait ajouté deux lignes au bas d'une facture dactylographiée :

« *J'ai terminé l'essai dont vous m'avez parlé. Je tiens les cartes postales à votre disposition*. »

Il y avait un paraphe de deux lettres : H.S. Et ce paraphe correspondait au nom du fournisseur figurant sur l'en-tête imprimé de la facture :

HEINRICH SCHLINK
RESTAURATEUR DIPLÔMÉ
Restauration de tableaux - Reconstitution de manuscrits - Nettoyage de parchemins et d'enluminures
Maison fondée en 1864

Le surlendemain après-midi, vers cinq heures, Coplan pénétrait dans la vieille boutique de Heinrich Schlink. Il demanda à voir personnellement le patron de la maison.

Après dix minutes d'attente, un sympathique vieillard s'amena. Il avait au moins quatre-vingts ans ! Ridé, voûté, un calot crasseux sur

son crâne chauve, il portait une blouse incroyablement sale, maculée de couleurs et de vernis. Ses petits yeux scrutateurs brillaient derrière des lunettes aux verres épais, à monture de fer.

- Monsieur ? s'enquit-il d'une voix usé.

- Bonjour, Herr Schlink, dit Coplan, affable. Je suis un ami de Hans Herlig et je viens de sa part. J'ai un service à vous demander.

Il sortit son portefeuille et en retira précautionneusement un feuillet délabré qu'il déplia comme une relique. (Konrad avait fait tous les antiquaires de Vienne pour lui dénicher cette page de manuscrit ancien.)

Un sourire s'était dessiné sur les lèvres minces du vieil artisan.

Coplan lui montra le feuillet et dit :

- Il n'y a que vous qui soyez capable de me sauver cette page, Herr Schlink.

- Montrez...

Il mit presque son nez sur la relique. Ses traits exprimaient la curiosité passionnée du fanatique.

- Hmmm, hmmm, grogna-t-il en hochant la tête, si vous avez les autres, c'est une belle pièce... Vous aimeriez que je la traite au laminator, je suppose ?

- Oui, si vous croyez que...

- On peut essayer, ma foi. Venez donc au laboratoire. Mais faites attention, j'ai un tel désordre ! Je ne réponds pas de votre costume.

En riant avec une sorte de malice, il guida Coplan vers un escalier qui descendait à la cave. Il devait tenir à sa crasse, le vieux bougre. On le sentait en plein dans son élément.

Le laboratoire était grand, mais il y régnait une telle pagaille qu'on s'y frayait un chemin avec peine. Partout, des tableaux anciens : certains tombaient littéralement en décomposition. Restaurer ces toiles, c'était un véritable boulot d'artiste.

Coplan, qui avait déjà eu l'occasion de voir un « *laminator* » en Amérique, connaissait l'étrange appareil conçu pour la remise à neuf des vieux manuscrits rongés par l'acide et par les champignons. Le principe de la machine était le suivant : on plaçait la relique dans une étuve, puis on l'enrobait de plusieurs vernis protecteurs dont certains

à l'acétate de cellulose. Après, on recuisait le feuillet dans un four électrique spécial.

Tout en suivant d'un air intéressé la démonstration de Schlink, Francis murmura négligemment :

- A propos, l'affaire des cartes postales, quelle trouvaille, Herr Schlink ! Mon ami Herlig m'a montré cela; je n'ai rien compris à ses explications, mais j'ai trouvé le procédé sensationnel.

Le vieux, avec la candide vanité de son grand âge, montra par un large sourire édenté qu'il était sensible au compliment.

- Oui, dit-il, oui. Je suis très fier de cette petite invention. Notez que c'est d'une simplicité enfantine, mais il fallait y penser.

Il abandonna un moment son travail, examina Francis d'un œil coquin, puis :

- Vous avez également une maîtresse à qui vous devez écrire en cachette ?

- Entre nous, oui, avoua Coplan, vaguement surpris. Et je suis prêt à vous payer largement le secret.

- Non, pas question d'argent. Mais ne dites pas à Herlig que je vous ai expliqué le procédé. Venez...

Il entraîna Francis vers une autre table-labo.

Dans un classeur de bois, il y avait une série de cartes postales représentant des vues de Vienne.

- Regardez bien, dit le vieil artisan.

Il saisit une carte sur laquelle on voyait huit petites images de la ville : la Grande Roue, Schônbrunn, Heldenplatz, etc., avec la mention : « Das Schöne Wien » (La Jolie Vienne) et il la posa à plat devant lui.

- Je prends un peu de coton et je l'imbibe de vernis A. Comme ceci...

Il déboucha un flacon, en versa une goutte sur le tampon de ouate, passa légèrement le tampon sur le côté illustré de la carte.

- Cent vingt secondes pour que le vernis prenne. Deux minutes; pas plus mais pas moins. Ensuite, j'écris... Comme ceci, sans appuyer. Le texte ne doit faire aucun relief apparent.

Il avait pris une allumette et, avec le bout sans souffre, il écrivit quelques mots rigoureusement invisibles.

- Voilà... Maintenant, le vernis B. Même opération : une très légère couche. Une minute de séchage. Et, pour finir, la même chose avec l'enduit de protection C.

Toute l'opération ne dura pas cinq minutes. Il tendit la carte ainsi traitée à Coplan.

- Vous pouvez l'étudier au microscope.

Il rayonnait d'orgueil. Coplan lui rendit la carte en disant :

- Miraculeux... Mais pour lire le...

- Encore plus simple ! triompha le vieillard. Les opérations se font dans le sens contraire.

Il gratta une allumette et promena la flamme pendant quelques secondes le long de la surface glacée. Ensuite, avec une pincée de poudre de craie, il recouvrit l'image.

- Et voilà, exulta-t-il.

Il leva la carte, la tint en l'air du côté de la lampe, de manière à obtenir un reflet rasant de lumière électrique. Les mots qu'il avait écrits : « Ich liebe dich, kleine Marlise, und ich küsse sie » (Je t'aime, petite Marlise, et je t'embrasse) apparurent, parfaitement lisibles.

- Génial! émit Francis qui, dans son for intérieur, ressentait une sacrée colère rétrospective. Absolument génial, Herr Schlink !... Combien vendez-vous le truc ?...

- Je vais vous donner les trois formules. C'est un cadeau. N'importe quel chimiste vous fabriquera les enduits; vous mettez cela dans votre trousse de toilette et le tour est joué, hein ?... Mais gardez le secret, car si les maris trompés tombent sur le pot-aux-roses, ça fera des drames.

Il eut de nouveau son petit rire voltairien. Quel chenapan, ce vieux schnock ! A Paris, les gars du Chiffre allaient faire une drôle de tête, pas de doute !

Manque de chance! Quand Coplan fut de retour à Paris, il eut beau attendre pendant quatre jours, la belle Suzy Corel ne reçut pas la moindre carte postale. On eût dit que les copines de l'Espagnole avaient brusquement cessé de penser à elle.

D'ailleurs, depuis le départ de Herlig pour Cannes, Fernanda s'était entourée de mystère. Elle ne dansait plus à Pigalle, elle ne sortait plus de chez elle. Le jeune Fondane en perdait la santé. Sa surveillance s'était transformée en véritable stationnement sur place.

Coplan décida finalement de tirer cela au clair. Le Vieux se déclara d'accord et désigna pour cette mission Elisabeth Ménadier, une vieille dame qui jouait les figurantes dans le Service.

Vers sept heures du soir, Elisabeth Ménadier, vêtue très modestement, franchissait le porche de l'immeuble de la rue Fontaine et sonnait chez Suzy Corel. La collaboratrice du Vieux portait dans ses bras une ravissante corbeille de roses emballée dans un luxueux papier de soie.

Mais personne ne répondit à son coup de sonnette. Feignant l'embarras, Elisabeth poussa timidement la porte du bar contigu.

- Qu'est-ce que c'est ? fit le barman.

- Des fleurs... Pour Mlle Corel.

- Deuxième étage ! Sonnez à la porte privée.

- Mais... c'est que je viens de sonner : on ne répond pas.

- Appelez le proprio... Premier étage.

Le propriétaire était un énorme bonhomme au teint blafard, aux yeux bouffis.

- Qu'est-ce que c'est ? fit-il, haletant d'avoir descendu de son premier étage.

- Des fleurs pour Mlle Corel. J'ai sonné, mais on ne répond pas.

- Qu'est-ce qu'elle fout, celle-là ? maugréa l'obèse entre ses joues adipeuses. Sa radio marche depuis deux jours sans arrêt. Pour sûr qu'elle est encore au plumard avec un de ses vicieux qu'elle ramène de sa boîte de nuit !... Venez, on va la secouer un brin, la salope.

Les fleurs en avant, Elisabeth suivit l'homme dans l'escalier. Le malheureux pacha soufflait comme une otarie; chaque marche lui demandait un effort colossal et il se halait en s'agrippant de toute sa force à la rampe.

Ils arrivèrent au palier de Fernanda. Le propriétaire frappa du poing contre l'huis. On entendait parler dans l'appartement, mais ce devait être la radio.

Vexé, le propriétaire tira de sa poche son passe-partout et ouvrit carrément la porte.

- Alors? cria-t-il. Debout là-dedans !... Eh, Suzy !... Des roses pour vous !...

C'était bien la radio qui faisait le bruit de voix. Rien ne bougea.

Brusquement inquiet, l'obèse se mit en marche et traversa le studio, entra dans la chambre à coucher, visita la cuisine, poussa la porte de la salle de bains.

- Nom de Dieu de nom de Dieu ! gémit-il, les yeux exorbités... Vite ! La police !

Elisabeth s'éclipsa en vitesse. En passant près de Fondane qui se promenait dans la rue, elle lui chuchota :

- Prévenez le patron tout de suite ! Elle est morte. Dans sa baignoire.

- Merde ! laissa échapper le jeune gars qui partit au galop vers un bistro de la place Pigalle.

En apprenant la nouvelle, le Vieux abandonna son travail sur-le-champ et se fit conduire rue Fontaine dans une des voitures du service.

Le commissaire du 9ème venait justement d'arriver avec un de ses adjoints. Il aperçut le Vieux qui descendait de voiture.

- Bon, souffla-t-il à son adjoint, si j'ai bien compris, ça ne va pas nous fatiguer, cette affaire.

D'un clin d'œil, le Vieux coupa court à toute explication superflue.

- Bonjour, commissaire, dit-il. Je représente le Parquet. Allons-y, c'est au second étage.

L'adjoint resta dans la rue en attendant les agents qui allaient venir pour assurer le service d'ordre.

La mort de Fernanda remontait à plus de trente heures. Malgré une mise en scène astucieuse, le crime ne faisait guère de doute. En l'occurrence, le tueur avait utilisé le système du court-circuit. La danseuse, allongée dans la baignoire, les cheveux flottant sur l'eau claire, était complètement immergée. Sa main droite pendait par-

dessus le bord de la baignoire et, dans ses doigts crispés, elle serrait le manche d'un petit sèche-cheveux de voyage. La main gauche, retombée dans le bain, tenait le fil et la fiche de prise de courant.

Ce genre d'accident, très plausible, n'était pas rare. On pouvait très bien imaginer que la fille, s'étant lavé les cheveux, avait voulu les sécher tout en se prélassant dans sa baignoire. Un court-circuit l'avait électrocutée net.

Le Vieux prévint d'emblée le commissaire :

- Pas d'histoires ! Nous acceptons la thèse de l'accident, commissaire. Je vous rédigerai le texte pour les journalistes. Du reste, la P.J. va s'occuper du constat et de l'enquête avec mon équipe.

- Vous connaissez le coupable ?

- Oui. Mais c'est une affaire complexe et je suis dans l'obligation de mettre mes adversaires en confiance. Vous voyez ce que je veux dire ?

- Entendu ! Du moment que vous prenez ça sous votre bonnet.

Coplan estima superflu d'apparaître en personne sur les lieux du drame. Le Scandinave avait peut-être un poste d'observation dans les parages. Le plus décevant, c'est qu'on ne retrouva pas une seule carte postale chez Fernanda. Ou bien elle les avait détruites au fur et à mesure, ou bien le Scandinave, sa besogne achevée, avait éliminé toutes les traces suspectes. Coplan opta pour cette dernière hypothèse, qui lui fut confirmée quand il sut que le matériel de photographe amateur avait disparu du placard de la cuisine. Le Scandinave avait pensé à emporter les trois vernis spéciaux du procédé Schlink.

Le Vieux résuma d'une manière très objective l'élimination de la danseuse.

- Herlig était au courant et il avait donné son accord au sujet de cette exécution. La preuve : il n'a plus envoyé de cartes depuis son départ de Paris.

- Tant pis, fit Coplan, j'ai découvert trop tard leur système de communication, mais je conclus de tout ceci que mon idée est bonne. Il faut résoudre ce problème par la bande, car Herlig est trop

malin : il nous amusera pendant des semaines et des mois si nous nous accrochons à ses basques. Quant au Scandinave...

- Celui-là, je m'en charge, affirma le Vieux. J'ai déjà ses empreintes digitales, et Hilario Maltena finira par manger le morceau. Ses jambes vont me fournir l'occasion d'un chantage assez répugnant, mais.... œil pour œil, dent pour dent. S'il refuse de parler, il pourra s'acheter un fauteuil roulant; par contre, s'il coopère, je lui ferai faire une chirurgie plastique pour remplacer ses rotules.

- Pas de pitié, renchérit Francis. La petite Réval doit être vengée.

- Elle l'est déjà. Mais... revenons à nos moutons. J'ai reçu votre billet d'avion, le voici. Et voici le reste : passeport avec visa, lettre pour Lindow, tout le fourbi, quoi. Tâchez de faire vite, C'est tout ce que je vous demande.

- Comptez sur moi.

Sur ces mots, Coplan prit congé. A 23 heures, il montait dans l'avion Paris-New York. Lorsqu'il débarqua à New York, il eut l'impression d'avoir changé de planète. Ici, le mois d'août était chaud et sec. Rien de commun avec le ciel froid et pluvieux du triste été occidental.

Sa première visite - quelques heures après son installation au Statler Hôtel, dans la 33° Rue - fut pour Max Lindow, un importateur, fidèle « *ami* » du Vieux. L'aimable Yankee lui remit, en échange de la lettre commerciale rédigée à Paris, un très confortable automatique Walther, calibre 32, agrémenté de quatre chargeurs de réserve.

Ensuite, Coplan sauta dans un taxi et se fit conduire au bureau du Capitaine Spalding. Là, pour obtenir audience, il donna son véritable nom.

Il fut immédiatement introduit dans le bureau de l'officier de la Police Fédérale.

- Hello, Mr. Coplan! s'exclama l'Américain avec une grande cordialité. Comment allez-vous ?

- Bonjour, capitaine, comment allez-vous ?

- J'espère que vous venez me demander un service? dit Spalding.

- Vous ne vous trompez pas, capitaine.

- Asseyez-vous, cher garçon. Si c'est dans les limites de mes pouvoirs, toute mon aide vous est acquise d'avance. Je ne suis pas un ingrat (Voir « Lignes de Force »).

- Il s'agit d'une enquête, capitaine. J'ai besoin d'une série de renseignements très précis sur un ancien habitant de votre ville.

- Expliquez-vous. J'ai naturellement accès aux archives de l'Etat-Civil, mais si votre client a changé de décor, c'est une autre affaire.

- Mon client est mort, capitaine. Du reste, j'ai ici une note très complète qui vous donnera l'essentiel de mon problème.

Coplan déplia quelques feuillets manuscrits et les déposa sur le bureau de Spalding.

Vingt-quatre heures plus tard, tout était réglé. Le capitaine Spalding avait mené ses investigations à une allure record. A vrai dire, les merveilleuses machines trieuses du Service des Archives l'avaient puissamment aidé dans sa tâche. Coplan le remercia et le quitta d'un air souriant. Il déjeuna de fort bon appétit chez Laurent, le restaurant français de la 56ème Rue.

A quatre heures, il se présenta chez le notaire James L. Fulberry dont l'étude se trouvait au septième étage d'un building de la 5ème Avenue. Il y fut reçu par un jeune clerc aux cheveux blondasses qui le fit entrer dans un petit bureau dont il referma avec componction les doubles portes capitonnées.

- Je vous écoute, monsieur, dit-il en prenant place derrière une table d'acajou.

- Voici, commença Coplan en sortant une lettre que le capitaine Spalding lui avait remise. Comme vous le voyez, je procède à une enquête administrative pour le compte de la Police Fédérale. Je désire compulser le dossier de la succession Rudolf Herlig.

- Certainement, acquiesça le clerc, impressionné par l'attitude autoritaire et froide de son interlocuteur.

Il appuya sur un bouton, parla dans le micro de l'interphone. Cinq minutes plus tard, Coplan ouvrait le dossier en question.

Il lut attentivement les actes qui s'y trouvaient, ce qui dura un bon quart d'heure. Après quoi, refermant le dossier, il questionna :

- Vous êtes simplement les intermédiaires légaux, c'est bien cela ?

- Oui, monsieur. C'est M° Fulberry qui a procédé à la liquidation de la succession, conformément aux pièces rassemblées par l'Office de Contentieux Thompson et Beaver.

- Je vous remercie. Veuillez garder le secret le plus total au sujet de ma démarche.

- Je n'y manquerai pas.

L'Office Thompson et Beaver avait ses bureaux dans Brooklyn. Coplan s'y rendit aussitôt. Il fut accueilli par Rob Thompson lui-même. C'était un type plutôt antipathique, le businessman roublard et cauteleux. Rien d'un homme de loi, apparemment. Sa figure ronde et grasse, sa bouche charnue, ses yeux gris, ses cheveux gominés, son sourire surtout - un de ces sourires figés qui font penser au crocodile guettant sa proie - lui donnaient la touche classique du courtier marron. Il aurait été maître-chanteur que Coplan ne s'en serait pas étonné. Dévisageant Coplan, il lui demanda d'un ton prudent et aimable :

- De quoi s'agit-il?

- Vous êtes un des associés de la firme ? questionna Francis, presque glacial.

-Oui, et manager par-dessus le marché. Mon associé ne s'occupe que de courtages.

- C'est donc vous qui avez réglé l'affaire Herlig ?

- L'affaire... comment dites-vous ?

Coplan ne fut pas dupe. La physionomie de Thompson s'était durcie et ses yeux avaient perdu toute gentillesse commerciale.

- Je suis chargé d'une enquête sur la succession Rudolf Herlig. C'est votre firme qui a constitué le dossier. Je suppose que ça doit vous rappeler quelque chose : Herlig ?... Un tel coup de théâtre, voyons !

- Oui, en effet, je me souviens, admit Thompson. Que voulez-vous savoir là-dessus ? Et.. à quel titre ?

Coplan exhiba la lettre de Spalding. Puis, très calme :

- Si mes renseignements sont exacts, Rudolf Herlig est mort dans une masure de Williamsburg. C'était un simple ouvrier tailleur; devenu aveugle vers la fin de sa vie, il a passé quelques années très pénibles avant de mourir... ce fut une réelle surprise quand on apprit que le vieux bonhomme possédait une fortune voisine des 500 000 dollars, constituée par des actions au porteur dont vous aviez la gestion. C'est bien ça ?

- Oui, exactement. Vous avez d'ailleurs pu lire l'histoire dans les journaux. La presse en a fait tout un roman à l'époque.

- Je voudrais voir le dossier.

- Entre nous, grogna l'Américain, l’œil mauvais, je commence à en avoir soupé de cette affaire. Non seulement les journalistes nous ont cassé les pieds pendant des semaines et des semaines, mais c'est au moins la quatrième enquête officielle sur cet héritage !... Laissez-moi votre carte, je vous enverrai les photocopies des pièces du dossier.

Je suis pressé, je voudrais voir les actes originaux tout de suite.

Pas question ! Je n'ai que trois employés en ce moment. Nous sommes en période de vacances, ne l'oubliez pas. Il me faudrait au moins deux heures pour fouiller dans les archives.

Soit ! Puisque vous êtes un homme d'affaires, Mr Thompson, je vais vous mettre un marché en main. Ou bien vous me donnez le nom de la personne pour laquelle vous avez monté cette farce, un bien je vous fais coffrer pour dix ans. Dans le premier cas, je m'engage à ne pas remuer votre fumier : l'aspect financier de la combine ne m'intéresse pas. Vous me donnez un nom, c'est tout.

Je ne comprends pas ce que vous voulez dite.

Eh bien, allez me chercher le dossier. Je vais vous montrer à quel endroit précis vous avez falsifié la vérité. L'acte de naissance que vous avez réclamé à Vienne, j'en possède une copie exacte, moi ! Votre truquage, je l'ai repéré. C'était bien trouvé, je le reconnais. Ce n'était qu'une question de patience : Herlig est un nom assez répandu parmi les 500 000 Allemands de New York, vous deviez finalement trouver celui qui collait avec vos projets. Mais votre Rudolf Herlig n'est pas né en 1877 et il n'était pas le fils de

Otto Herlig. Votre vieux tailleur était complètement étranger à la famille de Hans Herlig. De plus, il n'avait aucun titre en dépôt chez vous : votre liste d'inventaire a été refaite par vous, après coup. Le double qui se trouve aux archives du Comptroller en fournira la preuve pour analyse chimique du papier. Désirez-vous d'autres explications ?

L'homme de loi était gris de rage contenue.

- Votre plaisanterie n'est pas très spirituelle, ricana-t-il. Donnez-moi quarante-huit heures et je vous réduirai vos allégations ridicules à néant.

- Oui, par cinq balles dans mes tripes ? Tout ce que je peux vous donner, c'est trois minutes pour réfléchir... Et méfiez-vous, Thompson, nous avons des gars à la Police Fédérale qui ont fait parler des escrocs plus coriaces que vous. Maintenant, je vous réitère les termes de mon marché : le nom de votre client, c'est tout. Personne ne sera informé, vous ne serez jamais inquiété et la plantureuse commission que vous avez touchée vous restera acquise.

- Chou-Kyo-Lin, articula l'Américain. L'armateur japonais qui a ses bureaux à Furman Docks.

Coplan hocha la tête.

- Vous avez bien fait de parler, Thompson.

Vous vous en tirez à bon compte, croyez-moi ! Et, comme promis, ceci n'aura aucune suite désagréable pour vous. Permettez?

Coplan décrocha le téléphone et fit le numéro du capitaine Spalding.

CHAPITRE XI

Les Furman Docks, au nord-ouest de Brooklyn, en face de la pointe de Manhattan, constituent une partie importante des gigantesques installations portuaires de New York. Entre le coude d'East River et le Buttermilk Channel, on ne compte pas moins de trente vastes débarcadères avec double quai d'amarrage.

Inutile de dire qu'il y règne une activité intense, bruyante et haute en couleur. Le trafic s'y poursuit jour et nuit, sans interruption.

La société Chou-Kyo-Lin avait ses entrepôts entre la Compagnie Royale Néerlandaise et les bureaux de la firme Moore-McCormack.

Après une série de tours et de détours le long des quais, Coplan trouva finalement la bonne porte. Mais il fut encore obligé d'attendre plus d'une demi-heure avant d'être introduit dans le bureau du grand patron, Mr. Chou-Kyo-Lin en personne qui siégeait au second étage du bâtiment.

C'était un Japonais âgé d'environ soixante ans. Vêtu à l'européenne, lunettes à monture d'or, cheveux poivre et sel, il avait une distinction indéniable. Comme la plupart des hommes d'affaires de sa race, il était installé sans aucun confort; son bureau était petit, sombre, meublé seulement d'une table, de trois chaises et d'un classeur métallique qui occupait tout un mur. Au fond de la pièce, une fenêtre prenait jour directement sur le fleuve. De son perchoir, l'armateur pouvait suivre le mouvement des cargos et des remorqueurs dans le chenal.

- Monsieur Stern ? murmura-t-il en esquissant une petite courbette. Coplan fit de même et dit :

- Enchanté de vous rencontrer, Mr. Chou-K yo-Lin.

A travers les lunettes, les yeux noirs et bridés de l'Oriental scrutaient, impassibles et indéchiffrables, la physionomie de Coplan, alias Hendel Stern, journaliste à Québec.

Après un bref silence, le Japonais reprit :

- Vous avez mentionné sur votre carte le nom d'une certaine personne qui réside en Europe.

- Oui, Hilario Maltena. Un réfugié politique espagnol que j'ai rencontré à Paris. C'est lui qui m'a envoyé ici.

- Je ne connais pas cette personne, mentit Mr. Chou sans se donner la peine de camoufler son mensonge avec un minimum de soin. Mais qu'importe. De quoi voulez-vous m'entretenir ?

« *Blagueur ! pensa Coplan. C'est à cause du nom de Maltena que tu daignes me recevoir. Les inconnus ne doivent pas franchir aisément la porte de ce bureau*. »

- Voilà, commença Francis en soutenant sans broncher le regard insistant de son interlocuteur, je suis un grand ami très intime de Hilario Maltena et un ami plus intime encore de sa compatriote Fernanda Benicardo. Des événements assez récents ont fait naître un malentendu très grave au sein de notre groupe. A la suite de ce conflit, Maltena est tombé aux mains de nos adversaires et Fernanda s'est suicidée.

- Prenez donc la peine de vous asseoir, murmura le Japonais en désignant une des chaises.

Il alla lui-même reprendre sa place derrière sa table de travail. Il s'y accouda et posa tranquillement son regard sombre sur Coplan. Ce dernier continua :

- Mr. Chou, j'espère que vous comprendrez la signification réelle de ma démarche. Avant de poursuivre ma mission au service de Hans Herlig, je veux savoir POUR QUI je travaille et, en vérité, quelle Cause je sers.

Avec une franchise inattendue, Chou-Kyo-Lin répondit :

- D'une manière générale, la curiosité n'est guère admise, je crois, dans votre honorable profession ? Cependant, votre question, considérée sous un certain angle, est peut-être légitime. Je m'étonne que vos associés n'aient pas estimé utile de vous informer... La cause que vous servez, Mr. Stern, est la cause de la Paix.

- La paix japonaise, je suppose?

- Non, la Paix tout court, la paix universelle si vous préférez. Vous êtes un idéaliste, Mr. Stern ?

- Oui. Et je ne puis travailler qu'en plein accord avec ma conscience. Hans Herlig, comme son passé le prouve, a toujours servi l'Allemagne avant de servir la paix. Cela m'inquiète, je vous l'avoue franchement. D'autre part, qui me garantit, puisque c'est vous qui financez le réseau, que vous ne songez pas vous-même à restaurer l'axe Tokyo-Berlin de glorieuse mémoire ?... De quel bord êtes-vous, en fait ?

Le Japonais daigna sourire, ce qui creusa deux fossettes dans son visage grassouillet.

- En somme, c'est une enquête, Mr. Stern ?... J'espère que vous ne désirez pas perquisitionner dans mon bureau ?

Coplan ne broncha pas. Mr. Chou, haussant faiblement les épaules, murmura :

- Trêve de plaisanterie. Je suis un industriel et la pratique des affaires m'a enseigné une grande vérité, Mr. Stern. Quand je désire me faire couper les cheveux, je m'adresse à un coiffeur. Quand j'ai besoin d'une paire de chaussures, je m'adresse à un chausseur. Quand j'ai besoin de renseignements, je m'adresse à quelqu'un qui connaît son métier. Herlig, je ne crois pas vous l'apprendre, est un des premiers spécialistes du monde dans son domaine. Qu'il soit resté pro-Nazi, quelle importance ?

- Pardon ! Les idées politiques d'un agent sont, au contraire, d'une importance déterminante, riposta Coplan. Et il me plairait de connaître votre position, Mr. Chou.

Le Japonais hocha la tête d'un air grave et méditatif.

- Voyez-vous, Mr. Stern, prononça-t-il enfin d'une voix suave où perçait cependant une vague amertume, nous autres, Japonais, nous avons payé très cher certaines lacunes de notre administration nationale. Nous avons manqué d'informateurs et d'informations. C'est pour combler cette grave lacune que j'ai constitué, avec d'autres puissants industriels de mon pays, un fond secret destiné à alimenter... des collaborateurs comme vous. En y mettant le prix et la patience, on peut se tenir au courant de bien des choses. Et cela, malgré les rideaux de fer et les écrans policiers qui protègent les secrets atomiques, les secrets militaires, les traités d'alliance et les fabrications d'armements de guerre. N'oubliez pas que nous sommes les seuls, nous autres Japonais, à savoir ce que représente effectivement une bombe atomique lâchée sur la planète.

Les muscles de sa mâchoire tressaillaient. Il ajouta :

- Pour mon peuple, une expérience atomique n'est pas une simple information de presse. Nous avons été les cobayes des deux premières bombes : une atrocité de ce genre ne doit plus se reproduire. Je pense que vous me comprenez ?

- Oui, je vous comprends parfaitement...

Bref, pour nous résumer, Herlig rassemble pour vous le maximum d'informations se rapportant au potentiel de guerre de tous les pays ?

- Exactement.

- Et... où en sommes-nous ? Sur le plan concret, j'entends.

Les fossettes de Mr. Chou se creusèrent de nouveau.

- Nous sommes en mesure de nous déclarer satisfaits, extrêmement satisfaits. J'ai là, dans mes dossiers, les résultats techniques des expériences russes de ce printemps. J'ai également les conclusions de l'Opération Westend, les grandes manœuvres atomiques alliées; j'ai, en outre, les plans du nouveau masque mis au point par les spécialistes du Pentagone. Il s'agit, vous devez le savoir, du seul masque protecteur assurant les gens contre l'éclair atomique, contre les poussières radioactives, les gaz chimiques, le phosphore et les armes bactériologiques.

- Voilà ce qu'on peut appeler une récolte fructueuse, émit Coplan, assez impressionné.

- Sans conteste, reconnut l'Asiatique. Il y a toutefois un gros ennui...

Il se leva, s'approcha du classeur métallique placé contre le mur à sa droite, ouvrit un des casiers, en retira un dossier, puis un paquet emballé dans un journal. Il déposa le paquet et le dossier sur sa table; ensuite, ayant refermé le dossier, il se rassit.

- Voyons, grommela-t-il.

Il prononça alors, pour lui-même, une série de mots en japonais, auxquels Francis ne comprit rien. Enfin, levant la tête, il ôta ses lunettes, les essuya lentement avec une pochette de soie, les remit et prononça à mi-voix :

- Le gros ennui, Mr. Stern, c'est vous. Je ne comprends pas comment vous avez pu remonter la filière jusqu'à moi... et cela va remettre toute mon organisation en question, hélas !

- Comme je vous l'ai expliqué, je...

- Non! trancha Mr. Chou, très sec soudain. Ne parlez pas inutilement. L'accord de base, le socle sur lequel repose tout mon édifice, c'est que quiconque, dans le Service, prononcerait le nom de Hans Herlig, rendrait par là même son propre arrêt de mort. Je me

vois contraint de vous dire que vous ne sortirez pas vivant de ce bureau, Mr. Stern.

Francis, souriant, sortit son Walther 32 et le braqua en silence sur la poitrine du Japonais.

- Il y a au moins un quart d'heure que j'attendais cela, très honorable Mr. Chou-Kyo-Lin. Rien qu'à votre franchise et à l'abondance de vos révélations, j'avais déjà compris que, dans votre for intérieur, vous me considériez comme un homme mort... Levez-vous, Mr. Chou. Et les bras en l'air... Oui, parfait.

Coplan fit une brusque volte-face. Trois petits Japonais, souples comme des anguilles, venaient de se faufiler dans la petite pièce. Avec une promptitude d'acrobates, ils se jetèrent sur Coplan et le paralysèrent en moins de deux, avec une fermeté impitoyable.

Chou-Kyo-Lin, calme et sérieux, ouvrit le journal qui enveloppait le paquet qu'il avait posé sur la table. C'était une grenade américaine.

Il donna quelques ordres à ses acolytes, prit la grenade et la glissa dans la poche de Coplan. Puis, d'un geste, il ordonna à ses trois compatriotes d'emmener Coplan.

CHAPITRE XII

L'étape suivante, Coplan se la représenta sans peine. Un des remorqueurs de la société Chou-KyoLin allait cingler vers le large, et là, dûment lesté de plomb, Mr. Stern allait terminer sa carrière en coulant à pic. La grenade, pourvue d'un détonateur à retardement, réduirait en miettes le cadavre dont les squales pourraient se régaler.

Le point à éclaircir, dans cette histoire, c'était de savoir par quel procédé le Japonais assurait d'une façon si discrète - mais combien efficace - sa sécurité personnelle ? Ses trois tueurs s'étaient amenés comme par magie, et au moment voulu.

La formule de Mr. Chou méritait d'être connue.

Coplan examinait mentalement ce problème, tout en observant à la dérobée les alentours. On lui avait ramené les deux bras dans le dos : un cabriolet, maintenu par la poigne nerveuse de l'un des trois Jaunes, lui garrotait sans ménagement les poignets. Cependant, toute l'opération se déroulait avec une sorte de calme assez saisissant. Guidé par celui qui l'avait entravé, Francis longea un couloir, déboucha sur un palier puis descendit un escalier de bois suffisamment large pour laisser passer deux hommes de front. Les deux autres domestiques de Mr. Chou suivaient de près, un revolver dans la main, mais sans ostentation.

Tenter quelque chose, c'eût été de la folie.

D'ailleurs... Au moment où Francis et le trio sortaient du bâtiment par une petite porte secondaire donnant directement sur le débarcadère, il y eut une brusque mêlée. Une demi-douzaine de dockers qui flânaient par là s'étaient subitement rassemblés pour tomber en force sur les Japonais.

Ceux-ci, proprement ceinturés par les dockers athlétiques, n'eurent même pas le loisir de tirer un coup de feu. L'attaque les avait pris au dépourvu, et, alors qu'ils se croyaient bien peinards, ils avaient été matés en un tournemain.

- L'affaire est entendue, mes gaillards ! ricana l'un des policiers déguisés en débardeurs. Flagrant délit ! On va vous arranger ça.

Coplan, débarrassé de la corde de nylon qui lui avait entaillé la peau des poignets, ramassa l'automatique que l'un des Japs avait dû laisser choir.

- En avant, mes agneaux, dit-il en dégageant la sûreté de l'arme et en pointant le canon vers le premier de ses gardiens. Pas de fantaisies, surtout !

Le Jap eut un furtif regard vers le haut du bâtiment de la Société Chou-Kyo-Lin.

Comme un trait de foudre, Francis réalisa le danger. Il leva les yeux, pointa son revolver vers le haut et tira quatre balles, coup sur coup, vers la silhouette qui se dressait à la fenêtre, au second étage.

- Attention! hurla-t-il épouvanté. Sauve qui peut !

Comme un fou, il se rua vers la droite et plongea derrière un camion de 12 tonnes stationné là le long du quai. Il heurta

brutalement le ciment, mais il n'eut pas le temps d'y penser. Il se cacha la figure dans son avant-bras. L'explosion de la grenade fit voler en mille morceaux toutes les vitres de l'entrepôt. Les trois prisonniers japonais et deux des hommes de la police furent projetés au sol, déchiquetés.

Coplan jeta un rapide coup d'œil vers la fenêtre.

- Ouf ! maugréa-t-il. Je ne l'avais pas raté, mais la grenade était déjà partie.

Là-haut, sur le rebord de la fenêtre, Chou-KyoLin s'était ratatiné comme une marionnette, plié en deux, les bras pendants au-dehors et la tête fracassée par les balles de Francis.

Alertés par la déflagration, les autres policiers qui montaient la garde du côté de la façade principale du bâtiment s'amenèrent en courant, la mitraillette en batterie.

Le capitaine Spalding apparut à son tour. Coplan se remit debout.

- Là-haut, capitaine ! cria-t-il en montrant de la main le cadavre de Mr. Chou. C'est le salaud qui a jeté une grenade. J'ai tiré un centième de seconde trop tard !

L'officier de la Police Fédérale considérait d'un œil consterné ses deux hommes massacrés par l'explosion.

- Grekson ! Ambulance ! commanda-t-il sèchement à l'un de ses lieutenants.

Coplan se lança au pas de course vers l'escalier par où il était descendu. L'automatique braqué, il était résolu à éliminer tout obstacle. Mais il ne rencontra personne. Cet escalier devait être réservé aux manœuvres privées du patron.

Arrivé au second étage, il fonça vers la porte du petit bureau directorial. Puis, sans s'occuper du mort qui gisait en travers de la fenêtre et saignait comme un porc, il ouvrit le casier qui l'intéressait, rafla une série de dossiers, arracha les documents qui s'y trouvaient, les glissa entre sa peau et sa chemise, dans la ceinture de son pantalon, remit les dossiers en place et referma le casier.

- Il est foutu ? maugréa Spalding en faisant irruption dans la pièce.

- Ça m'en a tout l'air, dit Coplan en ouvrant les autres casiers. Et il ajouta, pour expliquer son attitude insolite :

- Ce salopard cachait des grenades dans tous les coins de son bureau !

Le plus drôle, c'est que c'était vrai. Trois autres casiers contenaient des grenades emballées dans du papier journal.

- Et regardez ceci, capitaine, dit encore Francis en extirpant de sa poche la grenade qu'on y avait mise. L'honorable Monsieur Chou avait même eu la gentillesse de m'en offrir une pour mes besoins personnels ! Il était vraiment chou, c'est le cas de le dire !

Spalding promena un regard circulaire, puis :

- Venez, Coplan, grommela-t-il, soucieux. Je vais consigner cette pièce et mettre un homme de garde. J'ai agi de ma propre initiative et non pas pour vous rendre service, bien compris ? Vous n'avez joué qu'un rôle de simple indicateur. Cette histoire va faire du pétard en haut lieu, ça me paraît sûr et certain.

- Et Thompson ?

- Il est surveillé dans son bureau par deux de mes hommes. Je suppose donc que je peux lui rendre sa liberté, maintenant ?

- Oui. Limitons les dégâts. Un scandale dans l'affaire de l'héritage Herlig flanquerait tout mon travail par terre. La presse, les agences d'information... Je serais pris de vitesse.

- Écoutez, allez-vous-en ! Je vous téléphonerai demain au Statler si j'ai besoin de votre témoignage officiel.

- Bon !

Avant de quitter le bâtiment, Francis grimpa à l'étage au-dessus, examina les lieux et prit encore quelques notes intéressantes.

Heureusement, tout se passa très bien pour le capitaine Spalding. Quand les chefs de la Police Fédérale apprirent qu'on avait neutralisé un Japonais qui se livrait à des activités subversives sur le territoire des États-Unis, ils estimèrent que ça valait bien deux morts en service commandé.

La version de Spalding - où les faits avaient subi quelques légères retouches - fut officiellement acceptée.

Au téléphone, le capitaine dit à Francis :

- Le G 2 a repris l'affaire. Ils ont commencé ce matin les fouilles chez Chou-Kyo-Lin. Ce sacré jap avait une véritable centrale-radio dans sa boutique ! Ce qui me fait râler, c'est qu'un de ses complices a tout de même eu le temps de faucher des documents importants.

- Ces bougres de Jaunes ! bougonna Francis. Ils sont d'une habileté déconcertante... En tout cas, merci, capitaine ! Vous m'avez rendu au centuple le service pour lequel vous étiez mon débiteur. Si vous venez à Paris, faites-moi signe. Nous boirons le champagne, hein ?

- Oh, volontiers ! Avec les petites femmes qui dansent le french-cancan ! « *Very exciting* » !

- Je vous en promets une pour chaque genou, capitaine ! Au revoir !

Dans sa chambre d'hôtel, Francis passa toute sa nuit à recopier en code les documents récoltés chez Mr. Chou. Ces papiers constituaient une petite mine d'or : en Europe, des tas de personnes distinguées allaient la sentir passer. Bien à l'abri dans son bureau, le Japonais s'était même payé le luxe de tenir en clair les archives et la comptabilité de son réseau mondial. Tout était là : les chefs de cellule, les chefs de secteur, les relais, les transmissions, les renseignements classés par rubrique.

Excellent travail, au reste ! Hans Herlig était bien le chef des opérations dans tout le secteur occidental. En France, le chef de réseau s'appelait Anders Ericsson. Ce ne pouvait être que le Scandinave qui avait torturé Nicole.

Dans la section France, le nom de Marcel Vallois avait été barré. Celui de Fernanda Benicardo aussi. Dans la section Belgique, le nom de Pierre Gelders était suivi d'un point d'interrogation. Ce qui fit sourire Francis. En Hollande, il y avait un certain Frantz Beukeling,

de La Haye; en Grande-Bretagne, le chef des opérations s'appelait Henry Yalden...

Passionnant, tout cela ! Mais la transcription des notes dura jusqu'à cinq heures et demie du matin. Finalement, les textes ayant pris l'aspect inoffensif d'une série d'observations de voyage, genre reportage à l'état condensé, Coplan brûla les originaux et les balança dans les W.-C.

« *Marrant,* pensa-t-il*, les grands secrets de ce monde finissent tous là* ! »

Le surlendemain soir, à onze heures, il débarquait à Orly. Le Vieux, prévenu, l'attendait au bureau en bâillant de fatigue devant ses dossiers.

Les nouvelles que Francis lui apportait le ranimèrent subitement.

- Oui, Anders Ericsson, c'est bien cela ! confirma-t-il au sujet du Scandinave. Il a travaillé autrefois pour les Anglais à Lisbonne. Ses empreintes ont fini par nous conduire à son dossier. Pas grand-chose à signaler sur lui. C'est un professionnel, c'est tout ce qu'on sait.

- Maltena n'a pas encore parlé ?

- Non... Il navigue toujours dans la zone des 39° de fièvre. Je le soupçonne de s'agiter exprès pour claquer. Je l'ai placé sous surveillance double.

- Et les fouilles à la rue Saint-Maur ?

- Zéro.

Coplan se frotta le menton d'un air songeur.

- Je suis cependant convaincu qu'ils ont un relais-radio. Le Japonais de New York était déjà au courant de la mort de Fernanda.

- On se téléphone ces choses-là, mon cher ami, rétorqua le Vieux.

- Oui, peut-être. Mais Chou-Kyo-Lin avait néanmoins un récepteur dernier modèle chez lui, dans la pièce située juste au-dessus de son bureau. Il était bien équipé à tous points de vue d'ailleurs : en levant la jambe pour toucher le bord intérieur de sa

table avec sa cuisse, il mettait en marche un émetteur que ses tueurs écoutaient à l'étage au-dessus. Quelques mots glissés dans la conversation suffisaient pour convoquer les complices qui entraient en douce.

- Les Orientaux ont toujours affectionné ce genre de combines. Quels sont vos projets maintenant ?

- Il me faudra deux équipes pour un déplacement important. Je dois être à Bruxelles après-demain.

- Bien, vous aurez cela.

- Il me faudra également des voitures du service, avec équipement spécial.

- Et un détachement de C.R.S., tant que vous y êtes !

- Pourquoi pas ?

- Nous verrons cela demain. Je vais jeter un coup d'œil sur vos notes de voyage.

Un sourire amical se dessina sur les traits fatigués du patron.

- Allez-vous reposer, Coplan, dit-il. Et soyez prudent. Le torchon brûle dans le camp ennemi, ce qui ne manquera pas de rendre la lutte plus féroce. Je ne suis pas encore tout à fait sûr que je vous laisserai aller à Bruxelles.

- Vous êtes un vrai père pour moi, ironisa doucement Francis en se dirigeant vers la porte. Il esquissa un petit salut de la main et sortit.

Deux jours plus tard, à Bruxelles, un monsieur d'une cinquantaine d'années, assez corpulent, vêtu d'un costume clair et coiffé d'un feutre à larges bords, pénétrait dans la salle de gymnastique du professeur Pierre Gelders.

Un jeune moniteur en pantalon blanc et gilet de corps alla au devant du visiteur.

- Monsieur ? s'enquit-il.

- Je voudrais m'inscrire pour une série de leçons individuelles, dit le quinquagénaire aux cheveux grisonnants. Mon médecin me recommande quelques exercices respiratoires.

- Certainement, monsieur. Voulez-vous venir au bureau ? Le professeur est au vestiaire, mais il va arriver dans quelques minutes.

CHAPITRE XIII

Déjà en tenue de ville et visiblement prêt à quitter la salle pour rentrer chez lui, Pierre Gelders tint néanmoins à s'occuper lui-même du nouveau client qui se présentait.

Il examina d'un bref regard le nouveau venu, puis, avec une amabilité de commande :

- Je crois que c'est la première fois que nous avons l'honneur et le plaisir de vous accueillir ici ?

- En effet, répondit le quinquagénaire, je ne suis guère sportif et il a fallu toute l'insistance de mon médecin pour me décider.

Gelders, important, prit place derrière sa table et ouvrit son fichier. Sortant un carton vierge, il décapuchonna son stylo et demanda

- Avez-vous une ordonnance médicale ?

- Oui, la voici.

Gelders prit le feuillet qu'on lui tendait et se mit à le lire. Ses yeux s'écarquillèrent. Il leva brusquement la tête, dévisagea d'un air ahuri son client. Puis, sans un mot, il se remit à lire l'ordonnance médicale ainsi conçue :

« *Excusez ce petit test, mon cher Gelders. Il est important que je sache si mon déguisement est efficace ou non... Vous avez devant vous Jean Carpin. J'ai pensé qu'une certaine prudence s'imposait en la circonstance. Ce n'est pas Fernanda qui viendra au rendez-vous fixé par Hans Herlig. Fernanda a été liquidée par ses amis : elle était grillée. Sauf erreur, Herlig passera lui-même chercher votre réponse définitive; et ceci nous oblige à prendre nos dispositions. Pouvez-vous me consacrer un quart d'heure? J'aimerais vous parler seul à seul et dans un lieu sûr. Tout de suite, si possible*. »

Ayant consulté sa montre-bracelet, Gelders resta un moment pensif, puis, rendant l'ordonnance à Coplan, il lui dit :

- En principe, nous fermons à sept heures. Mais comme c'est votre première visite, je vais vous faire faire quelques exercices. Les moniteurs s'en vont, nous serons donc tout à fait tranquilles.

Il se leva.

- Veuillez m'excuser un instant, je vais me remettre en tenue.

Une vingtaine de minutes plus tard, les moniteurs et les derniers clients ayant quitté la salle, Gelders, en tenue de gymnaste, entraîna Coplan dans un des box situés au fond du bâtiment.

- Voilà, dit-il, nous pouvons parler en toute sécurité. Vous avez l'impression que je suis surveillé, n'est-ce pas ?

- Je l'ignore, dit Francis. Mes hommes sont en place, ici et autour de votre domicile privé. Nous n'avons rien remarqué jusqu'à présent, mais on peut prévoir que Herlig ne viendra pas sans prendre certaines précautions. Il sait trop bien lui-même comment on monte un traquenard. Avez-vous reçu de ses nouvelles ?

- Rien. Mais je n'en attendais pas. Vous savez aussi bien que moi que la ponctualité est une règle stricte dans ce domaine. Herlig a dit qu'il ferait prendre ma réponse le 25, il n'agira ni avant ni après.

- Le 25, c'est demain, enchaîna Coplan. La rencontre aura lieu chez vous, j'imagine ?

- Oui. Normalement, Fernanda devait venir dîner chez moi à 21 h 30 très précises.

- Bon. Il faut donc que nous soyons sur place avant cela et que tout soit parfaitement réglé.

Une ombre vint obscurcir le front têtu du Flamand.

- Vous n'avez tout de même pas l'intention de déclencher une bagarre dans mon appartement ? maugréa-t-il à mi-voix.

- Soyez sans crainte. Votre visiteur ne se doutera de rien et s'en ira en toute sécurité. J'ai reçu des instructions très sévères. Je n'ai pas le droit d'agir ouvertement contre Herlig aussi longtemps qu'il se trouve en territoire belge. Nous sommes un peu en froid pour le moment avec nos collègues d'ici et mes chefs ne veulent à aucun prix créer un incident.

Gelders ne put réprimer un soupir de soulagement.

- J'aime mieux ça, vous savez, dit-il en hochant la tête. Qu'est-ce que vous comptez faire exactement?

- Placer des micros. C'est indispensable.

- Mais...

- Écoutez, mon vieux, coupa Francis, pour vous comme pour nous, votre conversation doit être enregistrée. Si la Sûreté Nationale de votre pays vous tombe dessus par la suite et vous inculpe d'intelligence avec une puissance étrangère parce que vous receviez chez vous des gens comme Hans Herlig, mon témoignage et mes enregistrements vous blanchiront ipso facto. De plus, quand Herlig sera revenu en France, nous aurons des preuves irréfutables de ses activités illégales.

- Oué, je comprends, admit Gelders. Quand voulez-vous placer vos micros ?

- Ce soir. Et deux de mes agents passeront la nuit chez vous. Comme ça, demain, jour fatidique, ils n'auront pas à se promener dans vos parages.

- D'accord. Je serai chez moi vers dix heures. Je mange toujours au restaurant, le soir. Je suis célibataire et je fais seulement un peu de cuisine quand j'ai des invités.

- Quand vous rentrerez du restaurant, nous serons près de votre maison. Nous ne nous montrerons que si tout va bien, d'accord?

- Entendu.

La montre de Coplan marquait 21 h 33 minutes quand le coup de sonnette vibra dans le microphone.

- Le voilà, souffla Fondane, les yeux luisant d'excitation.

Coplan acquiesça d'un simple mouvement de tête. Dans le micro, on entendit le crissement du journal que Gelders repliait, puis son pas dont le bruit décrût peu à peu. Le Belge avait quitté son appartement pour descendre et ouvrir la porte au visiteur.

Coplan et Fondane, installés dans la cave à charbon de Gelders, restèrent immobiles. Coplan actionna alors la manette d'enregistrement du magnétophone.

Après deux minutes de silence, les pas de deux hommes furent transmis par le micro. Et, une fois la porte refermée, le dialogue

commença. C'est le Flamand, dont l'accent lourd était très caractéristique, qui ouvrit le feu.

- Qui êtes-vous ?

- Fernanda est morte à la suite d'un accident stupide. Je la remplace provisoirement. Appelez-moi Erkel.

- Je ne sais pas de quoi vous parlez. Vous avez dû vous tromper d'adresse, cher monsieur.

- Je comprends votre méfiance, Gelders. Mais vous n'avez rien à craindre. Ceci n'est pas un piège. Des événements imprévus nous ont contraints à changer quelque peu nos plans primitifs. C'est par prudence que l'ami de Fernanda ne vous a pas prévenu.

- Je regrette, monsieur, mais...

- Oh, ça va ! Si vous croyez que j'ai fait ce voyage Paris-Bruxelles pour m'amuser ! Tenez, voilà le message de notre ami. Moi, ce n'est pas mon secteur ici. Quand nous aurons réorganisé le travail et remplacé les disparus, je ne m'occuperai plus de vous, je vous le promets. En attendant, à la guerre comme à la guerre : je fais la liaison et je viens chercher une réponse. Alors ?

Dans la demi-lumière de la cave - où brillait seule une petite ampoule bleutée - le jeune Fondane scrutait avec avidité les yeux de Coplan comme s'il espérait y lire la réponse aux questions qu'il se posait. Mais Francis, très calme, ne faisait pas attention à son collègue; ce qui le captivait, c'était la conversation, là-haut.

Il avait identifié sans peine la voix et l'intonation posée de Anders Ericsson, le Suédois, chef du « Secteur France » dans le réseau de Herlig. Ce dernier, toujours soucieux de ne pas assumer le moindre rôle positif dans les opérations, avait eu l'idée de déléguer le Scandinave auprès du Belge.

En ce moment, la bande magnétique n'enregistrait rien... sinon un long silence. Enfin, la voix du Flamand reprit :

- Ma réponse, vous la devinez : je suis prêt à marcher à fond avec vous. Et, à vrai dire, ça me plaît assez de reprendre du service.

- Nous sommes tous comme ça. Une fois qu'on a mis le doigt dans l'engrenage, on y passe tout entier et ça dure jusqu'à la fin. Haldo n'aura sans doute aucune peine à reconstituer une organisation.

- Il y a pourtant deux petites conditions au sujet desquelles nous devons nous mettre d'accord, monsieur Erkel. Premièrement, il est bien entendu que mon engagement prendra fin automatiquement si une guerre venait à éclater. Je me refuse à toute activité autre que celle du temps de paix. Je ne suis pas un traître, vous saisissez la nuance ?

- Oui, cette condition ne change d'ailleurs rien à notre travail.

- Indépendamment de cela, j'estime que les honoraires sont insuffisants. Je vais être obligé de mener une vie plus mondaine, je me ferai inviter aux parties de chasse chez certains de mes clients, bref, j'aurai des frais énormes.

Court silence. Coplan souriait. Ce Gelders n'était pas sot; son attitude était évidemment la meilleure manière d'inspirer confiance au Scandinave.

- En fait, dit Ericsson, je ne suis pas qualifié pour négocier avec vous le tarif de vos prestations, Gelders. Mais qu'importe ! Si nous doublons les prix, est-ce que ça vous va ?

- D'accord... Votre ami m'a parlé d'un émetteur-récepteur. Vous me l'apportez quand ?

- Rien ne presse ! Le réseau Belgique est à peine esquissé. Haldo vous fera parvenir ses instructions incessamment. Notre ami s'appelle Haldo, comme moi je m'appelle Erkel. Quant à vous, gravez ceci dans votre mémoire : désormais, vous êtes GALIA... G.A.L.I.A... Cinq lettres, comme Haldo et Erkel... Voici les codes, et voici trois flacons dont je vais vous expliquer l'usage.

A partir de ce moment-là, l'entretien se transforma en un bref échange de monosyllabes. Le Suédois devait être en train de montrer à Gelders le procédé d'écriture invisible, ainsi que le système de déchiffrement des messages de Herlig.

Trois quarts d'heure s'écoulèrent.

- Haldo sera à Paris dans trois jours. Vous recevrez alors votre première carte : une vue de Notre-Dame. Lisez le texte, brûlez ensuite. Ne laissez jamais traîner un message révélé, bien compris ?

- Vous me prenez pour un débutant ?

- Deux précautions valent toujours mieux qu'une !... Enfin, dernier repère en cas de guet-apens : quiconque, dans le Service, prononce

le nom réel d'un agent se condamne à mort irrévocablement. Comme ça, en cas de visite truquée, vous savez de quoi il s'agit et... pas d'hésitation, hein ?

- Très bien. C'est une excellente formule. Avez-vous dîné, mon cher Erkel ?

- Oui, merci. Je n'ai du reste pas beaucoup de temps. Je reprends le train à onze heures, ce soir même.

- Dans ce cas...

Coplan décrocha le combiné du téléphone portatif posé à ses pieds. Tout bas, les lèvres contre l'appareil, il prononça très distinctement

- Le visiteur va bientôt s'en aller. Arrangez-vous pour ne pas le perdre de vue. Seulement, faites gaffe ! C'est un professionnel et il est subtil. Nous savons qu'il prend un train dans cinquante minutes. Probablement le train de Paris. Ne le loupez pas.

- On fera de son mieux, répondit une voix sourde.

CHAPITRE XIV

Ericsson marchait dans la nuit d'un pas calme et régulier. Rien, dans son attitude, ne trahissait le caractère suspect de sa personnalité ni la nature clandestine de son activité. Les épaules légèrement voûtées, nu-tête, les mains enfoncées dans les poches de son imperméable, il était un promeneur anonyme parmi les rares noctambules qui hantaient la triste soirée de ce mois d'août lamentable. Un souffle humide traversait l'air. La pluie de l'après-midi avait laissé des flaques qui, par endroits, accrochaient les reflets de lumière des lampadaires électriques.

Le taxi de Coplan dépassa Ericsson. Pas de danger que le Scandinave puisse reconnaître l'ami de Nicole Réval dans ce quinquagénaire aux cheveux gris ! D'ailleurs, Francis ne montra pas le bout du nez : son passage faisait simplement partie de la filature. Le Vieux, qui avait interdit toute corrida en territoire belge, avait, par compensation, accordé à Coplan la collaboration de deux équipes

mobiles au grand complet. Douze gars pour un seul rendez-vous ! Plus Fondane et Francis lui-même, ça faisait quatorze ! Les trois voitures spéciales du Service avaient été planquées dans un garage proche de la gare du Midi.

Ericsson prit un billet au guichet des lignes internationales, passa sur les quais d'embarquement.

Là, il y eut un flottement momentané parmi les hommes de Coplan : Ericsson ne se dirigeait pas vers le train de Paris.

Mais tout rentra bientôt dans l'ordre. Malgré sa prudence, le Scandinave ne s'aperçut pas qu'il était suivi.

Il monta dans le train de Lille, traversa le wagon de bout en bout et s'arrêta à l'extrémité du couloir, les yeux aux aguets. Quiconque se serait lancé sur ses talons n'aurait pas manqué de se faire repérer sur-le-champ.

Coplan se félicita des instructions rigoureuses qu'il avait données. Personne n'était monté derrière le voyageur solitaire. Seulement, sur le quai, deux prêtres bavardaient et faisaient les cent pas en attendant le départ du train.

- Nous n'avons pas besoin de nous précipiter, dit Coplan à Fondane. Même s'il change de train à l'ultime seconde, nous saurons où il est !

Ericsson, contre toute attente, resta dans le train de Lille ! Les deux prêtres montèrent dans un wagon de tête; quelques retardataires sautèrent sur le marchepied du wagon de queue au moment où le convoi s'ébranlait.

Accoudé à une des fenêtres du couloir, Ericsson avait surveillé jusqu'à la dernière seconde le quai illuminé. N'ayant remarqué aucune figure connue, il se redressa, alluma une cigarette et chercha une place dans un compartiment a fumeurs.

Réunis dans un des compartiments du wagon postal, Coplan et ses hommes firent le point.

- Les trois voitures ont mis le cap sur Tournai, expliqua-t-il. Si notre homme ne change pas de train, l'un de vous descendra et rejoindra Lille en bagnole; rendez-vous à la gare. Si c'est une manœuvre de diversion, nous aviserons au moment opportun. Maintenant, que Louvier prenne contact avec le collègue de la

Sûreté : je suis assez curieux de savoir sous quel nom Ericsson se déplace.

Le contrôle des passeports eut lieu entre Blandain et Tressin, tandis que le train fonçait à toute allure dans la nuit brumeuse.

Sur la route, les voitures spéciales, pilotées par des hommes du Service, poussaient des pointes à 180 à l'heure. Les moteurs puissants dont les voitures étaient pourvues ronflaient magnifiquement.

Un peu avant Lille, Louvier amena des nouvelles.

- Il a un passeport suisse au nom de Charles Kleiner, dessinateur publicitaire, domicilié à Berne.

- Encore un passeport de fabrication allemande, ricana Coplan. Herlig ne regarde pas à la dépense; le faux passeport suisse est un des plus coûteux dans les officines spécialisées de Hambourg !

- Il a sans doute un autre nom en France ? fit remarquer Fondane.

- Ce n'est pas sûr, dit Coplan. Les étrangers peuvent séjourner deux mois dans les hôtels français sans aucune formalité. Si Ericsson se déplace de temps en temps, il peut changer d'hôtel et passer sa vie à Paris.

A la sortie de la gare, à Lille, Ericsson entra dans un bistro pour boire un café au comptoir. Ensuite, de son pas tranquille et dégagé, il se dirigea vers la rue de Paris.

Il devait se sentir pleinement en sécurité à présent; il ne se retourna pas une seule fois.

Au boulevard Lebas, il fut dépassé par une Traction à laquelle il ne prêta aucune attention.

Il s'engageait dans la rue d'Arras quand, d'un clocher lointain, le coup d'une heure du matin tomba et, grave, vibra longtemps dans l'air nocturne.

Sans hésiter, le Scandinave entra dans un grand garage et marcha directement jusqu'au fond du large couloir. L'employé de nuit, installé dans une sorte de cage vitrée, se hissa hors du fauteuil

où il somnolait. Ericsson lui remit, à travers le guichet, une souche. L'employé sortit de son cagibi et accompagna le Suédois vers les voitures rangées en bon ordre, de part et d'autre, le long des murs du garage. Ericsson paya ce que l'autre lui réclamait, monta dans son Opel grise, alluma ses lanternes, mit son moteur en marche et débraya doucement.

Jusqu'à la sortie de la ville, la berline roula à une vitesse normale. Mais, peu à peu, elle augmenta son allure.

- Serrez ! commanda Francis dans son téléphone. Tant pis s'il se rend compte de ce qui se passe ! Nous avons déjà été semés trois fois par cette satanée bagnole; cette fois-ci, pas de quartier !

Après vingt kilomètres de route, Ericsson ralentit. Une Traction le dépassa. Il ralentit encore et, finalement, il se rangea en bordure de la route. Une deuxième Traction, puis une troisième passèrent.

Alors seulement l'Opel se remit en marche. Le Suédois avait eu des soupçons, c'était clair. Mais Coplan et ses hommes avaient bifurqué dans une route de traverse et là, tous feux éteints, ils attendaient. La voiture grise passa en trombe.

- Allez ! On fonce ! ordonna Coplan.

Après Arras, l'Opel se transforma en bolide. 150... 160... Les Tractions tenaient allègrement le train; elles étaient faites pour ça.

Le chauffeur qui pilotait la voiture dans laquelle Coplan avait pris place marmonna :

- S'il donne un tout petit coup de semelle sur sa pédale de frein, il va se retrouver les quatre roues en l'air ! A cette vitesse-là, pour tenir une bagnole, faut être un as.

Bapaume... Péronne... La route défilait dans les phares comme un fleuve brillant et torrentiel. Sur le pont de la Somme, le chuintement de l'air haché par la vitesse fit un bruit saccadé pareil au halètement d'une locomotive.

Un peu après Ham, Ericsson tenta le maximum pour se débarrasser des phares qui le talonnaient. Sa voiture monta jusqu'au 185. Quand il comprit que ses poursuivants étaient de taille à tenir bien au-delà encore, il accepta le combat.

- Hé! cria en riant le chauffeur de Coplan... Le voilà qui crache des clous, le salopard !

Effectivement, derrière l'Opel, l'asphalte venait de s'émailler d'une profusion de pointes acérées qui scintillaient dans le halo des phares.

Sarcastique, Coplan marmonna :

- Les vieux trucs sont souvent les meilleurs. Malheureusement, cher monsieur Erkel, nous avions pensé à cela aussi !

Les trois Traction passèrent sans encombre sur les pointes d'acier dont bon nombre s'enfoncèrent dans le blindage de caoutchouc plein qui protégeait les pneus des Citroën.

Coplan reprit :

- Ce coup-ci, il sait à quoi s'en tenir. C'est le moment d'ouvrir l'oeil. Serre encore, mon vieux ! Et gare à tes réflexes : il est capable de stopper pour se faire emboutir et filer dans la nature en se protégeant avec un automatique.

Rien de tel, cependant, ne se produisit. L'Opel grise continuait à foncer à travers la nuit. Derrière elle, à une distance qui variait de cinquante à soixante-quinze mètres, les trois Citroën tenaient la cadence.

Les quatre voitures firent dans Compiègne une entrée qui constituait un véritable défi aux plaques selon lesquelles la vitesse était réglementée à 40 km. à l'heure. Lancées comme des fusées, les voitures longèrent la rue de Noyon, virèrent deux fois de suite sur la gauche, passèrent le pont de l'Oise, bifurquèrent à droite, dépassèrent l'église Saint-Antoine et tournèrent dans la rue des Domeliers.

A son volant, le pilote de Coplan était passablement crispé. Il fut obligé de ralentir pour prendre un nouveau virage, presque en épingle à cheveu. L'Opel, plus maniable, décrivait main tenant des méandres dans le labyrinthe des rues étroites du centre de la ville.

Les Traction étaient défavorisées dans ce slalom.

Le court rayon de braquage de l'Opel était beaucoup mieux adapté à ce genre de sport.

Pour la seconde fois, les quatre voitures passèrent sur le parvis de l'église Saint-Antoine; mais, cette fois, l'Opel fila à gauche, vers Saint-Jacques, et les scabreuses pirouettes recommencèrent.

Tout à coup, le chauffeur de Coplan freina sec et grogna :

- Le salaud ! Je ne...

Mais Francis, déchaîné, lui donna un coup de poing à l'épaule en hurlant :

- Là ! Derrière le palais ! Grands dieux, vite !

- Ce n'est pas lui ! protesta le chauffeur.

- Si !

Ils arrivèrent dans une large avenue.

Coplan, l'espace d'un centième de seconde, entrevit la haute silhouette du Scandinave qui disparaissait derrière un arbre.

- Arrête! cria-t-il à son chauffeur. Couche-toi !

Il se baissa lui-même, s'abrita derrière le tableau de bord, décrocha son téléphone et lança à ses hommes un ordre précis :

- Encadrez-nous à dix mètres. Maret à gauche, Féraud à droite. Placez-vous en oblique par rapport à l'axe de l'avenue et braquez vos phares de route vers les arbres de droite. Ericsson vient de quitter sa voiture : il va tenter de fuir du côté du parc.

Le Scandinave ne se doutait probablement pas qu'il avait été surpris à l'instant même où sa ruse allait réussir. Mais la vérité lui apparut, flagrante, quand les phares des deux Citroën éclaboussèrent d'une lumière aveuglante les arbres qui bordaient l'avenue.

Rien ne bougea.

Coplan dit à son chauffeur :

- Descends. Je préfère ne pas sortir de mon côté.

En rampant, le chauffeur et Francis sortirent du véhicule par la portière de gauche. Accroupi devant la banquette, Coplan téléphona aux autres de l'équipe :

- Deux hommes doivent rester près des voitures pour tenir l'Opel en respect. Les autres, au travail. Nous allons exécuter un mouvement convergent vers le sixième arbre en partant de droite. Ericsson se trouve derrière ce tronc-là. Pas de témérité inutile, surtout ! C'est un tireur hors-pair, ne l'oubliez pas.

On vit surgir de l'obscurité des silhouettes qui, par bonds et en se tenant à couvert derrière les autres arbres, convergeaient prudemment vers la cachette du Scandinave. Coplan envoya une balle dans l'écorce de l'arbre-cible. Il n'y eut aucune réaction.

Ericsson, avec ce sang-froid extraordinaire qui faisait sa force, savait maîtriser ses nerfs. Il n'ignorait pas que son salut allait dépendre de la précision et de l'opportunité de ses ripostes. Le seul facteur qui jouait contre lui, c'était l'heure tardive. La montre de Coplan marquait deux heures quarante; dans l'avenue pleine de ténèbres, plus un seul promeneur, donc plus de confusion possible. Toute tentative de fuite, avec ces phares qui cernaient de lumière éblouissante la rangée d'arbres, était vouée à l'échec; c'était un véritable combat en champ-clos, une sorte de ring isolé par les feux impitoyables des projecteurs.

Coplan fit deux pas en avant, puis sauta de côté et replongea derrière l'arbre qu'il avait quitté.

Le sifflement de la balle fut comme un miaulement sinistre; un autre que Coplan se serait fait trouer la peau.

En tout cas, l'expérience démontrait que Ericsson défendait sa dernière chance avec une vigilance inexorable.

Deux minutes s'écoulèrent, et la tension augmenta. Les hommes de Coplan attendaient nerveusement un ordre. Mais l'audace, ici, allait se payer au prix fort.

Il fallait cependant trouver une solution.

Soudain, un sourire retors apparut sur les lèvres de Francis. Il savait ce qu'il devait faire pour coincer le coriace Scandinave.

CHAPITRE XV

Tandis que ses hommes, l'arme au poing, guettaient le moindre mouvement du Suédois, Coplan entreprit de battre en retraite. D'arbre en arbre, il se replia vers les quatre voitures arrêtées dans l'avenue.

Ericsson lâcha de nouveau une balle. Mais elle troua l'air et alla se perdre dans les ténèbres; Francis avait soin de ne pas se placer dans le champ de tir de son adversaire.

Il arriva ainsi derrière l'Opel du Scandinave, ouvrit la portière. Comme prévu, Ericsson, à cause de la rapidité de sa manœuvre de

fuite, n'avait pas pu fermer sa voiture, et la clé de contact était restée au tableau de bord.

Coplan monta dans la berline, alluma les grands phares, lança le moteur.

Il recula de deux mètres, mit l'Opel dans l'axe perpendiculaire de la rangée d'arbres, puis, passant en première et en seconde, il roula en ligne droite, monta sur le trottoir.

Les autres, assez effarés, assistaient à cet étrange duel d'un genre inédit : un homme contre une voiture !

Coplan, couché sur la banquette, conduisait de la main gauche; sa main droite, légèrement levée, prenait appui sur la portière dont la vitre était baissée.

Quand Ericsson comprit que c'était sa propre voiture qui allait servir à le débusquer, il chercha désespérément un moyen de fuir. Mais il n'y en avait pas ! L'Opel s'approchait lentement, implacablement. Elle vira en douceur sur la gauche.

Coplan vit le Scandinave. Sa silhouette puissante faisait corps avec l'arbre, car Ericsson s'était collé tout contre le tronc.

- Rendez-vous, Ericsson! cria Francis. Vous êtes fait, n'insistez pas ! Nous sommes quatorze ici !...

Traqué, ébloui par les phares qui soulignaient durement les contours de son corps, le Suédois s'écarta de quelques centimètres du tronc de l'arbre, leva les bras et, marchant à reculons comme pour s'éloigner de l'Opel qui continuait à progresser doucement vers lui, il apparut à découvert.

Aussitôt, avant même que Coplan ait pu avertir ses hommes, un des gars de la Mobile sortit de derrière son abri et s'avança vers Ericsson en lui intimant :

- Jette ton arme !

Ericsson plia son poignet droit et tira. Puis, avec une promptitude foudroyante, tandis que sa victime s'écroulait, il fonça vers l'arbre que l'imprudent avait quitté trop tôt.

Coplan hurla :

- Ne tirez...

C'était demander beaucoup aux nerfs sur tendus des autres camarades. Trois balles miaulèrent, Ericsson tomba sur les genoux.

Coplan accéléra, vira autour de l'arbre d'où il avait chassé le Scandinave, roula vers sa nouvelle retraite. Mais c'était trop tard : les types de l'équipe n'avaient pu résister à l'impulsion inévitable. Quatre, puis cinq, puis six hommes couraient déjà vers le Suédois. Il y eut une fusillade. Ericsson, à quatre pattes, se défendait avec une bravoure prodigieuse. Quand le silence retomba, les jeux étaient faits. Le Suédois, criblé de balles, ne respirait plus. Du côté de l'équipe de Coplan, il y avait un mort et deux blessés graves.

- Bande d'imbéciles, grommela Francis entre ses dents. Nous étions gagnants à cent pour cent.

Il coupa le moteur de l'Opel et mit pied à terre. Fondane arriva en gesticulant.

- Quelle connerie ! clama-t-il, déchaîné. Nous pouvions le cueillir comme une fleur !

- Tant pis, maugréa Coplan. Ce qui est fait est fait, et ça ne sert à rien de se lamenter. Il éleva la voix :

- Hé, Louvier ?... Occupez-vous des blessés, mon vieux.

Justement, deux agents à vélo s'amenaient vers le lieu de la bataille nocturne. De loin, Louvier leur cria :

- Brigade Spéciale ! Vous pouvez vous approcher, il n'y a plus de danger. Nous avons besoin de vous.

Le chauffeur de la Traction de Coplan s'était écarté du groupe de ses collègues. Il tournait autour de l'Opel, l'examinait, la flairait comme s'il s'était trouvé en présence d'un phénomène ou d'un monstre. Finalement, il ouvrit la portière, sortit sa lampe-torche, se glissa sur le siège avant du véhicule et reprit plus attentivement ses investigations.

Quand les deux agents de police eurent donné les explications qu'on attendait d'eux, Louvier partit en courant vers une des Citroën et s'en alla chercher d'urgence du secours à l'hôpital municipal. Un autre homme fut envoyé au Commissariat pour mobiliser l'ambulance de la police.

Coplan eut soin de vider les poches du Suédois avant de laisser emmener le cadavre vers la morgue.

Son collègue-chauffeur lui toucha soudain le coude et murmura :

- Venez donc jeter un coup d’œil par là... Elle est vachement bien équipée, cette bagnole. Figurez-vous que je commençais à douter de moi.

- Oui, je sais, dit Francis, c'est une voiture munie d'un blindage spécial... C'est bien pour ça que j'ai osé m'en servir pour jouer au matador. Les glaces de portière et le pare-brise sont renforcés, la tôle est increvable; même s'il avait tiré, Ericsson ne m'aurait fait aucun mal. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il n'a pas essayé.

- Oh, mais... Il y a mieux que ça ! s'exclama l'autre. Tenez, mettez-vous ici et regardez la plaque.

Coplan, docile, se posta derrière l'Opel. L'autre se remit au volant. Et, brusquement, Francis vit changer les numéros minéralogiques du véhicule. D'une seule saccade, lettres et chiffres changeaient.

- Nom de Dieu ! fit-il. Pas mal, ça ! Le chauffeur revint et dit, triomphant :

- Hein ? Pour déjouer les filatures ? C'est une trouvaille, non ? Et simple comme bonjour, vous savez : un clavier de trois touches minuscules sous le tablier du tableau. Un léger coup de doigt, la plaque change... Pour peu que vous fassiez la manœuvre quand il y a une ou deux autres Opel grises dans les parages, c'est joué. Pouvez toujours écarquiller les mirettes pour vous y retrouver.

Coplan hocha la tête.

- Oui, c'est ingénieux. Si le brave Marcoux avait su cela, il serait encore des nôtres.

Alerté par un coup de fil, le Vieux arriva à son bureau alors que l'aube ne s'annonçait pas encore. Il ne fit aucune réflexion désagréable au sujet des événements de Compiègne, mais sa tête en disait long.

Coplan estima qu'il devait se justifier.

- J'avais donné des instructions formelles, et nous avions Ericsson à notre merci. Seulement, c'est chaque fois pareil : les gars ont les nerfs à fleur de peau et... l'instinct du guerrier est sans doute le plus difficile à mater dans l'homme.

- Dommage que le Suédois n'ait pas été capturé vivant, coupa le Vieux avec amertume. Je suis presque sûr que j'aurais pu me servir de lui. Vous comprenez, un professionnel de cette envergure. C'est quand ils touchent le tapis qu'on fait de bons collaborateurs avec ces gens-là. Ericsson a travaillé pour les Anglais, pour Herlig, pour Dieu sait qui encore; je ne vois pas ce qui l'aurait empêché de rentrer dans le circuit avec nous.

Coplan marmonna :

- Vous aimez ça, les agents-doubles ?

- Non, pas particulièrement. Mais quand on a la manière de s'en servir, ça rend des services.

Coplan se contenta d'esquisser une moue sceptique. Puis, revenant aux choses concrètes :

- Rien de nouveau ici ?

- Rien... Sauf que nous avons perdu la trace de votre ami Herlig. Il était encore à Cannes avant-hier, mais il a réussi à se volatiliser au nez et à la barbe de nos hommes.

- Il sera à Paris dans quarante-huit heures, annonça Coplan. Ericsson l'a du moins affirmé à Pierre Gelders. Je donnerai un coup de fil au Castiglione, à tout hasard. Mais, entre-temps, je vais demander à Giraud de me trouver l'hôtel où habitait le Bernois Charles Kleiner, autrement dit Ericsson. Je suis curieux de voir ce qu'il a comme bagages.

La vérifications des fiches d'hôtel prit un certain temps. Il fallait reprendre tout le mouvement sur une période de huit semaines, ce qui n'est pas rien pour une ville comme Paris, à l'époque des vacances ! Quand les étrangers affluent par centaines de mille vers la Ville-Lumière, cela provoque un joli mic-mac dans les fichiers de la police.

A la fin, tout de même, on trouva la bonne piste. Charles Kleiner était descendu le 2 juillet dans un hôtel de la rue des Écoles, au Quartier-Latin.

Coplan fit un saut jusque-là en compagnie d'un inspecteur de la P.J.

L'hôtel était tenu par deux femmes d'âge mûr, une avec des lunettes et une aux cheveux teints. Pleines de zèle, elles conduisirent elles-mêmes Coplan et l'inspecteur au quatrième étage, à la chambre 31. C'était un sacrifice, vu qu'il n'y avait pas d'ascenseur.

- Trop aimables, mesdames, dit Francis, galant, lorsque l'une de ces dames eut ouvert la porte au moyen de son passe-partout. Voulez-vous nous laisser seuls ? Merci... Rassurez-vous, nous ne toucherons à rien.

Les deux femmes se retirèrent à regret. Coplan souffla à l'inspecteur :

- Une seconde, mon vieux.

Il ouvrit précautionneusement la porte. Puis, sur la pointe des pieds, il descendit l'escalier. Il y avait du tapis sur les marches, du tapis usé jusqu'à la corde mais qui étouffait néanmoins les bruits de pas.

Arrivé au palier du premier, Coplan tendit l'oreille. L'une des deux femmes avait bel et bien décroché le téléphone.

Coplan descendit encore quelques marches. Il se trouva subitement devant l'autre femme, celle qui avait les cheveux teints. Elle faisait le guet, pas de doute ! Coplan l'appela d'un geste autoritaire, mais sans prononcer une parole. Désemparée, n'osant désobéir à la police, la femme s'avança.

- Bougez pas ! articula Francis sans dépasser le chuchotement inaudible à deux mètres.

Il tendit derechef l'oreille.

« *Oui, à l'instant même... Deux inspecteurs de la Police Judiciaire... Non, il n'est pas là... A votre service, madame*. »

C'est tout ce qu'il entendit. Mais ça suffisait. Une des patronnes téléphonait à une amie d'Ericsson pour la prévenir. Que le Suédois eût une maîtresse à Paris, c'était bien admissible. Un gaillard de cette force devait faire un amant extrêmement apprécié.

Coplan descendit les trois dernières marches, empoigna le bras de la femme aux cheveux teints.

L'ayant entraînée jusque devant le bureau de la réception, il dit à l'autre, celle qui portait des lunettes :

- Venez par ici, vous. A qui téléphoniez-vous ? Je ne plaisante pas, prenez garde !

- Eh bien, à une cliente...

- Vous parliez de la Police Judiciaire.

- Justement ! Cette personne voulait que j'aille chercher un client au troisième. Ce client est là, mais j'expliquais pourquoi je ne pouvais pas m'occuper de cela en ce moment.

- Je vois. Montez donc là-haut avec moi. Oui, toutes les deux. L'air résolu de Francis les impressionna. Elles obtempérèrent sans élever la moindre objection. Dans la chambre 31, l'inspecteur attendait. Le prenant à l'écart, Francis lui souffla dans le creux de l'oreille :

- Demandez au Central à quel numéro on vient de téléphoner d'ici. Notez cela et vous me direz quoi tout à l'heure.

- O.K.

Se tournant alors vers les deux femmes, Coplan leur ordonna :

- Restez dans ce coin-là, comme ça.

Avec méthode et sans manifester l'ombre d'une préoccupation de l'esprit, il se mit à rassembler les affaires d'Ericsson.

A première vue, rien d'intéressant. Les bagages normaux d'un voyageur. Une série de revues publicitaires en plus, pour la vraisemblance évidemment.

Mais, sous l'oreiller, une carte postale de Cannes.

- Tiens, grommela Coplan, vous cachez sa correspondance ?

- Il nous a demandé de procéder ainsi. Il n'aime pas que son courrier traîne dans son casier en bas.

- Je vois. C'est un homme discret, n'est-ce pas ?

- Oh ! pour ça oui, renchérit la femme aux lunettes.

- Bon, conclut Coplan quand il fut certain de ne rien avoir négligé, j'emporte les objets personnels de M. Kleiner.

- Mais...

- Ne vous tourmentez pas, trancha Francis, votre client est mort. La police s'occupe de l'affaire... Je suis d'ailleurs obligé de vous emmener pendant quelques heures et j'en suis bien désolé.

Les deux femmes restèrent muettes de stupeur.

Sur l'ordre de Francis, l'inspecteur de la P.J. appela une seconde voiture de police pour embarquer les deux femmes. En attendant leur retour, un détective civil fut placé à la réception.

A ce collègue, Coplan fit la recommandation suivante :

- Dites que les patronnes sont occupées dans les chambres. Faites-vous passer pour le bagagiste et notez les communications. Vous serez relayé ce soir.

Dans la voiture qui emmenait Francis, le premier inspecteur, les deux hôtelières et un homme de la P.J., Coplan, qui ne perdait rien de vue, demanda à son voisin :

- Vous avez ce numéro de téléphone?

- Oui, je l'ai inscrit sur ce papier. Voici.

Coplan prit le papier, le regarda en vitesse avant de le glisser dans sa poche. Il eut un bref tressaillement de surprise, puis, souriant, il mit le papier dans son portefeuille.

« *Ainsi donc, pensa-t-il, il n'y a décidément rien d'invraisemblable en ce bas monde* ! »

CHAPITRE XVI

Déchiffrée au moyen des produits de Schlink, la carte de Cannes révéla le message ci-après :

S.M. 22. 7-28 H.

Sur le moment même, ni le Vieux, ni le directeur du Chiffre ni Francis ne trouvèrent une signification plausible à l'énigmatique formule.

Pensif, le Vieux tétait sa bouffarde tout en contemplant le mystérieux message. Il grommela soudain :

- C'est peut-être idiot, mais les deux premières lettres pourraient désigner le local où Ericsson tenait ses assises... S.M.... Saint-Maur.

- Oui, acquiesça le spécialiste (pas très convaincu), c'est une hypothèse.

- Qui ne vaut pas lourd, je sais, enchaîna le Vieux sans rire. Herlig n'ignore pas que nous avons découvert ce repaire. Coplan demanda :

- On a sondé ?

- Oui, pourquoi?

- Parce que je ne suis pas fixé sur un point très précis. Ericsson a bien spécifié que le réseau utilisait des émetteurs-récepteurs, comme vous l'avez entendu sur la bande de sa conversation avec Gelders. Or nous n'avons pas trouvé ce poste et il existe donc un endroit que nous ignorons toujours. De plus, il y a une permanence à Paris. Or, comme nous avons un trou dans notre tracé... ça pourrait coller.

- Prenons le problème par l'autre bout, suggéra le Vieux. Si nous...

- Pardon, coupa Francis, puis-je aller jusqu'au bout de mon idée ? Excusez-moi de vous interrompre, mais...

- Allez-y, allez-y, dit le Vieux, conciliant.

- Admettons que les lettres S.M. désignent effectivement le local de la rue Saint-Maur. Comme nous sommes le 27, on peut logiquement penser que le chiffre 22 indique non pas une date mais une heure. Donc, rue Saint-Maur, à 22 heures.

Le directeur du Chiffre continua sans hésiter :

- Le samedi 28... Si les jours ont leur numéro normal, ça correspond au calendrier.

- Oui, précisément, dit Coplan. Quant à la signature, nous la connaissons : Haldo, c'est le nom de guerre de Herlig.

Le Vieux opina :

- Hmm, ça tient. Mais alors, quelque chose nous a échappé à la rue Saint-Maur.

- J'en ai l'impression depuis le début, avoua Francis. Et je ferais peut-être bien de retourner sur place. L'autre piste, je voudrais la garder comme dernier atout; si vous êtes d'accord, cela va de soi.

Le Vieux, un peu sarcastique, mâchonna dans son tuyau de pipe :

- Carte blanche... Une promesse est une promesse.

- Merci, dit Coplan.

Il sortit.

Quelques heures plus tard, l'obscurité étant venue, il monta dans la camionnette de l'équipe de sondage et, avec trois spécialistes, se rendit à la rue Saint-Maur. Les trois ingénieurs-policiers affichaient des têtes maussades. Qu'un collègue d'un autre service veuille leur donner une leçon, ça ne leur plaisait pas du tout. Néanmoins, ils avaient reçu des ordres et... service-service.

Le quartier était calme, désert. L'habituelle atmosphère sinistre planait dans les vieilles rues.

En passant devant la prison, Coplan pensa aux femmes qui moisissaient derrière les murs et les barreaux du sombre bâtiment. Puis, de fil en aiguille, il pensa à une femme en particulier; et celle-là allait peut-être habiter là sous peu.

Il chassa ces idées pénibles.

- Arrêtez-vous ici, dit-il au chauffeur de la camionnette. Je vais d'abord aller jeter un coup d'œil près de l'atelier.

Si Herlig avait mis quelqu'un de garde, il fallait agir en sourdine.

Mais non, il n'y avait personne dans les parages immédiats. Ni promeneur insolite, ni clochard douteux. La rue était tranquille et vide.

Le chauffeur demanda :

- Je rentre dans la cour ?

- Oui, dit Coplan, ça vaudra mieux.

Cinq minutes plus tard, les spécialistes ayant débarqué leur matériel, les opérations commencèrent. Francis jouait les contrôleurs.

Après plus d'une heure d'investigations multiples, le chef de l'équipe bougonna :

- Vous voyez, rien à signaler.

- D'accord, mais vous avez oublié quelque chose, fit remarquer Coplan qui étudiait depuis un bout de temps la disposition de la cave et de l'escalier.

- Quoi ?

- Regardez... La trappe s'ouvre comme ceci et découvre l'échelle de fer... Bon. Descendons... L'atelier du sous-sol s'étend par là. Le

petit bureau est orienté vers la gauche. Vous me suivez ?

- Oui, dit l'autre, intrigué.

- Et là? questionna Francis. Il y a bien une surface perdue ?... La cave devrait venir au moins jusqu'au bureau. Vous pouvez mesurer, je suis sûr que je ne me trompe pas.

- En effet.

- Vous n'avez pas sondé la paroi qui longe l'échelle de fer ?

- Vous croyez que...

Ébranlé par le raisonnement de Francis, le type appela ses hommes.

Le sondage recommença. Cinq minutes plus tard, un des gars tombait sur le creux.

- Eh bien ! dit-il, plutôt pantois. Ça, c'est ficelle ! Une deuxième trappe derrière la première ! Voilà bien un truc auquel personne ne pense jamais. On ouvre le bidule et on descend : c'est un réflexe. Je parie qu'il n'y a pas un mec sur dix mille qui aurait l'idée de chercher une seconde ouverture dans cette paroi-là.

Coplan eut la victoire modeste. Au vrai, il était trop heureux d'avoir découvert le deuxième repaire caché dans le premier : l'émetteur-récepteur était là, avec des tas de documents, un lit de camp, tout un matériel de camping, des armes et un monceau de caisses empilées contre le mur du fond.

- On se tire, commanda-t-il à ses collègues. Inutile de glander ici, ce n'est pas le moment.

Vingt-quatre heures plus tard, déguisé en ouvrier de la S.N.C.F. et accompagné par une femme du peuple vêtue d'un imperméable crasseux, Herlig faisait une entrée très discrète dans le repaire n° 2 du vieil atelier de la rue Saint-Maur.

Pendant plusieurs minutes, l'homme et la femme procédèrent à une installation d'un genre aussi banal que mystérieux : ils mirent l'émetteur en batterie.

Il y eut bientôt un léger ronflement, puis la voix de Herlig, assourdie :

- H.P.1. appelle M.M.3... H.P.1. appelle M. M.3... Ah, vous êtes là, Maxul.. Haldo ici... Sans nouvelles de Erkel, mais nous savons que la police a perquisitionné à son hôtel. Il a quitté la Belgique normalement, du moins d'après le dernier et seul témoignage. Vous recevrez demain soir les renseignements « Javelot », je n'ai pas eu le temps de coder mon rapport. Terminé.

Le ronflement se prolongea pendant une minute, puis Herlig répéta :

- Terminé, à demain. Et il coupa le courant du poste. Il y eut alors un dialogue entre lui et la femme.

- Écoutez, Gilou, murmura Herlig comme s'il reprenait une conversation commencée précédemment, je sais que ce n'est pas commode pour vous, mais nous n'avons pas le choix. Ou bien vous filez à Bruxelles pour questionner Gelders et savoir ce qu'il a répondu, ou bien vous vous arrangez pour questionner Coplan. De deux choses l'une : ou bien Gelders a réussi à tromper la ruse d'Erkel et Erkel est tombé dans un. piège. Ou bien, c'est Coplan qui a coincé Erkel entre Lille et Paris; la voiture n'est pas rentrée au garage.

La femme - Gilou pour le réseau - répondit d'une voix sourde :

- Vous croyez que c'est aussi simple que ça ? Je n'ai aucun prétexte pour aller à Bruxelles, d'une part. D'autre part, si je veux rencontrer Coplan et lui tirer les vers du nez, ça doit venir de vous et non de moi. On ne rencontre pas Coplan quand on veut.

- Mais on le rencontre parfois quand on n'y tient pas ! ricana sèchement Francis en bondissant vers ses deux ennemis. Attention! Je tire avant de réfléchir. Herlig, méfiez-vous.

Sidérés, l'Autrichien et la femme se virent entourés par cinq gaillards qui surgissaient de derrière les caisses empilées contre le mur du fond.

Herlig fut désarmé en un tournemain. Il affichait un sourire amer. Coplan regarda la femme et lui dit :

- Ma pauvre Carmen ! Même toi, tu es tombée dans le panneau ! Et tout ça pour les beaux yeux d'un grand Viking nommé Ericsson... Il faisait donc si bien l'amour que ça ?

La duchesse Carmen de Gayaquilo n'en menait pas large. Du train où elle se mordillait les lèvres, le sang n'allait pas tarder à jaillir. Coplan avait vaguement pitié d'elle.

- Dis-moi, Carmen, tu as peut-être pensé que c'était par hasard que je te demandais d'inviter chez toi ce cher Herlig ?... Erreur ! J'avais remarqué un lien ténu mais significatif. Sarlini, ton ami le dentiste de Neuilly, était un protecteur attitré de Fernanda. Une coïncidence fâcheuse, en somme ?

Herlig intervint.

- Vous avez gagné un beau match, Coplan, dit-il sur un ton neutre, et je suis de plus en plus convaincu que j'ai eu tort de jouer contre vous. J'aurais dû vous liquider en Hollande... Mais j'ai une proposition à vous faire. Je connais une douzaine de choses qui peuvent intéresser vos chefs... Alors, donnant donnant ? Ces renseignements valent cent mille fois plus que ma petite personne, parole d'honneur !

Coplan savait que l'Autrichien disait vrai. Mais...

- Mon cher Herlig, répondit-il en fixant l'espion droit dans les yeux, ces tractations-là ne sont pas de mon ressort, vous le savez. Moi, j'avais pour mission de vous contrer. C'est chose faite : j'ai assez de preuves pour vous faire condamner par un tribunal français pour atteinte à la sûreté intérieure et extérieure du territoire. J'ai même noté vos relais-radio en Méditerranée... Ma tâche est terminée. Le reste, c'est au-dessus de moi que ça se passera.

Il se tourna vers ses collègues :

- Allez, en route ! J'ai encore à faire ici. Conduisez monsieur et madame en lieu sûr.

Il regarda partir Herlig, toujours digne et plein de cran.

« Je me demande si je le reverrai, se demanda-t-il, pensif. Détruire un homme de cette envergure, ce serait une erreur impardonnable. »

FIN